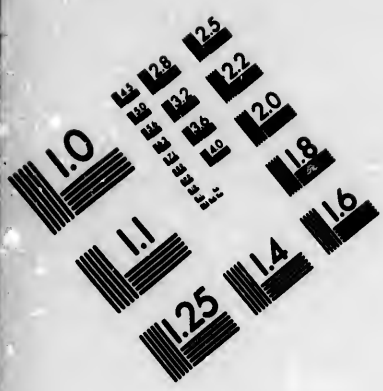


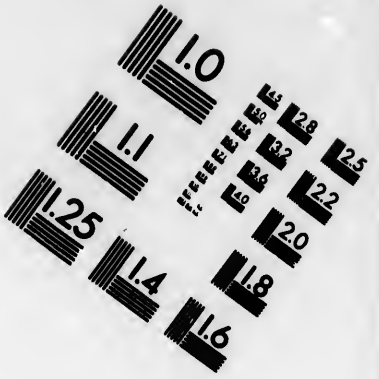
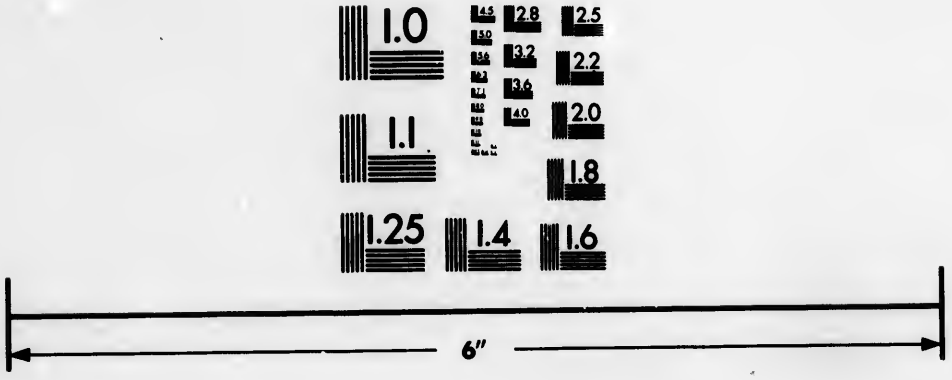


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☑ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☑ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☐ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☑ Pages detached/ Pages détachées
- ☐ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distortion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
		✓									

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

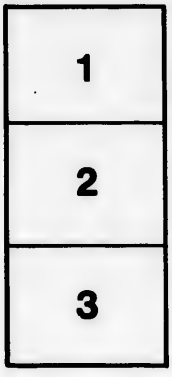
Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

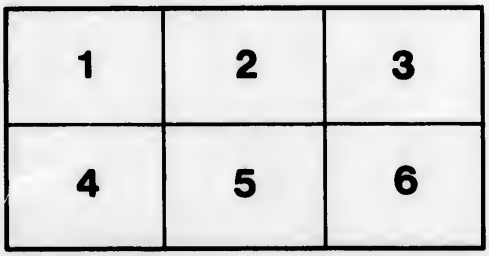
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





ÉD

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME DIX-SEPTIÈME.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DES INDES.

SEMIN. PHILOS. NANNET
XXI
AD USUM ALUMN

Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,

PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1831.

Universitas
BIBLIOTHECA

BV
2290
.A2
1829
v.17-18

PRÉFACE

DES

MÉMOIRES DE L'INDE.

La Mission de l'Inde offre encore un vaste champ à notre curiosité et à notre édification. Ce pays autrefois si connu par ses richesses et même par ses lumières, étoit presque oublié de l'Europe; ce n'étoit que par de longs détours qu'on pouvoit y arriver, et la Perse étoit comme le canal et l'unique entrepôt de ses épiceries, de ses toiles, de ses pierreries, etc.

Les Portugais qui dans le xv^e^ et le xvi^e^ siècle se signalèrent par tant de découvertes et d'entreprises, pénétrèrent dans ces contrées par une route plus courte et plus facile.

Leurs conquêtes brusques et rapides étonnèrent des peuples lents, timides, et la plupart mécontents de l'espèce d'esclavage dans lequel ils gémissoient; il y en

eut qui pour en être délivrés se jetèrent entre leurs bras. Mais ces nouveaux colons, presque tous aventuriers, qui n'avoient d'estimable que leur bravoure, appesentirent encore leur joug, et enchérirent quelquefois sur les vexations, sur la cruauté des Maures et des Marattes, qui ravageoient tour à tour ces belles et fertiles régions. Ils ne respectèrent point assez les usages et les préjugés nationaux; ils attentèrent plus d'une fois à la liberté, à l'honneur, à la vie même de leurs hôtes malheureux. Aussi les habitants de l'Inde en conçurent-ils une haine, un mépris, une horreur qui s'est conservée, et qui dure encore contre les Européens, qu'ils confondent tous indistinctement avec les Portugais.

L'Inde, une des plus vastes contrées de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus*, qui prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversé du nord au midi, va se jeter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au nord la grande-Tartarie, dont elle est séparée par le mont Caucase; la Chine à l'orient; au midi l'Océan oriental, et la Perse à l'occident. On la divise en trois parties : l'Inde septentrionale ou

l'empire du Mogol, appelé communément l'Indoustan ; la presqu'île occidentale deçà le Gange, et la presqu'île orientale delà le Gange.

Les Marattes régnoient autrefois dans ces deux dernières parties ; le Mogol les en a presqu'entièrement chassés ; mais l'on y voit encore quelques-uns des anciens souverains, sans cesse exposés aux courses désastreuses ou des Maures ou des Marattes.

Les Européens se sont établis sur les côtes, où ils ont des villes et des comptoirs qu'ils ont acquis ou envahis. Les richesses qu'y recueillirent les Portugais, et qu'ils firent passer en Europe après leurs premières expéditions, devinrent l'objet de l'émulation ou plutôt de la cupidité de notre continent.

Mais on ignoroit la route qui conduisoit dans ces régions, et pour y parvenir on ne tiroit aucune lumière des Portugais, que l'intérêt et la politique empêchoient de publier les journaux de leurs voyages. On tenta cependant, on essaya de leur dérober ou du moins de partager un commerce si lucratif.

Il y eut dès le XVI^e^ siècle plusieurs associations pour aller à la découverte. L'amour

du gain ne se rebuta pas des malheurs des premières entreprises, et plusieurs puissances maritimes parvinrent enfin à se former des établissements, soit aux dépens des Portugais, soit aux dépens des princes qui régnoient dans ces contrées.

Nous y allâmes à la suite, et après beaucoup d'autres nations de l'Europe, et la Compagnie des Indes y fit l'acquisition de Pondichery et de quelques autres places dans le Bengale et sur la côte de Coromandel.

Louis XIV, qui n'avoit pas moins de zèle pour la religion que pour la perfection des arts et la sûreté du commerce de ses sujets, s'occupa du soin d'y envoyer des missionnaires chargés d'entretenir chez les Français l'amour et le goût de la vertu, et de porter chez les nations infidèles les lumières de l'évangile. M. Colbert, ce ministre si sage, si zélé pour la gloire de son maître et les intérêts de la religion, regarda la conversion de tant de peuples plongés dans les ténèbres de la gentilité, comme une entreprise utile à la France, et glorieuse au grand prince qui l'honoroit de sa confiance.

Il songeoit à faire passer dans l'Inde des

missionnaires animés du désir du salut des âmes et habiles dans les sciences de l'Europe. Sa mort retarda l'exécution d'un si noble projet; mais M. de Louvois, plein du même esprit et de la même ardeur, voulut, quelques années après, se servir de l'occasion de l'ambassade qu'on envoyoit à un des plus puissants rois des Indes (le roi de Siam) pour poursuivre un si glorieux dessein. Il demanda des ouvriers apostoliques aux supérieurs des Jésuites; et comme leurs colléges, surtout ceux où les jeunes Jésuites faisoient leurs études de théologie, étoient comme autant de fervents séminaires des Missions étrangères, on trouva à Paris, dans le seul collége de Louis-le-Grand, un beaucoup plus grand nombre de missionnaires qu'il n'y avoit de places sur les vaisseaux.

On en choisit six que leur vertu et leur habileté dans les mathématiques rendoient propres pour cet important dessein. Louis XIV voulut qu'ils partissent avec le titre honorable d'académiciens; et par un privilége unique, et qui ne devoit pas tirer à conséquence, les fit recevoir à l'Académie des Sciences avant leur départ. C'étoient les pères Fontenay, Tachard,

Gerbillon, Lecomte, Bouvet et Visdelou.

Le mérite de ces premiers missionnaires fit qu'on en demanda bientôt un plus grand nombre. Sa Majesté eut la bonté d'en envoyer quinze autres; ceux-ci furent suivis quelque temps après par plus de soixante, qui se sont répandus dans presque tous les royaumes des Indes, et qui ont été successivement remplacés tant que la Société a subsisté. Ce sont leurs lettres que nous présentons de nouveau au public, et que nous espérons qu'il accueillera et qu'il lira avec intérêt.

Chaque Mission a ses peines, et est parsemée de croix qui lui sont particulières. Celle des Indes paroît les réunir toutes: étude des langues, solitude, habitation incommode, climat brûlant, courses fréquentes et dangereuses, vie austère, usages singuliers, privation de toutes les douceurs, de tous les agréments et de presque tous les besoins nécessaires en quelque sorte à l'entretien de la vie, et par dessus tout, une prévention dans les Indiens qui rend leur conversion extrêmement difficile. Pour y travailler avec quelque fruit, il faut devenir Indien soi-même, en prendre le ton, les manières, l'habillement, la nour-

riture, et leur cacher surtout qu'on est Européen.

C'est pour se mettre à couvert d'un pareil soupçon, qu'après avoir appris la langue et les coutumes du pays, ils s'habillent à la façon des pénitents indiens, et qu'ils se disent *Sanias Romabouri*, c'est-à-dire, prêtres ou religieux romains venant du nord. C'est pour cela qu'ils s'assujettissent à tous leurs usages, quelque gênants et quelque rebutants qu'ils soient; qu'ils s'asseyent à terre les jambes croisées, qu'ils mangent aussi à terre, sans rien toucher de la main gauche, ce qui seroit, selon l'opinion de ces peuples, tout à fait contraire aux règles de la politesse et de la bienséance; qu'ils observent un jeûne continuel, ne faisant qu'un seul repas par jour, qui consiste en quelques fruits, quelques légumes, et un peu de riz cuit à l'eau; car vous n'ignorez pas que le pain, le vin, la viande, les œufs et le poisson, qui sont les aliments ordinaires des autres nations, sont absolument interdits à un missionnaire des Indes. Si les premiers missionnaires de Maduré eussent hésité à embrasser ce genre de vie dans toute sa rigueur, leur zèle eût été très infructueux, et ils

n'auroient pas converti, comme ils ont fait, plusieurs Brames, et plus de cent cinquante mille idolâtres. C'est en usant des mêmes moyens, et en prenant les mêmes précautions, que s'est établie la mission de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette aversion insurmontable qu'ils ont pour les Européens. Des personnes qui s'intéressent au progrès de la religion dans les Indes, ont souhaité d'avoir là-dessus un éclaircissement que je me fais un plaisir de leur donner, et qui servira à faire mieux connoître le génie et les mœurs de la nation indienne.

Pour cela il faut supposer deux choses, qu'on a touchées légèrement dans plusieurs lettres de ce recueil.

La première, que les Indiens sont partagés en diverses classes, auxquelles les Portugais ont donné le nom de *Castes*. Il y en a trois principales : la caste des *Brames*, qui est celle de la haute noblesse ; la caste des *Kchatrys* ou *Rajas*, qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite noblesse ; et la caste des *Choutres*, c'est à dire, des gens du commun.

Outre ces trois castes, qui sont d'une

grande étendue, il y en a une quatrième, qu'on appelle la caste des *Parias*, qui comprend la plus vile populace; elle est regardée de toutes les autres comme une caste infâme, avec laquelle on ne peut avoir de commerce sans se perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un *Paria* va si loin, que tout ce qu'il touche devient souillé et est hors d'état de servir : on ne leur parle que de loin; il ne leur est pas permis d'habiter les villes; ils doivent s'en éloigner, et placer leurs villages à une certaine distance qui leur est prescrite.

Chacune de ces castes principales se partage en d'autres castes qui lui sont subordonnées, et dont les unes sont plus nobles que les autres. La caste des Choutres renferme le plus de ces castes subalternes : on comprend sous le nom de *Choutres*, les castes des marchands, des laboureurs, des orfèvres, des charpentiers, des maçons, des peintres, des tisserands, etc. Chaque métier est renfermé dans une même caste, et il n'y a que ceux de cette caste qui puissent s'y employer.

Ainsi un charpentier seroit rigoureusement puni s'il se mêloit du métier d'un orfèvre. Il y a pourtant certaines professions

auxquelles chacun peut s'appliquer, de quelque caste qu'il soit parmi les Choutres, telles que sont celles de soldat, de marchand et de laboureur. Mais il y en a d'autres qui ravilissent infiniment ceux qui les exercent; par exemple, en plusieurs endroits de l'Inde, on met au rang des Parias, les pêcheurs, les pâtres, les cordonniers, et généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

La seconde chose qu'il est bon de remarquer, c'est qu'un Indien ne peut, sans se dégrader, prendre ses repas avec ceux d'une caste qui est inférieure à la sienne, ni manger ce qui auroit été apprêté par un homme de cette caste. Ainsi il faut que ce soit un Brame, et non pas un Choutre, qui prépare à manger à un autre Brame.

Il en est de même du mariage, que personne ne peut contracter hors de sa caste. Celui qui seroit allié avec ceux d'une caste inférieure, seroit deshonoré à jamais, regardé comme un infâme, et chassé pour toujours de sa propre caste.

Enfin on ne peut exprimer jusqu'où va l'entêtement que les Brames ont pour leur noblesse, l'estime qu'ils font de leurs coutumes, et le mépris qu'ils ont pour les lois

et pour les usages de toutes les autres nations.

Il est aisé de voir maintenant ce qui a pu donner aux Indiens cette horreur pour les Européens, dont il n'est pas possible qu'ils reviennent jamais. Lorsque les Portugais vinrent pour la première fois aux Indes, ils n'observèrent aucune des coutumes du pays, ils ne firent nulle distinction de caste, ils se mêlèrent indifféremment parmi les Parias, ils en prirent même à leur service, et dès lors le mépris que les Indiens avoient pour les Parias passa jusqu'aux Portugais, et s'est toujours perpétué depuis ce temps là. Quoique les autres Européens n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article; ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portugais; ils ont vécu aux Indes comme ils vivent en France, en Angleterre et en Hollande, sans se contraindre, et sans s'accommoder, autant qu'ils le pouvoient, aux usages de la nation. A quoi l'on doit ajouter la licence de plusieurs d'entre eux, leurs excès dans l'usage du vin, et la familiarité avec laquelle ils traitoient les ministres de leur religion : tout cela a choqué infiniment un peuple naturellement sobre, retenu, et qui a le plus profond res-

pect pour ceux qui leur tiennent lieu de maîtres et de docteurs.

Voilà principalement ce qui a inspiré aux Indiens, à l'égard des Européens, cette aversion extrême dont il est parlé si souvent dans les lettres des missionnaires. Ce sont ces tristes préjugés qui entretiennent dans son aveuglement un peuple qui paroît avoir d'ailleurs d'assez heureuses dispositions pour la vertu.

Les missionnaires n'ont pas beaucoup de peine à convaincre les Indiens de la vérité de notre sainte religion, ni à leur faire sentir l'extravagance de leurs superstitions; ils n'ont pas même de grands sacrifices à leur demander; presque tous sont trop pauvres pour entretenir deux femmes, et rien n'égale leur modération et leur sobriété; ils ne sont pas riches, ils craignent même de le paroître, et ils n'ont pas par conséquent la plupart des vices que produisent et qu'entretiennent le luxe et l'opulence. Mais le respect humain les arrête, ainsi que l'amour de leur caste, dont ils n'appréhendent rien tant que d'être chassés ou méconnus.

Cependant, malgré ces obstacles, les missionnaires avoient réussi à rétablir plu-

sieurs chrétientés ferventes et nombreuses. A force de soins, de travaux, de patience, et surtout de prières à celui qui donne l'accroissement, et sans le secours duquel on arroseroit en vain de ses sueurs ces terres arides et incultes, ils avoient fait luire et goûter la vérité à une grande partie de ce bon peuple. Mais le nombre des ouvriers est bien diminué dans cette abondante moisson. Dieu veuille leur donner des coopérateurs, et enfin des successeurs qui les remplacent, et qui les surpassent en vertu et en talents.

Au reste il ne faut pas croire qu'il suffise d'avoir du zèle et de la piété pour travailler avec fruit dans les contrées de l'Inde. On doit y apporter de la disposition pour l'étude des langues, beaucoup de pénétration et de présence d'esprit pour répondre aux objections des Brames, qui ne manquent pas de subtilité; de la netteté, de la douceur, de la patience, et une sorte d'industrie pour exposer utilement et d'une manière sensible, noble et frappante, nos dogmes sacrés; des connoissances dans les mathématiques, dans la physique, et même dans la médecine; un esprit d'observation et d'analyse pour s'instruire soi-

même et profiter de tout ce qu'on rencontre de nouveau et de singulier, et surtout un grand courage qui ne s'étonne point des persécutions, et qui sache se passer des succès sans se ralentir, sans rien perdre de son ardeur.

Quels hommes pour les talents et pour la vertu que les Tachard, les Bouchet, les de la Fontaine, les Martin, les Mauduit, les le Gac, et tant d'autres qui ont travaillé dans ces Missions, et qui nous les ont fait connoître!

Aussi, quoi qu'on en dise, quand il s'agissoit d'aller aux Missions étrangères, les supérieurs des Jésuites se refusoient-ils presque toujours aux instances de ceux qui n'avoient montré que des talents médiocres, persuadés que, quoique les succès dans ce saint ministère dépendent principalement de la grâce, ils devoient faire de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux, pour coopérer et concourir à la bonne œuvre qu'on vouloit entreprendre.

J'ai cru devoir renvoyer à la fin de ces Mémoires tout ce que j'ai pu rassembler sur Manille et les nouvelles Philippines, pour ne pas interrompre ce que nous rapportent les missionnaires de l'Inde proprement dite.

Ils nous apprennent avec assez de détail tout ce qu'on peut désirer de savoir de ces contrées, de leurs productions, de leurs manufactures, de leurs usages, de leur religion, de leur police.

On verra avec une sorte d'étonnement qu'un pays dont l'Europe tire tant de richesses, et où elle porte elle-même tant d'argent, n'est habité que par un peuple indigent et misérable; que l'or qu'on y amasse est presque tout enfoui, et qu'on n'y voit partout que l'image triste et dégoûtante de la plus extrême pauvreté.

Effets déplorables du despotisme et de l'anarchie! le christianisme, qui est opposé à tout ce qui est mauvais, est bien propre à les réparer. Il a adouci la condition des Indiens en leur apprenant à la supporter patiemment, et nous pouvons assurer que les moins malheureux sont ceux qui ont embrassé la doctrine évangélique, et qui en suivent fidèlement les saintes et sublimes maximes.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du P. Lainez, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Maduré, le 10 février 1693, aux pères de sa Compagnie qui travaillent dans la même mission, sur la mort du vénérable P. Jean de Brito. (*Traduite du portugais*).

MES RÉVÉRENDS PÈRES,

P. C.

JE ne sais si nous devons nous affliger de la mort de notre cher compagnon, le père Jean de Brito, et pleurer la perte que cette chré-

tienté vient de faire d'un pasteur plein de zèle et d'un missionnaire infatigable, ou si nous devons nous réjouir des avantages que cette Église naissante retire de la mort d'un généreux confesseur de Jésus-Christ, qu'elle vient de donner au ciel. Car s'il est vrai, comme dit un père, que le sang des martyrs est une semence féconde de nouveaux chrétiens, n'avons-nous pas lieu d'espérer que cette chrétienté va fructifier au centuple, et s'étendre dans tous ces vastes pays de l'Orient?

Permettez-moi donc, mes révérends pères, de vous inviter à remercier Dieu avec moi, d'avoir donné des martyrs à cette Église, et d'avoir fait la grâce à un de nos frères de répandre son sang pour la religion de Jésus-Christ. Cette faveur nous doit être beaucoup plus précieuse que les plus grands succès du monde. Quel bonheur pour nous, si nous étions destinés nous-mêmes à une semblable mort! Tâchons de ne pas nous en rendre indignes par nos infidélités. Ranimons notre zèle, travaillons avec plus de courage et plus de ferveur que jamais au salut de ces infidèles rachetés par le sang du Sauveur, et regardons le martyre de notre saint compagnon, comme une vive exhortation que Dieu nous fait de nous préparer, et de nous tenir prêts pour recevoir peut-être la même grâce.

Vous savez qu'il y a environ six ans que Ranganadadeven, prince de Maravas, après avoir fait souffrir de très cruels tourments au P. Jean de Brito, lui défendit, sous peine de la vie, de demeurer et de prêcher l'évangile dans ses états. Il le menaça même de le faire écarteler, s'il n'obéissoit à ses ordres. Le serviteur de Dieu, qui étoit alors supérieur de la mission, pour ne pas irriter ce prince infidèle, se retira sur le champ du Maravas, dans le dessein pourtant d'y revenir bientôt. Car il ne pouvoit se résoudre d'abandonner entièrement une nombreuse chrétienté qu'il avoit établie avec des soins et des fatigues incroyables; et bien loin de craindre les menaces qu'on lui faisoit, il regardoit comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, l'honneur de mourir pour la défense de la foi. Mais Dieu se contenta alors de sa bonne volonté. Comme il étoit sur le point de retourner au Maravas, nos supérieurs l'envoyèrent en Europe, en qualité de procureur général de cette province. Il obéit, et arriva à Lisbonne sur la fin de l'année 1687.

Le roi de Portugal, dont il étoit connu, et auprès duquel il avoit eu l'honneur d'être élevé, marqua beaucoup de joie de son retour, et voulut le retenir à sa cour pour des emplois importants. Mais le saint homme, qui ne respi-

roit que la conversion des infidèles, s'en excusa fortement. « Votre Majesté, dit-il au roi » avec respect, a dans ses états une infinité de » personnes capables des emplois dont elle » veut m'honorer. Mais la mission du Maduré » a très peu d'ouvriers; et quand il s'en pré- » senteroit un grand nombre pour cultiver ce » vaste champ, j'ai l'avantage, par-dessus ceux » qui s'y consacreroient, de savoir déjà la » langue du pays, de connoître les mœurs et » les lois de ces peuples, et d'être accoutumé » à leur manière de vie, qui est fort extraor- » dinaire. »

Le P. de Brito, ayant ainsi évité le danger où il étoit de demeurer à la cour de Portugal, et ayant terminé les affaires dont il étoit chargé, ne pensa plus qu'à partir de Lisbonne, et qu'à retourner aux Indes. Dès qu'il fut arrivé à Goa, il prit des mesures pour revenir dans cette mission, dont on l'avoit nommé visiteur. Comme il brûloit du zèle de la maison de Dieu, il ne se donna pas le temps de se délasser des fatigues d'un si long voyage, ni de se remettre d'une dangereuse maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux. Tout son soin fut de remplir les devoirs de la nouvelle charge qu'on venoit de lui confier. Il commença par visiter toutes les maisons que nous avons dans

le Maduré. Ensuite, il se rendit auprès des Maravas, ses chers enfants en Jésus-Christ, qui faisoient toutes ses délices. Il y a, comme vous savez, plusieurs églises répandues dans les forêts de ce pays. Il les parcourut toutes avec un zèle infatigable, et avec de grandes incommodités. Les prêtres des gentils se déchaînèrent contre lui, et leur haine alla si loin, qu'il étoit chaque jour en danger de perdre la vie, et qu'il ne pouvoit demeurer deux jours de suite dans le même lieu, sans courir de grands risques. Mais Dieu le soutenoit dans ces dangers et dans ces fatigues, par les grandes bénédictions qu'il daignoit répandre sur ses travaux apostoliques.

Dans l'espace de quinze mois qu'il a demeuré dans le Maravas depuis son retour en Europe jusqu'à sa mort, il a eu la consolation de baptiser huit mille cathécumènes, et de convertir un des principaux seigneurs du pays. C'est le prince *Teriadeven*, à qui devroit appartenir la principauté de Maravas ; mais ses ancêtres en ont été dépouillés par la famille de Ranganadadeven, qui y règne à présent. Comme la naissance et le mérite de Teriadeven, le font considérer et aimer de tous ceux de sa nation, sa conversion fit beaucoup de bruit, et fut l'occasion de la mort du P. de

Brito. Ce prince étoit attaqué d'une maladie que les médecins du pays jugeoient mortelle. Réduit à la dernière extrémité, sans espérance de recevoir aucun soulagement de ses faux dieux, il résolut d'employer le secours du Dieu des chrétiens. A ce dessein, il fit plusieurs fois prier le père de le venir voir, ou du moins de lui envoyer un catéchiste pour lui enseigner la doctrine de l'évangile, en vertu duquel il avoit, disoit-il, toute sa confiance. Le père ne différa pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Un catéchiste alla trouver le malade, récita sur lui le saint évangile, et au même instant le malade se trouva parfaitement guéri.

Un miracle si évident augmenta le désir que Teriadeven avoit depuis long-temps de voir le prédicateur d'une loi si sainte et si merveilleuse; il eut bientôt cette satisfaction. Car le père ne doutant plus de la sincérité des intentions de ce prince, contre lequel il avoit été en garde jusqu'alors, se transporta dans les terres de son gouvernement, et comme ce lieu n'étoit point encore suspect aux prêtres des idoles, il y demeura quelques jours pour y célébrer la fête des Rois. Cette solennité se passa avec une dévotion extraordinaire de la part des chrétiens, et avec un si grand succès, que le père de Brito baptisa ce jour-là de sa

propre main, deux cents catéchumènes. Les paroles vives et animées du serviteur de Dieu son zéle, la joie que faisoient paroître les nouveaux chrétiens, la majesté des cérémonies de l'Église, et surtout la grâce de Jésus-Christ, qui voulut se servir de cette favorable conjoncture pour la conversion de Teriadeven, pénétrèrent si vivement le cœur de ce prince, qu'il demanda sur-le-champ le saint baptême. « Vous ne savez pas encore, lui dit le père, » quelle est la pureté de vie qu'il faut garder » dans la profession du christianisme. Je me » rendrois coupable devant Dieu, si je vous » accordois la grâce du baptême, avant que » de vous avoir instruit, et disposé à recevoir » ce sacrement. »

Le père lui expliqua ensuite ce que l'Évangile prescrit touchant le mariage. Ce point étoit surtout nécessaire, parce que Teriadeven avoit actuellement cinq femmes et un grand nombre de concubines.

Le discours du missionnaire, bien loin de rebuter le nouveau catéchumène, ne servit qu'à l'animer et qu'à faire paroître sa ferveur et son empressement pour le baptême. « Cet ob- » stacle sera bientôt levé, dit-il au père, et vous » aurez sujet d'être content de moi. » Au même instant, il retourne à son palais, appelle toutes

ses femmes, et après leur avoir parlé de la guérison miraculeuse qu'il avoit reçue du vrai Dieu par la vertu du saint Évangile, il leur déclara qu'il étoit résolu d'employer le reste de sa vie au service d'un si puissant et d'un si bon maître ; que ce souverain Seigneur défendoit d'avoir plus d'une femme ; qu'il vouloit lui obéir, et n'en avoir dorénavant qu'une seule. Il ajouta, pour consoler celles auxquelles il renonçoit, qu'il auroit soin d'elles, que rien ne leur manqueroit, et qu'il les considèreroit toujours comme ses propres sœurs.

Un discours si peu attendu jeta ces femmes dans une terrible consternation ; la plus jeune fut la plus vivement touchée. Elle n'épargna d'abord ni prières, ni larmes pour gagner son mari, et pour lui faire changer de résolution ; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, elle ne garda plus de mesures, et résolut de venger sur le père de Brito et sur les chrétiens, l'injustice qu'elle se persuada qu'on lui faisoit. Elle étoit nièce de Ranganadadeven, prince souverain de Maravas, dont j'ai déjà parlé. Elle va le trouver pour se plaindre de la légèreté de son époux. Elle pleure, elle gémit, elle représente le triste état où elle étoit réduite, et implore l'autorite et la justice

de son oncle. Elle lui dit que la résolution de Teriadeven ne venoit que de ce qu'il s'étoit abandonné à la conduite du plus détestable magicien qui fût dans l'Orient; que cet homme avoit ensorcelé son mari, et qu'il lui avoit persuadé de la répudier honteusement, et toutes ses autres femmes, à la réserve d'une seule. Mais afin de venir plus heureusement à bout de son dessein, elle parla d'une manière encore plus vive et plus pressante aux prêtres des idoles, qui cherchoient depuis long-temps une occasion favorable pour éclater contre les ministres de l'Évangile.

Il y avoit parmi eux un brame nommé *Pompavanan*, fameux par ses impostures et par la haine irréconciliable qu'il portoit aux missionnaires, et surtout au père de Brito. Ce méchant homme, ravi de trouver une si belle occasion de se venger de celui qui détruisoit l'honneur de ses idoles, qui lui enlevoit ses disciples, et qui par là le réduisoit avec toute sa famille à une extrême pauvreté, assemble les autres brames, et délibère avec eux sur les moyens de perdre le saint missionnaire, et de ruiner sa nouvelle église. Ils furent tous d'avis d'aller ensemble parler au prince. Le brame Pompavanan se mit à leur tête, et porta la parole. Il commença par se plaindre qu'on

n'avoit plus de respect pour les dieux; que plusieurs idoles étoient renversées, et la plupart des temples abandonnés; qu'on ne faisoit plus de sacrifices ni de fêtes, et que tout le peuple suivoit l'infâme secte des Européens; que ne pouvant souffrir plus long-temps les outrages qu'on faisoit à leurs dieux, ils alloient tous se retirer dans les royaumes voisins, parce qu'ils ne vouloient pas être spectateurs de la vengeance que ces mêmes dieux irrités étoient prêts à prendre et de leurs déserteurs, et de ceux qui devant punir ces crimes énormes, les toléroient avec tant de scandale.

Il n'en falloit pas tant pour animer Ranganadadeven, qui étoit déjà prévenu contre le P. de Brito, et vivement pressé par les plaintes et par les larmes de sa nièce, et qui d'ailleurs n'avoit pas, à ce qu'il croyoit, sujet d'aimer le prince Teriadeven. Il ordonna sur le champ qu'on allât piller toutes les maisons des chrétiens qui se trouvoient sur ses terres; qu'on fît payer une grosse amende à ceux qui demeureroient fermes dans leur créance, et surtout qu'on brulât toutes les églises. Cet ordre rigoureux s'exécuta avec tant d'exactitude, qu'un très grand nombre de familles chrétiennes furent entièrement ruinées, parce qu'elles aimèrent mieux perdre tous leurs biens que de re-

noncer à la foi. La manière dont on en usa avec le père de Brito, fut encore plus violente. Ranganadadeven, qui le regardoit comme l'auteur de tous ces désordres prétendus, commanda expressément qu'on s'en saisît, et qu'on le lui amenât. Ce barbare prétendoit, par la rigueur avec laquelle il le traiteroit, intimider les chrétiens, et les faire changer de résolution.

Ce jour-là, qui étoit le 8 du mois de janvier de cette année 1693, le saint missionnaire avoit administré les sacrements à un grand nombre de fidèles, et soit qu'il se doutât de ce qu'on tramoit contre lui, soit qu'il en eût une connoissance certaine par quelque voie que nous ne savons pas, il conseilla plusieurs fois aux chrétiens assemblés de se retirer, pour éviter la sanglante persécution dont ils étoient menacés. Quelques heures après, on lui vint dire qu'une troupe de soldats s'avançoit pour s'assurer de sa personne; il alla au-devant d'eux avec un visage riant, et sans faire paroître le moindre trouble. Mais ces impies ne l'eurent pas plutot aperçu qu'ils se jetèrent sur lui impitoyablement, et le renversèrent par terre à force de coups. Ils ne traitèrent pas mieux un brame chrétien nommé *Jean*, qui l'accompagnoit; ils lièrent étroitement ces deux confes-

seurs de Jésus-Christ. Deux jeunes enfants chrétiens, qui avoient suivi le père de Brito, et dont le plus âgé n'avoit pas encore quatorze ans, bien loin d'être ébranlés par les cruautés qu'on exerçoit sur lui, et par les opprobres dont on le chargeoit, en furent si animés et si affermis dans leur foi, qu'ils coururent, avec une ferveur incroyable, embrasser le saint homme dans les chaînes, et ne voulurent plus le quitter. Les soldats voyant que les menaces et les coups ne servoient de rien pour les éloigner, garrottèrent aussi ces deux innocentes victimes, et les joignirent ainsi à leur père et à leur pasteur.

On les fit marcher tous quatre en cet état; mais le père de Brito, qui étoit d'une complexion délicate, et dont les forces étoient épuisées par de longs et pénibles travaux, et par la vie pénitente qu'il avoit menée dans le Maduré depuis plus de vingt ans, se sentit alors extrêmement affoibli. Tout son courage ne put le soutenir que peu de temps. Bientôt il fut si las et si accablé, qu'il tomboit presque à chaque pas. Les gardes, qui vouloient faire diligence, le pressoient à force de coups de se relever, et le faisoient marcher, quoiqu'ils vissent ses pieds tout sanglants et horriblement enflés.

En cet état, qui lui rappeloit celui où se

trouva son divin Maître allant au Calvaire, on arriva à un gros village nommé *Anoumandancouri*, où les confesseurs de Jésus-Christ reçurent de nouveaux outrages. Car pour faire plaisir au peuple accouru en foule de toutes parts à ce nouveau spectacle, on les plaça dans un char élevé sur lequel les Brames ont coutume de porter par les rues leurs idoles, comme en triomphe, et on les y laissa un jour et demi exposés à la risée du public. Ils eurent là beaucoup à souffrir, soit de la faim et de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer dont on les avoit chargés.

Après avoir ainsi contenté la curiosité et la fureur de ce peuple assemblé, on leur fit continuer leur route vers Ramanadabouram, où le prince de Maravas tient sa cour. Avant que d'y arriver, ils furent joints par un autre confesseur de Jésus-Christ. C'étoit le catéchiste Moutapen. Il avoit été pris à Candaramanicom, où le père l'avoit envoyé pour prendre soin d'une église qu'il y avoit fondée. Les soldats, après s'en être saisis, brûlèrent l'église, abattirent les maisons des chrétiens selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, et conduisirent ce catéchiste étroitement lié à la ville de Ramanadabouram. Cette rencontre donna de la joie à tous les serviteurs de Dieu, et le père de Brito

se servit de cette occasion pour les animer à persévérer avec ferveur dans la confession de la foi de Jésus-Christ. Ranganadadeven, qui étoit à quelques lieues de sa ville capitale, lorsque ces glorieux confesseurs y arrivèrent, ordonna qu'on les mît en prison, et qu'on les gardât à vue jusqu'à son retour.

Cependant le prince Teriadeven, ce zélé catéchumène, qui étoit l'occasion innocente de toute la persécution, s'étoit rendu à la cour, pour y procurer la grâce de celui à qui il croyoit être redevable de la vie du corps et de l'ame. Ayant appris la cruauté avec laquelle on avoit traité le serviteur de Dieu pendant tout le chemin, il pria les gardes d'avoir plus de ménagement pour un prisonnier qu'il considéroit. On eut d'abord quelque égard à la recommandation de ce prince. On ne traita plus le père avec la même rigueur, mais il ne laissa pas de souffrir beaucoup, et de passer même quelques jours sans prendre autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnoit une fois par jour.

Pendant ce temps-là, les prêtres des idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le prince de Maravas à faire mourir les confesseurs de Jésus-Christ. Ils se présentèrent en foule au palais, vomissant des blasphèmes exé-

crables contre la religion chrétienne, et chargeant le père de plusieurs crimes énormes. Ils demandèrent au prince, avec de grands empressements, qu'il le fît pendre dans la place publique, afin que personne n'eût la hardiesse de suivre la loi qu'il enseignoit. Le généreux Teriadeven, qui étoit auprès du prince de Maravas lorsqu'on lui présenta cette injuste requête, en fut outré, et s'emporta vivement contre les prêtres des idoles qui en sollicitoient l'exécution. Il s'adressa ensuite à Ranganadadeven, et le pria de faire venir en sa présence, les Brames les plus habiles pour les faire disputer avec le nouveau docteur de la loi du vrai Dieu, ajoutant que ce seroit un moyen sûr et facile de découvrir la vérité.

Le prince fut choqué de la liberté de Teriadeven. Il lui reprocha en colère qu'il soutenoit le parti infâme d'un docteur d'une loi étrangère, et lui commanda d'adorer sur le champ quelques idoles qui étoient dans la salle. « A » Dieu ne plaise, répliqua le généreux catéchumène, que je commette une telle impiété; il » n'y a pas long-temps que j'ai été miraculeu» sement guéri d'une maladie mortelle par la » vertu du saint évangile : comment après cela » oserois-je y renoncer pour adorer les idoles, » et perdre en même temps la vie de l'ame et du » corps? »

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du prince; mais par des raisons d'état, il ne jugea pas à propos de la faire éclater. Il s'adressa à un jeune seigneur qu'il aimoit, nommé Pouvaroudeven, et lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avoit aussi été guéri par le baptême, quelque temps auparavant, d'une très fâcheuse incommodité dont il avoit été affligé durant neuf ans, balança d'abord; mais la crainte de déplaire au Roi, qu'il voyoit furieusement irrité, le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plutôt offert son sacrifice, qu'il se sentit attaqué de son premier mal, mais avec tant de violence, qu'il se vit en peu de temps réduit à la dernière extrémité. Un châtiment si prompt et si terrible le fit rentrer en lui-même; il eut recours à Dieu qu'il venoit d'abandonner avec tant de lâcheté. Il pria qu'on lui apportât un crucifix; il se jeta à ses pieds, il demanda très humblement pardon du crime qu'il venoit de commettre, et conjura le Seigneur d'avoir pitié de son ame en même temps qu'il auroit compassion de son corps. A peine eut-il achevé sa prière, qu'il se sentit exaucé; son mal cessa tout de nouveau, et il ne douta point que celui qui lui accordoit avec tant de bonté la santé du corps, ne lui fît aussi miséricorde, et ne lui pardonnât sa chute.

Tandis que Pouvaroudeven sacrifioit aux idoles, le prince de Maravas s'adressa une seconde fois à Teriadeven, et lui ordonna avec menaces de suivre l'exemple de ce seigneur; mais Teriadeven lui repartit généreusement qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre une si grande impiété; et pour lui ôter toute espérance de le gagner, il s'étendit sur la vertu du saint évangile, et sur les louanges de la religion chrétienne. Le prince, outré d'une réponse si ferme, l'interrompit, et lui dit d'un ton moqueur : « Hé bien ! tu vas voir quelle » est la puissance du Dieu que tu adores, et » quelle est la vertu de la loi que ton infâme doc» teur t'a enseignée. Je prétends que dans trois » jours ce scélérat expire par la force seule de » nos dieux, sans même qu'on touche à sa per» sonne »

A peine eut-il dit ces paroles, qu'il commanda que l'on fît, à l'honneur des pagodes, le sacrifice qu'ils appellent *patiragalipouci*. C'est une espèce de sortilége, auquel ces infidèles attribuent une si grande force, qu'ils assurent qu'on n'y peut résister, et qu'il faut absolument que celui contre lequel est fait ce sacrifice, périsse. De là vient qu'ils le nomment aussi quelquefois *santourovesangaram*, c'est-à-dire, destruction totale de l'ennemi. Ce prince

idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques, faisant plusieurs sortes de sacrifices, pour ne pas manquer son coup. Quelques gentils qui étoient présents, et qui avoient quelquefois entendu les exhortations du confesseur de Jésus-Christ, avoient beau lui représenter que toutes ses peines seroient inutiles; que tous les maléfices n'auroient aucune vertu contre un homme qui se moquoit de leurs dieux. Ces discours irritèrent furieusement ce prince; et, comme le premier sortilége n'avoit eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonstance; ainsi il recommença par trois fois le même sacrifice, mais sans pouvoir réussir.

Quelques-uns des principaux ministres des faux dieux voulant le tirer de l'embarras et de l'extrême confusion où il étoit, lui demandèrent permission de faire une autre sorte de sacrifice, contre lequel, selon eux, il n'y avoit point de ressource. Ce sortilége est le *salpechiam*, qui a, disent-ils, une vertu si infaillible, qu'il n'y a nulle puissance, soit divine, soit humaine, qui en puisse éluder la force; ainsi, ils assuroient que le prédicateur mourroit immanquablement le cinquième jour. Des assurances si positives calmèrent un peu Ranganadadeven, dans le désespoir où il étoit de se voir con-

fondu, aussi bien que tous ses dieux, par un seul homme qu'il tenoit dans les fers et qu'il méprisoit. Mais ce fut pour lui et pour les prêtres des idoles une nouvelle confusion, lorsque les cinq jours du *salpechiam* étant expirés, le saint homme qui devoit être entièrement détruit, n'avoit pas même perdu un seul de ses cheveux.

Les Brames dirent au tyran que ce docteur de la nouvelle loi étoit un des plus grands magiciens qui fût au monde, et qu'il n'avoit résisté à la vertu de tous leurs sacrifices, que par la force de ces enchantemens. Ranganadadeven prit aisément ses impressions; il fit venir devant lui le père de Brito, et lui demanda, en lui montrant son bréviaire, qu'on lui avoit ôté lorsqu'on le fit prisonnier, si ce n'étoit point de ce livre qu'il tiroit cette vertu, qui avoit rendu jusqu'alors tous leurs enchantemens inutiles? Comme le saint homme lui eût répondu qu'il n'en falloit pas douter: *Hé bien*, dit le tyran, *je veux voir si ce livre te rendra aussi impénétrable à nos mousquets*. En même temps il ordonna qu'on lui attachât le bréviaire au cou, et qu'on le fît passer par les armes. Déjà les soldats étoient prêts à faire leurs décharges, lorsque Teriadeven, avec un courage héroïque, se récria publiquement contre un ordre si tyrannique; et se jetant parmi les soldats, il

protesta qu'il vouloit lui-même mourir, si on ôtoit la vie à son cher maître. Ranganadadeven, qui s'aperçut de quelque émotion parmi les troupes, eut peur d'une révolte, parce qu'il ne doutoit pas que Teriadeven ne trouvât encore plusieurs partisans, qui ne souffriroient pas qu'on insultât ouvertement ce prince. Ces considérations arrêtèrent l'emportement de Ranganadadeven; il fit même semblant de révoquer l'ordre qu'il avoit donné, et commanda qu'on remit en prison le confesseur de Jésus-Christ.

Cependant, dès ce jour-là même, il prononça la sentence de mort contre lui; et, afin qu'elle fût exécutée sans obstacle, il fit partir le père secrètement sous une bonne garde, avec ordre de le mener à Ouriardeven, son frère, chef d'une peuplade située à deux journées de la cour, pour le faire mourir sans délai. Quand on signifia cet arrêt au serviteur de Dieu, la joie de se trouver si près de ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, fut un peu modérée par la peine qu'il eut de quitter ses chers enfants en Jésus-Christ, qui étoient en prison avec lui. Cette séparation lui fut si sensible, qu'il ne put retenir ses larmes en leur disant adieu. Il les embrassa tendrement tous quatre l'un après l'autre, et les anima chacun en particulier à la

constance par des motifs pressants, et conformes à la portée de leurs esprits et à l'état où ils étoient. Ensuite leur parlant à tous ensemble, il leur fit un discours touchant et pathétique pour les exhorter à demeurer fermes dans la confession de la foi, et à donner généreusement leur vie pour le véritable Dieu, de qui ils l'avoient reçue. Les gentils, qui étoient présents, en furent attendris jusqu'aux larmes, et ne pouvoient assez s'étonner de la tendresse que le serviteur de Dieu faisoit paroître pour ses disciples, pendant qu'il paroissoit comme insensible aux approches de la mort qu'il alloit souffrir. Ils n'étoient pas moins surpris de la sainte résolution des quatre autres confesseurs de Jésus-Christ, qui montroient tant d'impatience de répandre leur sang pour l'amour de leur Sauveur. Ainsi le père sortit de la prison de Ramanadabouram, suivi des vœux de ses disciples, qui demandoient avec instance de le suivre et de mourir avec lui.

Il partit sur le soir avec les gardes qu'on lui donna; mais son épuisement étant plus grand encore qu'au voyage précédent, ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'il arriva au lieu de son martyre. On ne sait si ce fut la crainte de le voir expirer avant son supplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval; mais on l'en

descendit bientôt après. Il marchoit nu-pieds, et ses chutes fréquentes lui déchirèrent tellement les jambes, qu'il avoit fort enflées, qu'on eût pu suivre ses pas à la trace de son sang. Il faisoit effort cependant pour avancer, jusqu'à ce que ses gardes voyant qu'il ne pouvoit plus du tout se soutenir, se mirent à le traîner impitoyablement le long du chemin. Outre ces fatigues horribles, et ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture durant le voyage, qui fut de trois jours, qu'une petite mesure de lait, de sorte que les païens mêmes s'étonnèrent qu'il eût pu se soutenir jusqu'au terme du voyage, et que les Chrétiens attribuèrent la chose à une faveur particulière de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état qu'il arriva le 31 janvier à Orejour, où devoit s'accomplir son martyre. C'est une grande bourgade située sur le bord de la rivière de Pambarou, aux confins de la principauté de Maravas et du royaume de Tanjaour. Dès que Ouriardeven, frère du cruel Ranganadadeven, et encore plus inhumain que lui, eut appris l'arrivée du serviteur de Dieu, il ordonna qu'on le lui amenât. Ce barbare lui fit d'abord un accueil assez favorable. Il étoit, depuis quelques années, devenu aveugle et paralytique des pieds et des mains,

et comme il avoit souvent ouï parler des merveilles que Dieu opéroit par le saint évangile, il conçut quelque espérance que le docteur de la nouvelle loi étant en son pouvoir, ne lui refuseroit pas une grâce que tant d'autres avoient reçue; c'est pourquoi, après lui avoir marqué assez de douceur dans cette première audience, où l'on ne parla que de religion, il lui envoya le lendemain toutes ses femmes, qui se prosternèrent aux pieds du confesseur de Jésus-Christ, pour le conjurer de rendre la santé à leur mari. Le père de Brito les ayant renvoyées sans leur rien promettre, Ouriardeven le fit appeler en particulier pour l'engager, à quelque prix que ce fût, à faire ce miracle en sa faveur. D'abord il promit, s'il lui accordoit ce qu'il lui demandoit, que non-seulement il le tireroit de prison, et le délivreroit de la mort, mais encore qu'il le combleroit de riches présents. « Ce ne sont pas de semblables pro» messes, » lui répartit le fervent missionnaire, « qui pourroient m'obliger à vous rendre la » santé, si j'en étois le maître; ne pensez pas » aussi que la crainte de la mort puisse m'y con» traindre. Il n'y a que Dieu seul, dont la puis» sance est infinie, qui puisse vous accorder » cette grâce. »

Le barbare, choqué de cette réponse, com-

manda aussitôt qu'on remenât le prisonnier à son cachot, et qu'on préparât incessamment les instruments de son supplice. L'exécution fut pourtant encore différée de trois jours, pendant lesquels on lui donna beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire; en sorte que si on ne se fût pas pressé de le faire mourir par le fer, apparemment qu'il seroit mort de faim et de misère. Le 3 février, qui fut la veille de son martyre, il trouva le moyen de m'envoyer une lettre, qui étoit adressée à tous les pères de cette mission, et que je garde comme une précieuse relique. Il n'avoit alors ni plume ni encre. Ainsi, il se servit pour l'écrire d'une paille et d'un peu de charbon détrempé avec de l'eau. Voici les propres termes de cette lettre:

MES RÉVÉRENDS PÈRES et très chers Compagnons,

P. C.

Vous avez su du catéchiste Canaguien ce qui s'est passé dans ma prison jusqu'à son départ. Le jour suivant, qui fut le 28 de janvier, on me fit comparoître en jugement, où je fus con-

damné à perdre la vie à coups de mousquets. J'étois déjà arrivé au lieu destiné à cette exécution, et tout étoit prêt, lorsque le prince de Maravas appréhendant quelque émotion, ordonna qu'on me séparât des autres confesseurs de Jésus-Christ, mes chers enfants, pour me remettre entre les mains de son frère Ouriardeven, à qui on envoie ordre en même temps de me faire mourir sans différer davantage. Je suis arrivé avec beaucoup de peine à sa cour le dernier jour de janvier, et ce même jour Ouriardeven m'a fait venir en sa présence, où il y a eu une grande dispute : après qu'elle a été finie, on m'a ramené en prison, où je suis encore à présent, attendant la mort que je dois souffrir pour mon Dieu. C'est l'espérance de jouir de ce bonheur qui m'a obligé à venir deux fois dans les Indes. Il est vrai qu'il m'en a coûté pour l'obtenir; mais la récompense que j'espère de celui pour qui je me sacrifie, mérite toutes ces peines, et de bien plus grandes encore. Tout le crime dont on m'accuse, c'est que j'enseigne la loi du vrai Dieu, et qu'on n'adore plus les idoles. Qu'il est glorieux de souffrir la mort pour un tel crime! C'est aussi là ce qui fait ma joie et ce qui me remplit de consolation en Notre-Seigneur. Les soldats me gardent à vue, ainsi je ne puis vous

écrire plus au long. Adieu, mes pères, je vous demande votre bénédiction, et me recommande à vos saints sacrifices.

De vos révérences,

Le très - humble serviteur en J. C. Jean de Brito.

De la prison d'Ourejour, le 3 de février 1693.

C'étoit dans ces sentiments et avec ce grand courage que l'homme de Dieu attendoit l'heureux moment de son martyre. Ouriardeven, qui avoit eu des ordres exprès de le faire mourir incessamment, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir pour sa guérison, le mit entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pièces, et l'exposer à la vue du peuple après qu'il seroit mort.

A une portée de mousquet d'Ourejour, on avoit planté un grand pieu ou espèce de poteau fort élevé au milieu d'une vaste campagne, qui devoit servir de théâtre à ce sanglant spectacle. Le 4 février, vers midi, on y amena le serviteur de Dieu pour achever son sacrifice en présence d'une grande multitude de peuple qui étoit accouru de toutes parts. Etant arrivé auprès du poteau, il pria les bourreaux de lui

donner un moment pour se recueillir, ce qu'ils lui accordèrent; alors s'étant mis à genoux en présence de tout ce grand peuple, et étant tourné vers le poteau, auquel son corps, séparé de sa tête, devoit être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation. Il est aisé de juger quels pouvoient être les sentiments de ce saint religieux dans une semblable conjoncture, persuadé qu'il alloit dans quelques moments jouir de la gloire des saints et s'unir éternellement avec son Dieu. Les gentils furent si touchés de la tendre dévotion qui paroissoit peinte sur son visage, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Plusieurs même d'entre eux condamnoient hautement la cruauté dont on usoit envers ce saint homme.

Après environ un quart-d'heure d'oraison, il se leva avec un visage riant, qui montroit assez la tranquillité et la paix de son ame; et s'approchant des bourreaux, qui s'étoient un peu retirés, il les embrassa tous à genoux avec une affection et une joie qui les surprit. Ensuite s'étant relevé : *Vous pouvez à présent*, leur dit-il, *mes frères, faire de moi ce qu'il vous plaira*, ajoutant beaucoup d'autres expressions pleines de douceur et de charité qu'on a pu encore recueillir.

Les bourreaux à demi-ivres se jetèrent sur

lui, et déchirèrent sa robe, ne voulant pas se donner la peine ni le temps de la lui détacher. Mais, ayant aperçu le reliquaire qu'il avoit coutume de porter au cou, ils se retirèrent en arrière, saisis de frayeur, et se disant les uns aux autres que c'étoit assurément dans cette boîte qu'étoient les charmes dont il enchantoit ceux de leur nation qui suivoient sa doctrine, et qu'il falloit bien se donner de garde de la toucher, pour n'être pas séduits comme les autres. Dans cette ridicule pensée, un d'eux prenant un sabre pour couper le cordon qui tenoit le reliquaire, fit au père une large plaie, dont il sortit beaucoup de sang. Le fervent missionnaire l'offrit à Dieu comme les prémices du sacrifice qu'il étoit sur le point d'achever. Enfin, ces barbares, persuadés que les charmes magiques des chrétiens étoient assez puissants pour résister au tranchant de leurs épées, se firent apporter une grosse hache dont on se servoit dans leurs temples, pour égorger les victimes qu'on immoloit aux idoles; après quoi ils lui attachèrent une corde à la barbe, et la lui passèrent autour du corps pour tenir la tête penchée sur l'estomac pendant qu'on lui déchargeroit le coup.

L'homme de Dieu se mit aussitôt à genoux devant les bourreaux, et levant les yeux et les

mains au ciel, il attendoit dans cette posture la couronne du martyre, lorsque deux chrétiens de Maravas ne pouvant plus retenir l'ardeur dont leurs cœurs étoient embrasés, fendirent la presse et s'allèrent jeter aux pieds du saint confesseur, protestant qu'ils vouloient mourir avec leur charitable pasteur, puisqu'il s'exposoit avec tant de zèle à mourir pour eux; que la faute, s'il y en avoit de son côté, leur étoit commune, et qu'il étoit juste qu'ils en partageassent avec lui la peine. Le courage de ces deux chrétiens surprit étrangement toute l'assemblée, et ne fit qu'irriter les bourreaux. Cependant, n'osant pas les faire mourir sans ordre, ils les mirent à l'écart; et après s'en être assurés, ils retournèrent au père de Brito, et lui coupèrent la tête. Le corps, qui devoit naturellement tomber sur le devant, étant penché de ce côté-là avant que de recevoir le coup, tomba néanmoins à la renverse avec la tête, qui y tenoit encore, les yeux ouverts et tournés vers le Ciel. Les bourreaux se pressèrent de la séparer du tronc, de peur, disoient-ils, que par ses enchantements il ne trouvât le moyen de l'y réunir. Ils lui coupèrent ensuite les pieds et les mains, et attachèrent le corps avec la tête au poteau qui étoit dressé, afin qu'il fût exposé à la vue et aux insultes des passants.

Après cette exécution, les bourreaux menèrent au prince les deux chrétiens qui étoient venus s'offrir au martyre. Ce barbare leur fit couper le nez et les oreilles, et les renvoya avec ignominie. Un d'eux, pleurant amèrement de n'avoir pas eu le bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ, revint au lieu du supplice. Il y considéra à loisir les saintes reliques; et, après avoir ramassé dévotement les pieds et les mains qui étoient dispersés de côté et d'autre, il les approcha du poteau, où étoient la tête et le corps, et y demeura quelque temps en prières avant que de se retirer.

Voilà, mes révérends pères, quelle a été la glorieuse fin de notre cher compagnon le révérend père Jean de Brito. Il soupiroit depuis long-temps après cet heureux terme; il y est enfin arrivé. Comme c'est dans les mêmes vues que lui que nous avons quitté l'Europe, et que nous sommes venus aux Indes, nous espérons avoir peut-être un jour le même bonheur que ce serviteur de Dieu. Plaise à la miséricorde infinie de Notre Seigneur Jésus-Christ de nous en faire la grâce, et que de notre côté nous n'y mettions aucun obstacle! La chrétienté des Maravas se trouve dans une grande désolation, par la perte de son saint pasteur. Joignez donc, je vous conjure, vos prières aux nôtres, afin

que le sang de son premier martyr ne lui soit pas inutile, et qu'elle retrouve par les intercessions de ce nouveau protecteur, d'autres pères aussi puissants que lui en œuvres et en paroles, qui soutiennent et qui achèvent ce qu'il a si glorieusement commencé.

Au moment que j'appris la nouvelle de l'emprisonnement de notre glorieux confesseur, je me mis en chemin pour aller au Maravas l'assister, et lui rendre tous les bons offices dont je suis capable. Je marchois avec une diligence incroyable, et j'avois déjà fait une partie du voyage, lorsqu'on m'apporta des nouvelles sûres de son martyre. Je résolus de passer outre; mais les chrétiens qui m'accompagnoient, et les gentils mêmes qui se trouvèrent présents, me représentèrent que si j'entrois plus avant dans le Maravas, j'exposerois, sans espérance d'aucun succès, cette chrétienté désolée à une nouvelle persécution. Cette crainte me fit changer de dessein; je me retirai dans une bourgade voisine, pour être plus à portée de secourir ceux qui étoient encore en prison, et pour tâcher de retirer les reliques du saint martyr, ou de les faire décemment ensevelir.

Si je vous marque ici, mes révérends pères, moins de choses que vous n'en désireriez savoir,

soyez assuré que je ne vous mande rien que je n'aie appris de gens dignes de foi, qui en ont été témoins oculaires. Si je découvre dans la suite quelque chose de plus, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je me recommande cependant à vos saints sacrifices, et suis avec respect, etc.

LETTRE

Du P. Pierre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Villette, de la même Compagnie.

A Balassor, royaume de Bengale, le 30 janvier 1699.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

ON m'a remis entre les mains les lettres que vous vous êtes donné la peine de m'écrire. Je ne vous dirai pas le plaisir que j'ai ressenti en recevant ces marques de votre cher souvenir. Il est plus doux que vous ne pensez, d'ap-

prendre dans ces extrémités du monde, que nos amis ne nous oublient point, et que pendant que nous combattons, ils lèvent les mains au ciel, et nous aident de leurs prières. J'en ai eu, je vous assure, un très grand besoin depuis que je vous ai quittés, et je me suis trouvé dans des occasions qui vous paroîtroient bien délicates et bien difficiles, si je pouvois vous les marquer ici.

Je suis venu dans les Indes par l'ordre de mes supérieures. Je vous avouerai que je n'ai eu aucun regret de quitter la Perse, mon attrait étant pour une autre mission, où je croyois qu'il y avoit encore plus à souffrir et plus à travailler. J'ai trouvé ce que je cherchois plutôt que je n'eusse pensé. Dans le voyage, je fus pris par les Arabes, et retenu prisonnier pour n'avoir pas voulu faire profession du mahométisme. Quelque envie qu'eussent ces infidèles de savoir qui nous étions, le père Beauvollier, mon compagnon et moi, ils n'en purent venir à bout, et ils crurent toujours que nous étions de Constantinople. Ce qui les trompoit, c'est qu'ils nous voyoient lire des livres turcs et persans. Nous les laissâmes dans cette erreur jusqu'à ce qu'un d'entr'eux s'avisa d'exiger de nous la profession de leur maudite secte. Alors nous nous déclarâmes hautement

chrétiens, mais toujours sans dire notre pays. Nous parlâmes même très fortement contre leur imposteur Mahomet; ce qui les mit de si mauvaise humeur contre nous, qu'ils saisirent le vaisseau, quoiqu'il appartînt à des Maures. Ils nous menèrent à terre, et nous mirent en prison. Ils nous firent comparoître plusieurs fois, le père et moi, devant les magistrats, pour tâcher de nous séduire; mais nous trouvant toujours, par la miséricorde de Dieu, fermes et constants, ils se lassèrent enfin de nous tourmenter, et envoyèrent un exprès au gouverneur de la province pour savoir ce qu'ils feroient de nous. On leur ordonna de nous mettre en liberté, pourvu que nous ne fussions pas *Franquis*, c'est-à-dire, Européens. Ils ne soupçonnèrent presque pas que nous le fussions, parce que nous parlions toujours turc, et que le père Beauvollier ne lisoit que des livres arabes, et moi des livres persans. Ainsi le Seigneur ne nous jugea pas dignes, dans cette occasion, de souffrir la mort pour la gloire de son saint nom, et nous en fûmes quittes pour la prison et pour quelques autres mauvais traitements.

De là nous vînmes à Surate, où le père Beauvollier demeura pour être supérieur de la maison que nous y avons. Pour moi, je ne m'y

arrêtai pas, mais je passai dans le Bengale après avoir couru risque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandais.

Sitôt que je fus arrivé dans ce beau royaume qui est sous la domination des Mahométans, quoique presque tout le peuple y soit idolâtre, je m'appliquai sérieusement à apprendre la langue bengale. Au bout de cinq mois je me trouvai assez habile pour pouvoir me déguiser, et me jeter dans une fameuse université de Brames (docteurs des Indiens). Comme nous n'avons eu jusqu'à présent que de fort légères connoissances de leur religion, nos pères souhaitoient que j'y demeurasse deux ou trois ans pour pouvoir m'en instruire à fond. J'en avois pris la résolution, et j'étois prêt à l'exécuter, lorsqu'il s'éleva tout à coup une si furieuse guerre entre les Mahométans et les gentils, qu'il n'y avoit de sûreté en aucun lieu, surtout pour les Européens. Mais Dieu, dans l'occasion, donne une force qu'on ne comprend pas. Comme je n'appréhendois presque pas le danger, mes supérieurs me permirent d'entrer dans un royaume voisin nommé Orixa, où dans l'espace de seize mois j'eus le bonheur de baptiser près de cent personnes, dont quelques-unes passoient l'âge de soixante ans. J'espérois, avec la grâce de Dieu, faire dans la

suite une récolte plus abondante; mais tout ce que nous pûmes obtenir, fut d'avoir soin d'une espèce de paroisse érigée dans la principale habitation que la royale Compagnie de France a dans le Bengale.

Comme cette mission ne manque pas d'ouvriers, nos supérieurs résolurent de m'envoyer avec trois de nos pères à Pondichéry, l'unique place un peu fortifiée que les Français aient dans les Indes. Il y a environ cinq ans que les Hollandais s'en rendirent les maîtres. Nous y avons une assez belle église, dont nous allons nous remettre en possession en même temps que les Français rentreront dans la place. Là nous serons à la porte de la mission de Maduré [1], la plus belle, à mon sens, qui soit au monde. Il y a sept Jésuites, presque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits et des peines incroyables. Ces pères me firent proposer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'eusse pu disposer de moi, j'aurois pris volontiers ce parti; mais nos supérieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établissions de notre

[1] *Maduré*, royaume situé au milieu des terres, dans la grande péninsule de l'Inde, qui est en deçà du Gange.

côté des missions françaises, et que dans ces vastes royaumes nous occupions les pays que nos pères portugais ne peuvent cultiver à cause de leur petit nombre. C'est ce que notre supérieur général le père de la Breuille, qui est présentement dans le royaume de Siam, vient de me marquer dans sa dernière lettre. Il me charge de la mission de Pondichery, et me fait espérer que dans peu de temps il me permettra d'entrer dans les terres, ce que je souhaite depuis long-temps.

Par les dernières lettres reçues d'Europe, on mande que je suis destiné pour la Chine; mais je renonce sans peine à cette mission, sur la parole qu'on me donne de me faire passer incessamment dans celle de Maduré, qui a, je vous l'avoue, depuis long-temps bien des charmes pour moi. Dès que je fus en Perse, je portai souvent mes vœux vers ce pays-là, sans avoir alors aucune espérance de les voir exaucés. Mais je commence à juger que ces désirs si ardents et conçus de si loin, ne venoient que d'une bonne source. Je les ai toujours senti croître et s'augmenter à mesure que je m'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette mission plus de cent cin-

quante mille chrétiens, et qu'il s'y en fait tous les jours un très grand nombre. Le moins que chaque missionnaire en baptise par an est mille. Le P. Bouchet, qui y travaille depuis dix ou douze ans, écrit que cette dernière année il en a baptisé deux mille pour sa part, et qu'en un seul jour il a administré ce premier sacrement à trois cents; en sorte que les bras lui tomboient de foiblesse et de lassitude. Au reste, ce ne sont pas, dit-il, des chrétiens comme ceux du reste des Indes. On ne les baptise qu'après de grandes épreuves, et trois et quatre mois d'instruction. Quand une fois ils sont chrétiens, ils vivent comme des anges, et l'église de Maduré paroît une vraie image de l'Église naissante. Ce père nous proteste qu'il lui est quelquefois arrivé d'entendre les confessions de plusieurs villages sans y trouver personne coupable d'un péché mortel. Qu'on ne s'imagine pas, ajoute-t-il, que ce soit l'ignorance ou la honte qui les empêche d'ouvrir leur conscience à ce sacré tribunal; ils s'en approchent aussi bien instruits que des religieux, et avec une candeur et une simplicité de novice.

Le même père marque qu'il est chargé de la conduite de plus de trente mille ames, de sorte qu'il n'a pas un moment de repos, et qu'il ne peut même demeurer plus de huit jours dans un

même quartier. Il lui seroit impossible, aussi bien qu'aux autres pères, vu leur petit nombre, de vaquer à tout par eux-mêmes. C'est pourquoi ils ont chacun huit, dix, et quelquefois douze catéchistes, tous gens sages et parfaitement instruits de nos mystères et de notre sainte religion. Ces catéchistes précèdent les pères de quelques jours, et disposent les peuples à recevoir les sacrements, ce qui en facilite beaucoup l'administration aux missionnaires. On ne peut retenir ses larmes de joie et de consolation quand on voit l'empressement qu'ont ces peuples, pour la parole de Dieu, le respect avec le quel ils l'écoutent, l'ardeur avec laquelle ils se portent à tous les exercices de piété, le zèle qu'ils ont pour se procurer mutuellement tous les secours nécessaires au salut, pour se prévenir dans leurs besoins, pour se devancer dans la sainteté, où ils font des progrès merveilleux. Ils n'ont presque aucun des obstacles qui se trouvent parmi les autres peuples, parce qu'ils n'ont point de communication avec les Européens, dont quelques-uns ont gâté et corrompu par leurs débauches et par leurs mauvais exemples presque toute la chrétienté des Indes. Leur vie est extrêmement frugale; ils ne font point de commerce, se contentant de ce que leurs terres leur donnent pour vivre et pour se vêtir.

La vie des missionnaires ne sauroit être plus austère ni plus affreuse, selon la nature. Ils n'ont souvent pour tout habit qu'une longue pièce de toile dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent aux pieds des sandales bien plus incommodes que les soques des Récollets; car elles ne tiennent que par une espèce de grosse cheville à tête, qui attache les deux premiers doigts de chaque pied à cette chaussure. On a toutes les peines du monde à s'y accoutumer. Ils s'abstiennent absolument de pain, de vin, d'œufs, et de toutes sortes de viande, et même de poisson. Ils ne peuvent manger que du riz et des légumes sans nul assaisonnement, et ce n'est pas une petite peine de conserver un peu de farine pour faire des hosties, et ce qu'il faut de vin pour célébrer le saint sacrifice de la messe. Ils ne sont pas connus pour être Européens : si l'on croyoit qu'ils le fussent, il faudroit qu'ils quittassent le pays; car ils n'y feroient absolument aucun fruit. L'horreur des Indiens pour les Européens a plus d'une cause. On a fait souvent de grandes violences dans leur pays. Ils ont vu des exemples affreux de toutes sortes de débauches et de vices; mais ce qui les frappe particulièrement, c'est que les *Franquis*, ainsi qu'ils les nomment, s'enivrent et mangent de la chair,

chose si horrible parmi eux, qu'ils regardent comme des personnes infâmes ceux qui le font.

Ajoutez à la vie austère que mènent les missionnaires, les dangers continuels où ils sont de tomber entre les mains des voleurs, qui sont là en plus grand nombre que parmi les Arabes mêmes. Ils n'oseroient presque tenir rien de fermé à clef, de peur de donner du soupçon qu'ils eussent des choses précieuses. Il faut qu'ils portent et qu'ils conservent tous leurs petits meubles dans des pots de terre. Ils se qualifient *Brames du nord*, c'est-à-dire, docteurs venus du nord pour enseigner la loi du vrai Dieu. Quoiqu'ils soient obligés de pratiquer une pauvreté très rigoureuse, et qu'il faille peu de chose pour leur personne, il leur faut néanmoins d'assez grands fonds pour pouvoir entretenir leurs catéchistes, et subvenir à une infinité de frais et d'avanies qu'on leur fait. Ils souffrent souvent de véritables persécutions. Il n'y a guère que quatre ans qu'un de nos plus célèbres et saints missionnaires (le P. Jean de Brito) fut martyrisé. Le prince de Maravas lui fit couper la tête pour avoir prêché la loi de Jésus-Christ. Hélas, oserois-je jamais espérer une telle faveur! Je vous conjure, mon très cher père, de ne cesser par

vous-même et par vos amis, de demander à Notre-Seigneur qu'il me convertisse véritablement à lui, et que je ne me rende pas indigne de souffrir quelque chose pour sa gloire.

Je me ferai un plaisir de vous instruire plus au long de tout ce qui regarde cette charmante mission, quand j'aurai eu le bonheur de la connoître par moi-même. S'il y avoit quelques personnes vertueuses de celles que vous conduisez si bien dans la voie du Seigneur, qui voulussent contribuer dans ces pays à sa gloire, en y fondant la pension de quelques catéchistes, je vous assure devant Dieu que jamais argent ne peut être mieux employé. L'entretien d'un catéchiste nous coûte par an dix-huit ou vingt écus (c'est beaucoup pour nous, c'est peu de chose en France), et nous pouvons compter que chaque catéchiste gagne par an à Jésus-Christ cent cinquante ou deux cents ames. Mon Dieu, il y a tant de personnes zélées qui donneroient volontiers leur sang pour en retirer une seule des mains du démon : du moins on le dit souvent au pied de l'oratoire. Ne s'en trouvera-t-il point qui veuille par un si petit secours nous aider à remplir la bergerie du père de famille? Je connois votre zèle pour la conversion des ames, mon très cher père ; vous vous étiez sa-

crifié pour aller en Grèce ramener au troupeau de Jésus-Christ les pauvres schismatiques qui s'en sont séparés depuis si long-temps. Votre santé foible obligea les supérieurs à vous faire retourner sur vos pas. Vous aurez sans doute rapporté dans votre province tout le zèle qui vous en avoit fait sortir si généreusement. Appliquez-le, je vous conjure, ce zèle qui vous dévore, à nous procurer des missionnaires et des catéchistes. Je n'avois pas jusqu'ici écrit une seule lettre pour inviter personne à venir nous aider dans nos travaux, parce que je ne voyois point sur mon passage de moisson qui n'eût assez d'ouvriers. Maintenant que je découvre des campagnes entières dans une parfaite maturité; des infidèles par milliers qui ne demandent qu'à être instruits, je crie de toutes mes forces qu'on nous envoie d'Europe des secours d'hommes et d'argent, de bons missionnaires et des fonds pour leur donner des catéchistes, et je me crois obligé en conscience d'intéresser dans une si bonne œuvre tous ceux que je connois propres à nous aider. Je ne vois personne, mon révérend père, qui puisse mieux que vous entrer dans de si pieux desseins. Si vous nous trouvez quelques secours, envoyez-les à Paris au père qui a soin de nos missions des Indes orientales et de la Chine.

Le P. Bouvet a mené à la Chine en 1698, une florissante recrue de missionnaires. L'escadre du Roi en a apporté ici une petite troupe, mais très choisie, qui est destinée aussi pour ce vaste empire : elle est composée des P. Fouquet, Pelisson, et d'Entrecolle, et des frères Rhodes et Frapperie, qui sont très habiles dans la médecine et dans la chirurgie. Ils valent tous infiniment, et méritent véritablement d'aller travailler dans un si beau champ. Le P. d'Entrecolle s'est fait admirer par son zèle et par sa charité dans le vaisseau sur lequel il a passé. L'escadre du Roi a été affligée dans les Indes d'une terrible mortalité. Une grande partie des équipages y a péri; j'étois à cent lieues de l'endroit où elle est venue aborder. Aussitôt que j'appris un si grand malheur, je me jetai dans une chaloupe avec le P. d'Entrecolle, pour aller la secourir. A notre arrivée nous trouvâmes deux aumôniers morts, tous les chirurgiens des vaisseaux morts aussi ou malades; de sorte qu'il nous fallut pendant deux mois servir de médecins, de chirurgiens, d'aumôniers et d'infirmiers. La *mousson*[1] pressa le P. d'Entrecolle de partir avec le P. Fouquet et le F. Frapperie, qui étoient aussi ve-

[1] C'est la saison propre pour aller des Indes à la Chine, lorsque les vents d'ouest soufflent.

nus depuis nous au secours des vaisseaux du Roi; de sorte que je me trouvai presque seul pendant assez long-temps, ayant sur les bras plus de cinq cents malades, dont plusieurs étoient attaqués de maladies contagieuses. Deux autres de nos pères vinrent ensuite partager un si saint travail, et profiter d'une occasion que nous ne croyions pas trouver aux Indes, de servir si utilement les Français, nos chers compatriotes.

La main de Dieu s'est fait sentir bien vivement sur eux; c'est une espèce de miracle qu'on ait pu sauver les vaisseaux du Roi, je ne dis pas tous; car l'*Indien*, un des plus beaux, alla s'échouer sur les côtes du Pegou [1], où les autres prirent la maladie; il n'y a eu que celui qui se sépara pour porter à Mergui [2] les P. Tachard et de la Breuille qui ait été préservé d'accident. Un si grand fléau a touché plusieurs de ceux qui étoient sur la flotte, et servi à les mettre dans la voie du salut. Il y avoit parmi eux quelques nouveaux convertis qui étoient plus attachés que jamais à leurs erreurs; j'ai eu la consolation de recevoir leur abjuration, et

[1] Royaume qui est à la côte orientale du golfe de Bengale, au-delà du Gange.

[2] Ville du royaume de Siam, sur le golfe de Bengale.

de les voir mourir avec de grands sentiments de componction et de pénitence. L'escadre, quoique diminuée d'un vaisseau, est présentement en bon état.

Nous allons dans peu de jours prendre possession de Pondichéry; Dieu me fasse la grâce de n'y rester qu'autant de temps qu'il en faudra pour apprendre un peu la langue du pays, qui m'est nécessaire pour ma chère mission de Maduré. Cette langue est toute différente du turc, du persan, du maure et du bengale que j'ai déjà apprises; mais le persan et le maure me serviront beaucoup, à cause d'un grand nombre de Mahométans qui sont répandus dans les terres. La langue portugaise me sera encore nécessaire pour traiter avec nos pères de cette nation; j'ai été obligé de l'apprendre, parce que je me suis trouvé chargé de plus de mille Portugais des Indes, qui se trouvèrent abandonnés de leur pasteur pendant plus de six mois.

Dans le temps que j'en avois la conduite, je reçus ordre de M. l'évêque de Saint-Thomé [1] de publier le jubilé, et de le leur faire gagner; ces bonnes gens ne savoient ce que c'étoit que jubilé. Je travaillai pendant plus d'un

[1] Ville qu'on appelle aussi *Méliapor*, côte de Coromandel.

mois à les mettre en état de profiter du trésor que l'Église leur ouvroit; je faisois deux sermons par jour, et deux catéchismes; le matin étoit destiné à l'instruction des adultes catéchumènes, et l'après dinée à celle des chrétiens; la moitié de la nuit se passoit à entendre les confessions des hommes, et depuis la pointe du jour jusqu'à neuf heures que je disois la messe, j'entendois les confessions des femmes. Ce grand travail me dédommageoit de quatre années que j'avois passées sans pouvoir rien faire qu'apprendre des langues. Je me sens plus d'ardeur que jamais pour étudier celle de Maduré, parce que je suis convaincu qu'elle me sera plus utile que toutes les autres. Je ne veux retenir de français qu'autant qu'il en faudra pour vous écrire, pour vous instruire de tout ce qui se passera dans ces missions, et pour vous demander le secours de vos prières. Souvenez-vous de ce que vous me promîtes, quand nous nous séparâmes, et comptez que toutes les fois que j'ai dit la sainte messe, j'ai pensé nommément à vous. Aidons-nous tous deux mutuellement à nous sanctifier; et quoique nous fassions si loin l'un de l'autre notre sacrifice, unissons-le toujours dans celui pour lequel seul nous le faisons. Je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du P. Pierre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien de la même Compagnie.

A Camien-Naixen-Patty, dans le royaume de Maduré, le 1er juin 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE vous ai marqué dans mes dernières lettres le désir que j'avois de me consacrer à la mission de Maduré. Je cherchois les moyens d'exécuter un dessein que Dieu m'avoit inspiré depuis long-temps, lorsque le P. Bouchet arriva à Pondichéry. Je ne puis vous exprimer de quels sentiments je fus pénétré en voyant cet excellent missionnaire qui, dans l'espace de douze années, a eu le bonheur de baptiser plus de trente mille ames. Je ne pouvois l'entendre parler des travaux de nos pères missionnaires, de la ferveur des chrétiens, du grand nombre de conversions qui se font tous les jours dans

cette église naissante, sans me sentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ses ouvriers évangéliques, et d'aller prendre part à leurs travaux. Les sentiments de mes supérieurs se trouvèrent conformes à mes vues. Ils pensoient à établir une nouvelle mission dans les royaumes de Carnate, de Gingi, et de Golconde, comme on vous l'a déjà mandé, et de la former sur le modèle de celle que nos pères portugais cultivent dans le royaume de Maduré, depuis plus de quatre-vingts ans, avec des bénédictions extraordinaires du Ciel.

Pour réussir dans une entreprise si glorieuse à Dieu et si avantageuse à l'Église, il étoit nécessaire d'envoyer quelques-uns de nos pères français dans cette ancienne mission, où ils pussent apprendre la langue, s'instruire des coutumes et des usages de ces peuples, former des catéchistes, lire et transcrire les livres que le vénérable P. Robert de Nobilibus et nos autres pères ont composés; en un mot, recueillir tout ce que le travail et l'expérience de tant d'années avoient donné de lumières à ces sages ouvriers, et tâcher d'en profiter dans une entreprise toute semblable à la leur. On jeta les yeux sur le P. Mauduit et sur moi : mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes différentes. Le P. Mauduit, après

avoir été à Méliapor visiter le tombeau de l'Apôtre saint Thomas, eut ordre de se rendre auprès du P. François Laynez dans le Maduré, pendant que j'irois par mer trouver le père Provincial des jésuites portugais, qui étoit alors dans le royaume de Travancor, afin de lui demander, pour mon compagnon et pour moi, la permission d'aller travailler quelque temps dans la mission de Maduré.

Je m'embarquai donc à Pondichéry vers la fin de septembre 1699, sur un vaisseau de guerre français, monté par M. le chevalier des Augers, qui commandoit une petite escadre, et qui m'offrit très obligeamment de me mettre à terre à la côte de Travancor. Il ne falloit que quinze ou vingt jours pour doubler le cap Comorin, si le vent avoit été favorable; mais il nous fut si contraire, que pendant plus d'un mois nous ne fîmes que lutter contre des orages et des tempêtes. Outre cette première disgrâce, la maladie se mit dans nos équipages qui n'étoient pas encore bien rétablis de ce qu'ils avoient souffert à Negrailles. Nous ne perdîmes cependant que six ou sept personnes, par le soin qu'eut M. des Augers de procurer aux malades les secours dont ils avoient besoin. Cet officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, songeoit également à l'ame

et au corps; de sorte que la fête de la Toussaint étant arrivée dans le cours de notre voyage, il fit ses dévotions, et me donna la consolation de les faire faire à la plus grande partie de l'équipage, sains et malades. Enfin, après quarante jours de navigation, nous découvrîmes les montagnes du cap Comorin, si fameux p... les premières navigations des Portugais.

J'avois résolu d'y prendre terre; mais le vent s'étant considérablement augmenté pendant la nuit, nous nous trouvâmes le lendemain avoir dépassé ce cap de plus de quinze lieues. Quoique la côte fût remplie de bois, et qu'il ne parût aucune habitation, je priai M. des Augers de me faire mettre à terre avec deux de nos pères, que M. de la Roche-Hercule, autre capitaine de notre petite escadre, avoit eu l'honnêteté de recevoir sur son bord. Ces deux pères, l'un Italien et l'autre Portugais, alloient à Travancor, aussi bien que moi, demander la permission de travailler dans la mission de Madure. M. des Augers eut la bonté de nous donner une chaloupe armée pour nous porter à terre, et pour nous défendre, s'il étoit nécessaire, des corsaires qui infestent ordinairement ces mers. Comme nous n'étions guère à plus de trois lieues de la côte, nous crûmes

que nous aborderions aisément; mais, à mesure qu'on approchoit du rivage, nous y trouvions plus de difficulté. La mer brisoit partout avec violence, et l'on ne voyoit aucun endroit sûr pour nous débarquer : de sorte que l'officier qui commandoit la chaloupe, et qui étoit neveu de M. des Augers, nous eût ramenés au vaisseau, si, après avoir couru une grande étendue de côte, il n'eût aperçu enfin dans le bois une assez grosse fumée, et, peu de temps après un pêcheur assis sur un *catimaron* (ce sont quelques grosses pièces de bois liées ensemble en manière de radeau).

Comme ce pêcheur se laissoit aller avec ses filets au gré des flots, on alla droit à lui; et quoiqu'il fît tous ses efforts pour nous éviter, nous prenant pour des corsaires, on l'atteignit bientôt d'assez près, pour l'obliger de venir à nous. Sa crainte se changea en des transports de joie extraordinaires, quand il aperçut dans notre chaloupe trois pères semblables à ceux qui ont soin des chrétiens de la côte de Malabar, et qu'il vit un chapelet que je lui présentai. Il le baisa mille fois, et fit à diverses reprises le signe de la croix, d'où nous connûmes que ce bon homme étoit chrétien. Il nous marqua qu'il falloit mouiller à l'endroit même où nous étions, parce que notre chaloupe se briseroit

infailliblement, si l'on approchoit plus près du rivage. Il nous fit entendre que, dans l'endroit où nous avions vu de la fumée, il y avoit une petite bourgade dont la plupart des habitants étoient chrétiens; qu'il alloit les avertir de notre arrivée, et qu'ils viendroient avec joie nous prendre dans un petit bateau. Cela ne manqua pas. Peu de temps après nous vîmes plusieurs hommes sortir du bois, et se mettre en mer avec un canot soutenu par les deux côtés de *catimarons*, pour empêcher qu'il ne tournât. La précaution étoit nécessaire; car sans cet appui, nous n'eussions jamais osé nous hasarder sur ce fragile vaisseau. Ce n'étoit qu'une écorce d'arbre large de deux pieds, et longue de huit à dix au plus. On n'y mettoit le pied qu'en tremblant. Une fois nous le vîmes tourner tout d'un coup. Heureusement il n'y avoit encore que quelques hardes qui furent gâtées. Enfin, je vous assure que m'étant trouvé souvent exposé à de très grands dangers sur la Méditerranée, sur la Mer Noire et sur celle des Indes, je ne me suis jamais vu plus en péril que ce jour là. Quand nous approchions de la terre dans le canot l'un après l'autre, ces bonnes gens qui étoient venus au devant de nous, se jetoient à l'eau, et emportoient tout à la fois le vaisseau, le pilote et le

missionnaire, ils nous conduisoient au rivage sur leurs épaules. C'est de cette manière que nous abordâmes à la côte de Travancor.

Etant tous trois débarqués, nous remerciâmes Notre-Seigneur à genoux de nous avoir conservés, et nous baisâmes cette terre sanctifiée autrefois par les pas de l'Apôtre des Indes saint François-Xavier. Quoiqu'il ne fût qu'environ midi, le soleil avoit déjà mis en feu les sables sur lesquels il falloit marcher. Ils étoient si brûlants que nous n'en pûmes longtemps soutenir l'ardeur. La douleur augmentant à chaque pas que nous faisions, elle devint si violente, qu'il fallut ôter nos chapeaux de dessus la tête, et nous les mettre sous les pieds pendant quelque temps, pour ne pas brûler tout à fait. Mais le soulagement des pieds, comme vous pouvez juger, coûtoit cher à la tête. Les Indiens, nos guides, voyant que nous n'en pouvions presque plus, nous firent prendre la route d'un bois. La terre et l'air n'y étoient pas si échauffés; mais en échange c'étoient des broussailles et des épines qui nous entroient dans les pieds, et nous déchiroient toutes les jambes. Le père italien qui ne faisoit que de relever de maladie, souffrit beaucoup plus que mon compagnon et moi. Enfin, après avoir traversés le bois, nous arrivâmes à

une petite église, dont le dedans étoit très propre, quoique ce ne fût qu'une cabane faite de terre et couverte de paille. Une petite image de la sainte Vierge faisoit tout l'ornement de l'autel. Après avoir prié Dieu, et pris un léger repas de quelques herbes cuites à l'eau et de quelques cocos que les chrétiens nous présentèrent, nous nous remîmes sur le soir en chemin, et au bout d'environ une lieue, nous arrivâmes chez le P. Emmanuel Lopez, de notre compagnie, lequel a soin d'une partie des chrétiens de la côte de Travancor.

Il y a plus de cinquante ans que ce missionnaire travaille avec un zèle infatigable au salut des Malabares. Il est le dernier Jésuite qui ait paru dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe. Car quoiqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le P. Robert de Nobilibus fonda cette fameuse mission sur le pied où elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, en s'accommodant aux coutumes du pays, soit pour l'habit, la nourriture et la demeure, soit pour les autres usages qui ne sont point contraires à la foi et aux bonnes mœurs; cependant les Portugais ne purent se résoudre à ne plus paroître en ces terres en habit européen, qu'après avoir été convaincus par une longue expérience que cette conduite étoit très préjudiciable à la reli-

gion, et à la propagation de la foi, par l'aversion et le mépris que ces peuples ont conçus contre les Européens. Nous fûmes édifiés de la beauté et de la propreté de l'église du P. Lopez, mais nous le fûmes bien davantage du nombre et de la piété des fidèles qui sont sous sa conduite, et qui se distinguent de tous les autres Malabares, par leur docilité et par une foi vive et animée. Aussi cette chrétienté passe-t-elle pour être la plus florissante de la côte de Travancor. Le P. Lopez nous reçut avec des transports de joie qui nous marquèrent son bon cœur; mais il ne put retenir ses larmes, ni s'empêcher de jeter de profonds soupirs quand je lui dis que j'allois trouver le père Provincial pour demander la permission d'entrer dans la mission de Maduré. *Ah, que vous êtes heureux, mon cher père*, me dit-il en m'embrassant tendrement! *que ne puis-je vous y accompagner! Mais hélas! je suis indigne de travailler jamais avec cette troupe de saints qui y sont employés.* Quoique ce père eût de grands talents et un zèle égal pour la conversion des ames, ses supérieurs n'ont pourtant pas voulu lui permettre de rentrer dans cette mission, et d'y prendre l'habit que nous y portons, parce qu'y ayant paru pendant plusieurs années comme Européen, il n'auroit pu jamais si bien se dé-

guiser qu'on ne l'eût reconnu, ce qui l'eût rendu inutile à la conversion de ces peuples, ainsi peut-être que tous les autres qu'on auroit soupçonnés d'être du même pays, et d'avoir vécu selon les mêmes usages que lui. Après un repos de deux jours dans la compagnie de ce charitable missionnaire, nous continuâmes notre route le long de la côte, qui me parut assez peuplée; mais, d'un si grand peuple, il n'y a guère que la caste des pêcheurs qui ait embrassé la religion chrétienne.

Quoique vous ayez souvent entendu parler de caste, je ne sais si vous êtes instruit assez distinctement de ce que c'est. On appelle une *caste* l'assemblage de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. Cette distinction ne se trouve proprement que dans l'empire du Mogol, dans le royaume de Bengale, dans l'île de Ceylan et dans la grande péninsule de l'Inde qui lui est opposée, et dont nous parlons maintenant. Il y a quatre castes principales : la caste des *Brames*, qui passe sans contredit pour la première et la plus noble; la caste des *Rajas*, qui prétendent être descendus de diverses familles royales; la caste des *Choutres* et celle des *Parias*. Chacune de ces castes est partagée en plusieurs branches, dont les unes sont plus nobles et

plus élevées que les autres. La caste des Choutres est la plus étendue, et celle dont les branches sont plus nombreuses; car sous le nom de Choutres sont compris les peintres, les écrivains, les tailleurs, les charpentiers, les maçons, les tisserands et autres. Chaque métier est renfermé dans sa caste, et ne peut être exercé que par ceux dont les parents en faisoient profession. Ainsi le fils d'un tailleur ne peut pas devenir peintre, ni le fils d'un peintre, tailleur. Il y a cependant certains emplois qui sont communs à toutes les castes. Chacun, par exemple, peut être marchand ou soldat. Il y a aussi diverses castes qui peuvent s'appliquer à labourer et cultiver la terre, mais non pas toutes. Quoiqu'il n'y ait que la caste des Parias qui passe pour infâme, et dont ceux qui la composent ne peuvent presque entrer dans aucun commerce de la vie civile, il y a cependant certains métiers qui abaissent ceux qui les exercent presque jusqu'au rang des Parias. Ainsi, un cordonnier et tout homme qui travaille en cuir, et en plusieurs endroits les pêcheurs et ceux qui gardent les troupeaux, passent pour Parias.

Les Portugais ne connoissant point dans les commencements la différence qu'il y a entre les castes basses et celles qui sont plus élevées,

ne firent aucune difficulté de traiter indifféremment avec les unes et les autres, de prendre à leur service des Parias et des pêcheurs, et de s'en servir également dans leurs divers besoins. Cette conduite des premiers Portugais choqua les Indiens, et devint très préjudiciable à notre sainte religion : car ils regardèrent dès-lors les peuples de l'Europe comme des gens infâmes et méprisables, avec lesquels on ne pouvoit pas avoir commerce sans se déshonorer. Si l'on eût pris dès ce temps-là les sages précautions qu'on a gardées depuis près d'un siècle dans le Maduré, il eût été facile de gagner tous ces peuples à la nation portugaise premièrement, et ensuite à Jésus-Christ : au lieu qu'aujourd'hui la conversion des Indiens est comme impossible aux ouvriers évangéliques de l'Europe : je dis impossible à ceux qui passent pour Européens, fissent-ils même des miracles.

De tous les hommes apostoliques que Dieu a suscités dans ces derniers temps pour la conversion des nations, on peut assurer que Saint François-Xavier a été le plus puissant en œuvres et en paroles. Il prêcha dans la grande péninsule de l'Inde, en un temps où les Portugais étoient dans leur plus haute réputation, et où le succès de leurs armes donnoit beau-

coup de poids à la prédication de l'Évangile. Il ne fit nulle part ailleurs des miracles plus éclatants, et cependant il n'y convertit aucune caste considérable. Il se plaint lui-même dans ses lettres, de l'indocilité et de l'aveuglement de ces peuples, et marque que les pères qu'il employoit à leur instruction, avoient peine à soutenir parmi eux le dégoût causé par le peu de fruit qu'ils y faisoient. Ceux qui connoissent le caractère et les mœurs de ces peuples, ne sont point surpris de cette obstination en apparence si peu fondée. Ce n'est pas assez qu'ils trouvent la religion véritable en elle-même, ils regardent le canal par où elle leur vient, et ne peuvent se résoudre à rien recevoir de la part des Européens, qu'ils regardent comme les gens les plus infâmes et les plus abominables qui soient au monde.

Aussi a-t-on vu jusqu'à présent qu'il n'y a parmi les Indiens que trois sortes de personnes qui aient embrassé la religion chrétienne, lorsqu'elle leur a été prêchée par les missionnaires d'Europe reconnus pour Européens. Les premiers sont ceux qui se mirent sous la protection des Portugais, pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les paravas, ou habitants de la côte de la Pêcherie, qui pour cela, avant même que saint

François-Xavier vînt dans les Indes, se disoient chrétiens, quoiqu'ils ne le fussent que de nom. Ce fut pour les instruire de la religion qu'ils avoient embrassée presque sans la connoître, que ce grand apôtre parcourut cette partie méridionale de l'Inde, avec des travaux incroyables. En second lieu, ceux que les Portugais avoient subjugués sur les côtes par la force des armes, professèrent d'abord à l'extérieur la religion de leurs vainqueurs. Ce furent les habitants de Salsette et des environs de Goa, et des autres places que le Portugal conquit sur la côte occidentale de la grande péninsule de l'Inde. On les obligeoit à renoncer à leurs castes, et à prendre les mœurs européennes, ce qui les irritoit extrêmement, et les mettoit au désespoir. Enfin, la dernière espèce d'Indiens, qui se firent chrétiens dans ces premiers temps, furent, ou des gens de la lie du peuple, ou des esclaves que les Portugais achetoient dans les terres, ou des personnes qui avoient perdu leur caste par leurs débauches et par leur mauvaise conduite. Ce fut principalement à l'occasion de ces derniers, qu'on recevoit avec bonté comme tous les autres lorsqu'ils vouloient se faire chrétiens, que les Indiens conçurent tant de mépris pour les Européens. Cela joint à la haine natu-

relle qu'on a d'une sujétion forcée, et peut-être au souvenir de quelques expéditions militaires où il s'étoit glissé un peu de cruauté, a fait une si forte impression sur leurs esprits, qu'ils n'ont pu encore en revenir, et il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-être se persuadera que c'est faute d'ouvriers, ou de zèle dans les ouvriers, que les Gentils des Indes, qui sont au milieu des terres, n'ont pas embrassé la foi. On en sera détrompé, si l'on veut bien faire un peu d'attention à ce que je vais dire.

Il y a dans la ville de Goa presque autant de prêtres et de religieux que de séculiers européens; les cérémonies de la religion s'y font toutes avec autant de dignité et d'appareil que dans les premières cathédrales de l'Europe; le corps de saint François-Xavier, toujours entier, y a été jusqu'ici un miracle continuel, et une preuve authentique de la vérité de notre sainte religion; et cependant, quoiqu'on compte dans cette grande ville plus de quarante ou cinquante mille idolâtres, à peine en baptise-t-on chaque année une centaine, encore sont-ce la plupart des orphelins, qu'on arrache par ordre du vice-roi d'entre les mains de leurs proches. On ne peut pas dire ici que ce soit faute d'ouvriers ou faute de connoissances et

de lumières dans les gentils. Plusieurs d'entre eux écoutent la vérité, la sentent, en demeurent persuadés de leur propre aveu; mais ce seroit une honte pour eux de s'y soumettre, tant qu'elle leur est annoncée par des organes vils et souillés, selon eux, de mille coutumes basses, ridicules et abominables. C'est ce que les missionnaires qui venoient d'Europe dans les Indes, furent long-temps à pouvoir comprendre, ou s'ils le comprirent, ils se contentèrent de déplorer un si étrange aveuglement, sans se mettre en peine d'y apporter remède. Il n'y en a point d'autre, et l'expérience en a enfin convaincu les plus entêtés, que de renoncer aux coutumes des Européens, et d'embrasser celles des Indiens en tout ce qui ne choque ni la foi ni les bonnes mœurs, selon la règle pleine de sagesse que leur a donnée la sacrée Congrégation de la propagation de la foi.

C'est donc en menant parmi eux une vie austère et pénitente, parlant leurs langues, prenant leurs usages, tout bizarres qu'ils sont, et s'y naturalisant; enfin, en ne leur laissant aucun soupçon qu'on soit de la race des *Franguis*, qu'on peut espérer d'introduire solidement et avec succès la religion chrétienne dans ce vaste empire des Indes. Je ne parle ici que des

lieux où il n'y point d'Européens; car, sur le bord de la mer, où ils sont établis, cette méthode est impraticable. Il ne faut pas espérer qu'on puisse pousser le christianisme, des côtes dans le fond des terres. Depuis plus de cent cinquante ans on s'en est flatté vainement; c'est dans le centre et dans le milieu des terres qu'il faut l'établir solidement, et ensuite l'étendre vers la circonférence, et jusques sur les côtes où il n'y a qu'une partie du plus bas peuple qui soit chrétien. Le P. Robert de Nobilibus, illustre par sa naissance, étant proche parent du pape Marcel II, et neveu propre du cardinal Bellarmin, mais plus illustre encore par son esprit, par son courage et par le zèle des ames dont il brûloit, fut le premier qui, au commencement du siècle passé, mit en usage le moyen dont je viens de parler. Le nombre prodigieux de gentils qui ont embrassé depuis ce temps-là, et qui embrassent encore tous les jours notre religion dans les royaumes de Maduré, de Tanjaour, de Marava et de Maissour, marque assez que le Ciel suscita cet admirable missionnaire, non seulement pour procurer par lui-même, et par ses frères qui l'imitent, la conversion de ces pays méridionaux de l'Inde, mais aussi pour convaincre tous les autres missionnaires qui voudroient se

consacrer au salut des ames dans l'empire du Mogol, qu'il ne restoit point d'autre moyen pour gagner à Jésus-Christ ces peuples innombrables de l'Inde. Enfin, sans sortir du royaume de Travancor, nos pères que j'y ai vus m'ont avoué qu'avec tout ce qu'ils ont d'avantages pour se faire écouter, il s'en faut bien que le fruit réponde à leurs travaux. Ils arrosent tous les jours ces sables brûlants de leurs sueurs à l'exemple de saint François-Xavier, qui souffrit sur cette côte tant de persécutions; mais ils n'en recueillent presque que des épines; et si on en excepte les chrétiens de Reytoura, dont j'ai parlé, et de quelques autres églises, tous les autres font souvent gémir les ouvriers évangéliques par leur indocilité ou par leur entêtement. En voici un trait qui étoit tout nouveau quand je passai.

Un chrétien de la caste des pêcheurs mourut, non seulement sans avoir voulu recevoir les sacrements, mais même après avoir appelé les prêtres des idoles pour invoquer le démon sur lui. Quoique ce malheureux eût fait une fin si funeste, ses parents prétendoient qu'il fût enterré dans l'église. Le père leur représenta que ce seroit la profaner, et qu'un homme mort dans l'impénitence, et même dans l'apostasie, ne pouvoit pas être mis en

terre sainte, ni avoir part aux suffrages des fidèles. Ces raisons firent peu d'impression sur l'esprit des parents du coupable; ils se mirent en devoir de porter son corps à l'église. Le père en ayant barricadé les portes, ces opiniâtres résolurent de revenir, en grand nombre, les enfoncer le lendemain; et en attendant, déposèrent le corps dans une maison voisine, sans laisser personne pour le garder. Le jour suivant ils furent fort surpris lorsque, voulant prendre ce corps pour le porter à l'église, ils trouvèrent que les *adibes* (espèce de renards), l'avoient dévoré, et qu'il n'en restoit que la carcasse. Ces animaux avoient creusé et percé la muraille, qui n'étoit que de terre, et s'étoient assouvis des entrailles et des chairs de ce malheureux. Cet accident jeta la consternation dans le village; tous les habitants, et même les parents du défunt, crurent reconnoître la justice divine sur ce réprouvé; ils vinrent, avec de grands cris, se jeter par terre à la porte de l'église pour implorer la miséricorde de Dieu; ils firent avec soumission la pénitence que le père leur imposa, et allèrent jeter dans la mer les restes de ce cadavre. Il faut souvent de ces sortes d'événements pour réveiller la crainte des chrétiens, et les rendre plus dociles et plus soumis: cela ne seroit pas nécessaire dans nos missions de Maduré.

En traversant le royaume de Travancor, où l'idolâtrie est si enracinée, ce ne me fut pas une petite consolation de voir le long de cette côte des croix plantées de tous côtés sur le rivage, et un grand nombre d'églises où Jésus-Christ est adoré. Les principales sont : *Mampoulain*, *Reytoura*, *Poudoutourcy*, *Culechy*, *Cabripatan*, le *Topo* et *Cuvalan*. Outre ces églises, il y en a plusieurs autres qui en sont comme des succursales. Ce fut à Culechy que je rencontrai le P. André Gomez, provincial de la province de Malabar, homme d'un mérite distingué, et qui étoit supérieur de la maison professe de Goa, lorsqu'il fut choisi pour gouverner la province de Malabar. Il faisoit, selon la coutume, la visite de toute cette chrétienté; mais ayant su que nous devions bientôt arriver, mon compagnon et moi, il s'arrêta pour nous attendre. Il nous reçut avec des démonstrations de joie et de charité très grandes, et nous conduisit au *Topo*, qu'on appelle le collége de Travancor, et qui est sa demeure ordinaire.

Ce collége est situé dans une des plus petites bourgades de cette côte; il n'est bâti que de terre et n'est couvert que de feuilles de palmier sauvage. L'église dédiée à la sainte Vierge est aussi simple que la maison; et la vie que les pères

mènent répond parfaitement à la pauvreté de l'une et de l'autre. Je fus merveilleusement édifié de voir ces hommes vénérables, par leur âge et par leurs travaux, habiter sous des huttes si misérables, dans un dépouillement qu'on peut appeler universel de toutes les commodités de la vie. La vue de Dieu, qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix et dans une tranquillité parfaite, quoiqu'exposés d'ailleurs aux insultes des idolâtres des terres et aux courses des pirates qui infestent ces mers, et qui sont venus plus d'une fois renverser leurs cabanes, et piller le peu de meubles qui s'y trouvoient.

Aussitôt que le père Provincial m'eût accordé la mission de Maduré, que j'étois venu lui demander, je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre la langue *Tamut* ou Malabare, afin d'être bientôt en état de faire les fonctions des missionnaires. Car c'est un ordre que les pères de cette province ont sagement établi, de ne laisser entrer personne dans la mission de Maduré, qu'il ne sache la langue du pays. Sans cette précaution, on verroit bientôt qui nous sommes, et tout seroit perdu. Le *Topo* n'étoit pas un lieu propre à m'avancer dans la langue autant que je le souhaitois. On ne parle pas assez bien tamut sur les côtes,

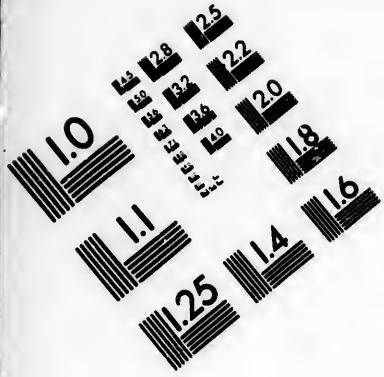
qui ne sont habitées que par de petites gens grossiers et sans politesse. Le P. provincial eut la bonté de m'envoyer à *Cotate*, où je pouvois trouver moins de distraction et plus de secours. Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est que j'y rencontrai le P. Malnard, qui avoit soin de l'église de cette ville. Comme il est né dans les Indes, d'un père et d'une mère français, il sait parfaitement les deux langues; la nôtre, qu'il a retenue de ses parents, et la malabare, qu'il a apprise dès l'enfance des gens du pays, et qui lui est devenue comme naturelle.

Cotate est une assez grande ville située au pied des montagnes du cap de Comorin, qui n'en est éloigné que d'environ quatre heures. Elle est devenue fameuse en Europe et dans toutes les Indes, par une infinité de miracles qu'y a opérés et qu'y opère encore tous les jours saint François-Xavier. Cette ville, qui termine le royaume de *Travancor* du côté du sud, n'est pas plus à couvert que le reste du pays, des courses des Badages, qui viennent presque tous les ans du royaume de Maduré faire le dégât dans les terres du roi de Travancor. La plaine où saint François-Xavier, le crucifix à la main, arrêta lui seul une grande armée de ces barbares, n'est qu'à deux heures de Cotate du côté du nord. Je ne sais si, lors-

que le saint fit ce prodige, les rois de Travancor étoient différents de ce qu'ils sont aujourd'hui; mais, à moins que leur puissance n'ait étrangement diminué, celui en faveur duquel saint François-Xavier mit en fuite les barbares, n'avoit assurément nulle raison de prendre la qualité de *grand roi*, puisqu'il est un des plus petits princes des Indes, et qu'il est tributaire du royaume de Maduré. Mais comme il ne paye ce tribut que malgré lui, les Badages sont obligés d'entrer quelquefois à main armée dans ses terres pour l'exiger. Il lui seroit cependant assez facile de se mettre à couvert de leurs incursions, et de rendre même son royaume inaccessible de ce côté là; car les Badages ne peuvent guère entrer dans le Travancor que par un défilé des montagnes. Si l'on fermoit ce passage par une bonne muraille, et qu'on y portât un petit corps de troupes, les plus grosses armées ne pourroient le forcer, ce qui délivreroit Cotate et le reste du pays d'un pillage presque annuel, sans quoi le roi de Travancor ne sauroit tenir tête à tant d'ennemis qu'il n'a jamais vaincus, hormis une seule fois par leur imprudence. Le fait est assez singulier pour devoir trouver ici sa place.

Les Badages avoient pénétré jusqu'à *Corculam*, qui est la capitale et la principale forte-

resse de Travancor, et le roi lui-même, par un trait de politique qui n'a peut-être jamais eu d'exemple, leur en avoit livré la citadelle. Ce prince se sentant plus d'esprit et de courage que n'en ont d'ordinaire les Indiens, étoit au désespoir de voir son royaume entre les mains de huit ministres, qui, de temps immémorial, laissant au prince le titre de souverain, en usurpoient toute l'autorité, et partageoient entre eux tous les revenus de la couronne. Pour se défaire de ces sujets impérieux, devenus ses maîtres, il fit un traité secret avec les Badages, par lequel il devoit leur livrer quelques-unes de ses terres, et leur remettre sa forteresse, pourvu qu'ils le délivrassent des ministres qui le tenoient en tutèle. Il y auroit eu en lui de la folie de recevoir ainsi l'ennemi dans le cœur de ses états, et de vouloir, en rompant huit petites chaines, s'en mettre une au cou infiniment plus pesante, s'il n'eût pris en même temps des mesures justes pour chasser les Badages de son royaume après qu'ils l'auroient aidé à devenir véritablement roi. Les Badages entrèrent à l'ordinaire sur les terres, sans trouver presque aucune résistance, et pénétrèrent jusqu'à la capitale. Là le prince, avec des troupes qu'il avoit gagnées, se joint à eux et les met en possession de la place. On



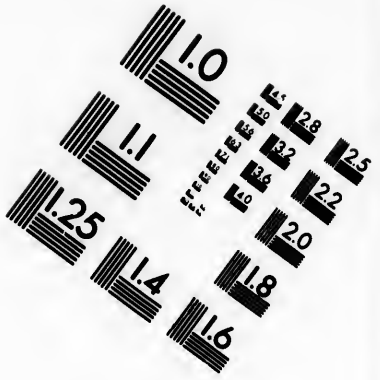
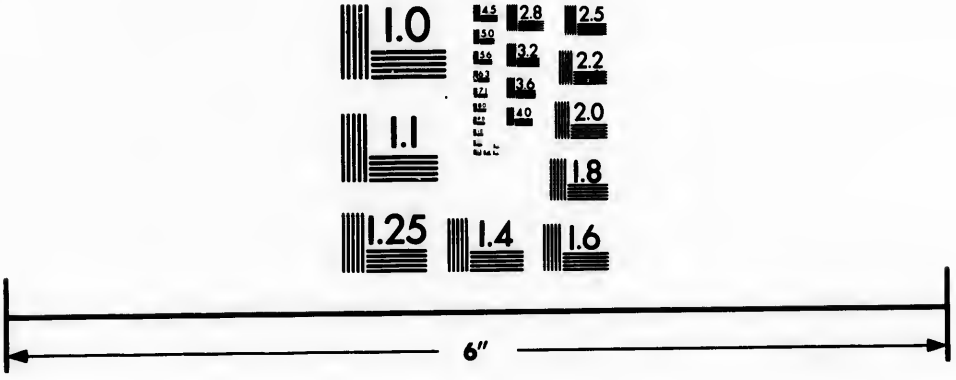
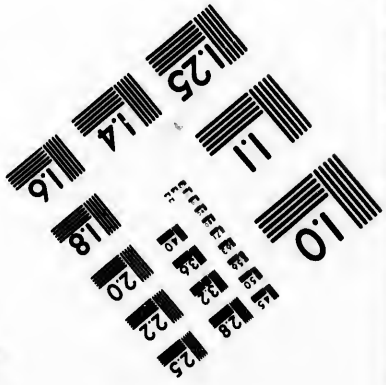


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

fait mourir un ou deux des huit ministres qui le chagrinoient; les autres prennent la fuite, ou sauvent leur vie à force d'argent. Le prince fait aussi semblant d'avoir peur; mais au lieu de se cacher, il ramasse les troupes qui s'étoient dispersées, et vient fondre tout d'un coup sur la forteresse de Corculam. Les Badages qui ne s'attendoient point à être attaqués, sont forcés; on en tue un grand nombre dans la ville, et le reste gagne en désordre le chemin par où ils étoient venus. Le prince les poursuit, le peuple s'unit à lui, et en fait main basse de tous côtés sur les Badages avant qu'ils aient le temps de se reconnoître, en sorte qu'il n'y en eut qu'un très petit nombre qui purent retourner chez eux. Après cette victoire, le roi de Travancor rentra dans sa capitale triomphant, et prit en main le gouvernement du royaume. Il commençoit à se rendre redoutable à ses voisins, lorsque ceux de ses anciens ministres, auxquels il avoit épargné le dernier supplice et laissé du bien pour vivre honnêtement, conjurèrent contre lui, et le firent assassiner un jour qu'il sortoit de son palais. Ce vaillant prince vendit chèrement sa vie. Il tua deux de ses assassins et en blessa un troisième grièvement; mais à la fin, il succomba percé de mille coups, et mourut

fort regretté de tous ses sujets, et particulièrement des chrétiens, qu'il aimoit et qu'il favorisoit en tout.

Les ministres qui avoient été les auteurs de la conspiration, se saisirent de rechef du gouvernement; et pour conserver quelque idée de la royauté, mirent sur le trône une sœur du roi, dont ils ont fait un fantôme de reine. Un seul fait vous fera juger de son crédit, et en même temps de la grandeur et de la puissance de cet état. Des pêcheurs ayant pris un buffle qui s'étoit jeté dans la mer, je ne sais par quel hasard, prétendoient le vendre et en profiter; mais les officiers de la reine s'en saisirent, et l'envoyèrent à cette princesse comme un présent considérable. Elle n'en fut pas long-temps la maîtresse; car un des gouverneurs en ayant eu envie, le lui envoya fièrement demander. La reine, quoique surprise du procédé peu honnête du ministre, n'eut point d'autre parti à prendre que de lui envoyer le buffle, et de lui faire excuse de l'avoir reçu sans son agrément.

Il n'y avoit que deux ou trois ans que la tragédie dont je viens de parler s'étoit jouée, quand j'arrivai à Cotate. Cette ville, l'une des principales de ce petit état, est partagée entre les ministres du royaume, sans que la reine y

ait, à ce que je crois, la moindre autorité. Notre église se trouve située dans le quartier du principal de ces ministres. On a été plus de douze ou quinze ans à la bâtir, quoiqu'elle l'eût pu être dans six mois, parce que ces officiers, qui n'ont point d'autre dieu que leur intérêt, faisoient à tout moment suspendre l'ouvrage pour tirer de l'argent, de sorte que cet édifice a quatre fois plus coûté qu'il ne vaut; car il n'est considérable que par le lieu où on l'a élevé, le sanctuaire et l'autel étant placés à l'endroit même qu'occupoit la cabane où saint François Xavier se retiroit le soir, après avoir prêché le jour à ces peuples. C'est à cette cabane que les gentils mirent le feu une nuit, pensant le faire périr dans les flammes. L'on rapporte que la cabane fut réduite en cendres sans que le saint, qui y resta toujours en prières, reçût la moindre atteinte du feu. Les chrétiens, pour honorer un lieu si saint et si miraculeux, y plantèrent d'abord une grande croix que Dieu rendit bientôt fameuse parmi les idolâtres mêmes, par un très grand nombre de miracles. Il me souvient d'en avoir lu autrefois plusieurs, que le père Bartoli raconte dans la vie de l'Apôtre des Indes, aussi bien que celui des lampes suspendues devant l'image du Saint, dans lesquelles l'eau brûloit comme si c'eût été

de l'huile. Comme ce miracle dura long-temps, il demeura long-temps aussi imprimé dans la mémoire des gentils, et j'ai trouvé encore sur les lieux des gens qui m'en ont parlé. Mais, pour les lampes, je fus bien surpris de n'en point voir dans l'église ce grand nombre qui y brûloient autrefois; il n'en reste qu'une qu'on entretient jour et nuit; les gentils viennent encore y prendre de l'huile par dévotion, et je crois qu'ils en usent bien autant ou plus que le feu n'en consume. On m'avoit dit aussi que la statue du saint Apôtre étoit toute couverte de perles; je n'y en vis aucune. Il ne faut pas s'en étonner; les fréquentes révolutions qui arrivent en ce royaume donnent lieu aux gentils de piller impunément l'église, comme le reste du pays; et les Paravas, qui habitent la côte de la Pêcherie, sont devenus si pauvres et si misérables depuis qu'ils ne sont plus sous la domination des Portugais, qu'ils n'ont guère de quoi orner la statue de leur saint. Le diadême qui est sur sa tête n'a été, pendant plusieurs années, que de plomb, et ce n'est que depuis peu qu'on y en a mis un d'argent, dans lequel on a enchâssé quelques diamants dont on m'avoit fait présent, et que j'ai volontiers consacrés à cet usage.

J'arrivai à Cotate peu de jours avant la fête

de saint François Xavier; j'y fus témoin de l'affluence extraordinaire du peuple qui s'y rend tous les ans pour cette solennité. On y accourt de vingt et trente lieues à la ronde: il semble que toute la côte de la Pêcherie et celle de Travancor y soient venues fondre cette année. Les pères de notre Compagnie, qui ont soin des églises de ces deux grands rivages, s'y trouvèrent avec leurs chrétiens, et furent occupés à entendre les confessions, tant que la veille et le jour de la fête purent durer.

J'avois une vraie douleur de ne pouvoir m'employer avec eux à un si saint ministère, faute de savoir la langue du pays; mais j'eus la consolation, pendant qu'ils confessoient, de donner la communion à plus de huit cents chrétiens. Quand l'heure de la grand'messe fut venue, on fit sortir de l'église les gentils; et alors un des plus fameux missionnaires du pays étant monté en chaire à l'une des portes de l'église, pour être entendu également au-dedans et au-dehors, prononça le panégyrique du Saint. Après avoir exposé les travaux de l'Apôtre dans la prédication de la foi au royaume de Travancor, au cap Comorin et à la côte de la Pêcherie, il s'étendit sur les prodiges qu'il avoit faits, et qu'il continuoit de faire chaque jour dans l'église

de Cotate. Il prit ensuite à témoin tous les assistants d'un miracle qui venoit d'y arriver encore, il n'y avoit pas plus d'une heure, et qu'il raconta avec toutes ses circonstances.

Un idolâtre voyant qu'un de ses enfants qu'il aimoit tendrement, perdoit les yeux par une fluxion opiniâtre, s'adressa au saint apôtre, et fit vœu de donner à son église de Cotate huit fanons, qui font environ quarante sous de notre monnoie, si son fils pouvoit être délivré d'une incommodité si fâcheuse. L'enfant guérit parfaitement, et le père vint à Cotate pour y accomplir son vœu. Il y apporta son fils et le présenta au Saint : mais au lieu de donner huit fanons, comme il s'y étoit engagé, il n'en donna que cinq, et se mit en devoir de se retirer. A peine étoit-il hors de la porte de l'église, que, regardant l'enfant qu'il tenoit entre ses bras, il remarqua que ses yeux, qui étoient beaux et sains quand il l'avoit apporté à l'église, se trouvoient dans un état bien plus mauvais qu'avant qu'on eût fait le vœu. Saisi d'un événement si funeste, et ne doutant point que ce ne fût un châtiment du saint apôtre, pour avoir usé de mauvaise foi dans l'accomplissement de sa promesse, il se prosterne au pied de l'autel, avoue et publie à tout le monde la faute qu'il a commise et l'accident qui lui

est arrivé; il offre les trois fanons qu'il avoit retenus, frotte les yeux de son enfant de l'huile de la lampe qui est suspendue devant l'image du Saint, et sortant ensuite de l'église, il voit avec joie que les yeux de son fils sont sans aucune apparence de mal. Il s'écrie alors qu'il est exaucé, il rentre, il se prosterne de rechef au pied de l'autel pour remercier le Saint de la grâce qu'il vient de recevoir une seconde fois par son intercession. Tous les chrétiens et les infidèles qui se trouvèrent assemblés se convainquirent du miracle. Le père, qui prêcha une heure après, comme j'ai dit, fit voir aux chrétiens que le bras de Dieu n'étoit point raccourci dans ces derniers temps, et les porta à le louer et à le remercier de ce qu'il avoit bien voulu opérer cette merveille en leur présence, pour les confirmer de plus en plus dans leur foi. Il exhorta en même temps les gentils en faveur de qui ce dernier miracle avoit été fait, de reconnoître le Dieu tout-puissant, et de se rendre à des vérités certifiées chaque jour par tant de prodiges éclatants.

Je ne doutois nullement qu'une guérison si authentique n'ouvrît les yeux à un grand nombre d'idolâtres, ou qu'au moins le père de cet enfant ne demandât à se faire instruire sur

l'heure même avec toute sa famille. Je fus étrangement surpris de voir que ni lui ni aucun de cette prodigieuse multitude d'infidèles, qui ne pouvoient nier un fait si public et si frappant, ne pensât pas seulement à se faire chrétien. Ils regardent saint François-Xavier comme le plus grand homme qui ait paru dans ces derniers temps; ils l'appellent *Peria Padriar*, qui veut dire le *Grand Père*, et il y a même lieu de craindre qu'ils ne le mettent au rang de leurs fausses divinités, malgré le soin qu'on a de les instruire du culte qui lui est dû. Cependant ils demeurent tranquilles dans leurs erreurs, et quand nous les pressons, ils se contentent de répondre froidement, qu'ils ne peuvent abandoner leur religion pour prendre celle d'une caste aussi basse et aussi méprisable que celle des Pranguis.

Ce fut presque dans le même temps qu'une femme chrétienne vint aussi s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait. Il y avoit plus de quatorze ans qu'elle étoit mariée sans avoir d'enfants, ce qui l'affligeoit sensiblement; car la stérilité n'est guère moins honteuse parmi ces peuples, qu'elle l'étoit autrefois chez les Juifs. Elle vint donc à Cotate, et fit une neuvaine au saint Apôtre pour en obtenir un enfant, qu'elle lui présenta par avance pour

être son esclave. C'est la manière de vouer les enfants en ce pays-ci, au lieu de leur faire porter un habit particulier, comme on fait ailleurs. On les amène à l'église à un certain âge, et on les déclare publiquement pour esclaves du Saint, par l'intercession de qui ils ont reçu la vie, ou par qui ils ont été préservés de la mort; après quoi le peuple s'assemble, l'enfant est mis à l'enchère comme un esclave, et les parents le retirent en payant à l'église le prix qu'en a offert le plus haut enchérisseur. La femme chrétienne, dont je parle, ayant eu une fille l'année même qu'elle fit son vœu, elle l'éleva avec un grand soin pendant trois ans, afin que le prix qu'on en offriroit fût plus considérable, et qu'ainsi son offrande fût plus forte. Elle vint ensuite, selon la coutume, la présenter à l'église. L'argent qui revient de ces espèces de rançons s'emploie d'ordinaire à faire nourrir des orphelins, ou à donner à manger aux pauvres qui viennent de fort loin en pélerinage à Cotate.

Je ne puis passer sous silence une autre espèce de vœu qu'un gentil vint faire à l'église du saint peu de jours après sa fête. Ces peuples ont coutume de s'associer assez souvent, tantôt cinq cents, tantôt mille, pour faire entr'eux une manière de loterie. Ils mettent tous les

mois dans une bourse chacun un fanon, qui vaut, comme j'ai dit, environ cinq sous de notre monnoie. Quand la somme dont on est convenu se trouve amassée, les associés s'assemblent au jour et au lieu marqué. Chacun écrit son nom dans un billet séparé, et tous ces noms sont mis dans une urne. Après qu'on les a long-temps ballotés en présence de tout le monde, on fait approcher un enfant, qui met la main dans l'urne, et celui dont le nom sort le premier, emporte toute la somme. Par ce moyen, qui est fort innocent, des gens, de très pauvres qu'ils étoient auparavant, peuvent devenir tout d'un coup à leur aise, et pour toujours hors de la nécessité. Un gentil qui avoit mis à deux loteries, souhaitant ardemment emporter les deux lots tout à la fois, vint un jour auparavant à l'église de Cotate, et promit d'y donner cinq fanons, si le saint daignoit bien le favoriser à la première loterie. Plein de confiance, il se rendit avec les autres dans la place publique où l'on étoit assemblé, et publia tout haut le vœu qu'il avoit fait le jour précédent au *Grand Père*. La chose se tourna en raillerie; mais on fut bien surpris quand on vit que le premier billet tiré étoit le sien. Il emporta la somme, et alla sur le champ à l'église remercier son bienfaiteur,

et s'acquitter de la dette qu'il avoit contractée. Il ajouta que s'il étoit assez heureux pour obtenir l'autre lot par son intercession, il redoubleroit de grand cœur la même offrande qu'il venoit de faire. La confiance dont il se sentit pénétré fut si grande que, s'étant rendu dans la place pour la seconde fois, il dit à ses compagnons d'une voix assurée, qu'il n'avoit que faire de rien espérer, parce que le grand Père des chrétiens, qui l'avoit favorisé dans la première loterie, l'aideroit encore dans celle-ci. Quelques-uns, en effet, craignirent le pouvoir du saint; d'autres s'en moquèrent et plusieurs gagèrent avec lui qu'il n'auroit rien. Il emploie à ces gageures toute la première somme qu'il avoit gagnée. On écrit les billets, on les met dans l'urne, on les brouille, l'enfant les tire, et celui de cet homme revient encore le premier, au grand étonnement de tous les assistants, qui ne voulurent plus qu'il eût part dans leurs loteries. Il s'en mit peu en peine, ayant déjà gagné des sommes considérables, mais il ne manqua pas de venir à l'église s'acquitter aussi fidèlement que la première fois du vœu qu'il avoit fait, et il donna même plus qu'il n'avoit promis. On lui parla, comme vous pouvez croire, de changer de religion et de reconnoître le Dieu par la vertu de qui le

Grand Père l'avoit si libéralement et si miraculeusement assisté. Point de réponse ni ne conversion. Je vous avoue, mon très cher père, qu'on est pénétré d'une vive douleur quand on voit le déplorable aveuglement où sont ces idolâtres, et que le démon, pour les retenir sous sa puissance, ait trouvé le secret de leur donner une horreur si affreuse des Européens, par qui seuls le salut leur peut venir. Car on ne peut pas douter, encore une fois, que le mépris qu'ils font de nous, comme *Pranguis*, ainsi qu'ils nous appellent, ne soit la vraie cause de leur obstination, puisque dans le Maduré, et dans les autres royaumes, où les ministres de l'évangile ne passent pas pour Européens, il se convertit un si grand nombre d'infidèles.

Après la fête de saint François Xavier, je retournai au Topo, étant convenu que je reviendrois à Cotate à Noël, pour commencer tout de bon à apprendre la langue malabare. J'y fis beaucoup de progrès en peu de temps, parce que le père Maynard, dont j'ai parlé, eut la bonté de me l'enseigner avec une assiduité et des soins incroyables. Durant tout le temps que je demeurai avec ce cher missionnaire, nous ne baptizâmes que sept ou huit adultes, de caste assez basse; le plus consi-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

dérable étoit le maçon qui avoit bâti notre église. Comme il étoit docile, d'un naturel doux, et qu'il n'avoit point de vices, Dieu lui fit la grâce de pénétrer les vérités de la foi à travers les nuages du *pranguinisme*, dont elles sont comme éclipsées aux yeux des gentils, qui nous connoissent pour Européens. Ce fut le premier à qui j'eus la consolation d'apprendre le catéchisme et les prières chrétiennes en langue malabare.

Mais la chose la plus singulière que je vis à Cotate pendant mon séjour, ce fut l'aventure d'un fameux pénitent idolâtre qui couroit tout le pays depuis huit ou neuf mois. Cet homme étoit dans un état à donner de la compassion. Il s'étoit fait mettre au cou une espèce de collier fort extraordinaire. C'étoit une plaque de fer de trois pieds et demi en carré, épaisse en proportion, au milieu de laquelle il y avoit une ouverture assez large. Après y avoir passé la tête, il avoit fait appliquer tout autour de l'ouverture une bande de fer qui venoit lui serrer le cou, et qui tenoit à la plaque avec de bons clous bien rivés, afin qu'il ne lui fût pas libre de se décharger quand il voudroit d'un fardeau si pesant et si incommode. Cette large plaque ainsi enchassée au cou, l'empêchoit de pouvoir se coucher ou

appuyer sa tête contre quoi que ce soit. Ainsi, quand il vouloit prendre un peu de repos, il falloit dresser des supports pour soutenir ce vaste collier des deux côtés: il s'étoit lui-même imposé cette pénitence, pour amasser, en se montrant dans le pays, une somme d'argent qu'il destinoit à creuser un *Tarpa culam*, c'est-à-dire un étang revêtu de pierres dans une plaine où il n'y a point d'eau, et où les voyageurs souffrent beaucoup de la soif. Car c'est une dévotion de ce peuple, une manière d'honorer leurs dieux, et une œuvre des plus méritoires, de faire des réservoirs sur les grands chemins, d'entretenir des gens qui présentent de l'eau à boire aux passants, ou de bâtir de grandes salles où les étrangers puissent se retirer et se mettre à couvert pendant la nuit. Celui dont je parle crut ne pouvoir s'attirer plus d'aumônes, qu'en paroissant dans l'état digne de pitié où je viens de vous le représenter. Il y avoit sept ou huit jours que je l'avois rencontré dans les rues de Cotate, accablé sous le poids de son énorme collier, et recevant les aumônes que les gentils lui faisoient assez libéralement. Je fus touché de lui voir une assez heureuse physionomie et des manières de demander plus modestes et plus soumises, que n'ont d'ordinaire les

pénitents qui courent le pays. Dans ce moment, je me sentis inspiré de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui seroit capable de souffrir beaucoup pour son amour, s'il savoit l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer et de ne servir que lui seul. Je ne sais si Dieu eut égard à mes foibles prières; mais, huit jours après, je fus fort surpris de voir à la porte de notre église le pénitent au collier qui demandoit à parler au *Gourou* (au père). Je crus qu'il cherchoit quelque aumône, et je tâchai de lui faire entendre qu'il ne devoit rien espérer de nous pour le sujet qui le faisoit quêter; mais comme je parlois fort mal la langue malabare, je connus qu'il ne m'entendoit pas. On me fit comprendre qu'il cherchoit autre chose que de l'argent. J'avertis le P. Maynard de vouloir bien venir lui parler. Il y vint, et s'approchant du pénitent, il lui dit : « Que venez-vous chercher à l'église » des chrétiens, où l'on honore le vrai Dieu, » vous qui adorez des idoles, et qui êtes l'es» clave des démons? Le pénitent répondit avec » modestie : c'est parce qu'on m'a dit que c'é» toit ici la maison du vrai Dieu que j'y viens, » pour voir si je trouverai en lui plus de con» solation que je n'en ai trouvé dans les dieux » que j'adore, dont je ne suis guère satisfait,

» après tout ce que vous voyez que je fais pour » leur plaire. Je viens donc m'informer de votre » Dieu, et apprendre à le connoître, pour » mettre en repos, s'il est possible, mon esprit, » qui est depuis long-temps agité. N'est-ce pas » ici, ajouta-t-il, le temple de l'Etre souverain, » Créateur du ciel et de la terre, qui récom- » pense ceux qui le servent, et qui punit éter- » nellement ceux qui en adorent d'autres que » lui? Je n'ai jusqu'ici adoré et servi mes dieux, » que parce que je n'en ai point connu de plus » grand qu'eux : mais si vous me pouvez faire » voir que le vôtre est au-dessus de tous, je » renonce à eux, et je les abandonne pour ja- » mais.

Ces paroles nous touchèrent vivement, et nous eussions versé des larmes de joie, sans la crainte que nous eûmes qu'il ne cherchât peut-être à nous tromper. Pour éprouver donc sa sincérité par l'endroit que nous crûmes devoir lui être le plus sensible : « Si vous voulez, lui » dîmes-nous, connoître le souverain Seigneur, » et apprendre de notre bouche les perfections » infinies qui le distinguent de vos prétendues » divinités, il faut commencer par ôter de votre » cou cet instrument de mortification recher- » chée, qui vous accable, et que vous ne portez » que pour vous distinguer, et pour rendre hon-

» neur à l'ennemi de l'Etre souverain; car tandis » que vous en demeurerez chargé, la divine pa- » role n'entrera point dans votre cœur, ou bien » vous ne la pourrez goûter. » J'avois quelque scrupule de l'obliger à quitter son habit de pénitent, avant que d'entrer un peu plus avant en matière, et de le disposer davantage à ce que l'on voudroit, et je craignois que cette épreuve ne le rebutât. Mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé. « Je suis prêt, nous » dit-il, à tout quitter, s'il le faut, pour con- » noître le souverain bien, mais je ne puis me » débarrasser sans le secours d'un serrurier. » Certainement le fameux Siméon Stylite (s'il est permis de comparer un si grand Saint à un homme qui étoit encore idolâtre), ne montra pas plus de soumission et de promptitude à descendre de sa colonne au premier ordre des pères du concile, que celui-ci à renoncer aux marques de pénitence, dont il se faisoit honneur parmi les gentils. Le serrurier vint, et ce ne fut qu'avec bien du temps et une peine extrême qu'il dériva les clous qui tenoient attaché le petit collier au grand. Celui qui les avoit mis ne prétendoit pas apparemment qu'on ne les ôtât jamais. Ce fut dans l'église même de Saint-François-Xavier, que nous délivrâmes ce pauvre esclave de satan, du joug que son

redoutable maître lui avoit imposé. La plaque étoit si pesante, que je ne la pouvois soulever de terre qu'avec peine. Nous la suspendîmes à la muraille près de l'autel, comme une dépouille enlevée à l'enfer, et une des plus précieuses offrandes qu'on eût peut-être jamais fait au saint Apôtre. Dès que le pénitent se vit libre, la joie parut peinte sur son visage, peut-être du plaisir que l'on venoit de lui faire, peut-être de l'espérance qu'il avoit qu'ayant obéi, nous allions enfin l'éclairer sur la science du salut. Sans perdre de temps le père Maynard commença à lui expliquer les mystères de notre sainte religion, et moi à lui apprendre les prières et le catéchisme, ne sachant pas assez bien la langue pour l'entretenir.

Quoiqu'il parût content de nos instructions, et qu'il fût charmé surtout de ce que nous lui disions de la grandeur de Dieu et de son amour pour les hommes, nous lûmes plus d'une fois dans ses yeux qu'il rouloit quelques pensées chagrinantes au fond de l'ame. Ceux qui l'avoient connu dans la ville, avant qu'il s'adressât à nous, lui faisoient de sanglants reproches, non pas précisément de ce qu'il changeoit de religion, mais de ce qu'il se faisoit disciple des docteurs *Pranguis*, lui qui étoit d'une des meilleures castes de tout le pays. C'étoit en effet

cette idée du *pranguinisme* qui lui causoit toute sa peine. Dès que nous le sûmes, nous prîmes la résolution de l'envoyer dans le Maduré se faire baptiser par quelqu'un de ceux qui y vivent sous l'habit de *Sanias*. (C'est le nom qu'on donne aux religieux des Indes.) Nous lui dîmes donc que nous n'étions que les *Gouroux* ou les docteurs des castes basses, qui sont sur les côtes, et qu'il lui convenoit à lui, qui étoit homme de qualité, de s'adresser aux docteurs des hautes castes, qui sont dans les terres, et de se mettre au nombre de leurs disciples; qu'il trouveroit dans le Maduré ces docteurs, qui lui enseigneroient la loi du vrai Dieu; qu'il les allât trouver, et qu'après avoir achevé de l'instruire, ils le mettroient au nombre des fidèles. Ce bon homme qui avoit pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à se déterminer sur le parti que nous lui proposions : mais enfin comme nous lui persuadâmes que c'étoit son avantage, il nous crut, et s'en alla trouver un de nos pères de la mission de Maduré, qui le baptisa et le renvoya ensuite dans son pays travailler à la conversion de ses parents pour lesquels il nous parut avoir beaucoup de zèle et de tendresse.

J'avançois cependant dans l'étude de la langue malabare; et le désir d'entrer au plus

tôt dans la mission de Maduré, faisoit que je tâchois d'y paroître bien plus savant encore que je n'étois en effet. J'en fus puni : car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ au lieu de l'avancer. Le père Emmanuel Lopez, dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, étant tombé malade sur la fin de février, et ne se trouvant personne qui pût desservir ses églises pendant le carême qui approchoit, le père Provincial m'appela au Topo, et me proposa d'aller passer le carême au nord de la côte de Travancor, pour avoir soin du père malade, et aider les fidèles en son absence, m'engageant sa parole qu'après Pâques immédiatement il m'enverroit dans la mission de Maduré, qui faisoit l'objet de tous mes vœux. Je représentai que je n'étois guère capable encore d'une pareille commission, surtout dans le temps de carême et de Pâques, où il faut confesser tout le monde : que pour les églises qui sont au nord du royaume de Travancor, je ne pouvois pas absolument m'en charger, parce que la langue malabare y est fort corrompue et mêlée avec la langue qu'on nomme *malcamel* : que si cependant on manquoit d'ouvriers pour assister les chrétiens dans le temps pascal, je croyois qu'on pouvoit prendre un tempérament, qui étoit d'envoyer

au nord du royaume de Travancor un des pères qui travailloit à la côte de la Pêcherie, et de me faire occuper sa place, parce que les chrétiens de cette côte parlant fort distinctement la langue tamul, je pouvois les entendre, et me faire entendre aussi plus facilement. Le père Provincial agréa la proposition, et m'envoya à Tala, sur la côte de la Pêcherie.

Je me mis en chemin, et je remarquai dans mon voyage de terre, deux choses que je n'avois point observées quand je doublai par mer le cap Comorin. La première est une église bâtie en l'honneur de la sainte Vierge, sur la pointe méridionale de ce cap, et au-dessous de cette pointe, un rocher qui s'avance dans la mer, et qui y forme une espèce d'île; c'est sur ce rocher que se retirèrent autrefois les chrétiens de la côte de la Pêcherie, pour éviter la fureur des Maures qui les poursuivoient vivement. Ce lieu leur servit d'asile plusieurs mois, pendant lesquels ils ne se nourrirent que du poisson qu'ils pêchoient, et de coquillages qu'ils pouvoient ramasser au pied de ce rocher. Depuis, on y a planté une croix, qui se découvre de fort loin. La seconde chose que je remarquai, est une grande paode de pierre, qui est un peu plus avant dans les terres que l'église de la sainte

Vierge, quoiqu'elle soit sur la même pointe. Comme cette pagode est nord et sud, et directement opposée aux montagnes qui séparent le royaume de Travancor de celui de Maduré, si l'on tiroit une ligne à travers la pagode de ces montagnes, qui n'en sont éloignées que d'une lieue et demie, on auroit une division juste de ces deux royaumes, dont celui de Travancor s'étend le long de la côte occidentale, celui de Maduré sur la côte orientale, mais bien plus avant dans les terres du côté du nord.

C'est précisément au cap Comorin que commence la côte de la Pêcherie, si fameuse par la pêche des perles. Elle forme une espèce de baie qui a plus de quarante lieues depuis le cap Comorin, jusqu'à la pointe de Ramanancor, où l'île de Ceylan est presque unie à la terre-ferme, par une chaine de rochers que quelques Européens appellent *le pont d'Adam*. Les Gentils racontent que ce pont est l'ouvrage des singes du temps passé. Ils se persuadent que ces animaux, plus braves et plus industrieux que ceux d'aujourd'hui, se firent un passage de la terre ferme en l'île de Ceylan; qu'ils s'en rendirent maîtres, et délivrèrent la femme d'un de leurs dieux qui avoit été enlevée. Ce qui est certain, c'est que la mer,

dans sa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit là; de sorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtiments fort plats, qui puissent passer entre les intervalles de ces rochers. Toute la côte de la Pêcherie est inabordable aux vaisseaux d'Europe, parce que la mer y brise terriblement, et il n'y a qu'à *Tutucurin* que les navires puissent passer l'hiver, cette rade étant couverte par deux îles qui en font la sûreté. Comme la côte de la Pêcherie est renommée par tout le monde, je m'imaginois y trouver plusieurs grosses et riches bourgades: il y en avoit autrefois un grand nombre, mais depuis que la puissance des Portugais s'est affaiblie dans les Indes, et qu'ils n'ont plus été en état de protéger cette côte, tout ce qui s'y trouvoit de considérable a été abandonné et détruit. Il ne reste aujourd'hui que de misérables villages, dont les principaux sont *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, *Pundicael*, et quelques autres. J'excepte toujours Tutucurin, qui est une ville de plus de cinquante mille habitants, partie chrétiens et partie Gentils.

Quand les Portugais parurent dans les Indes, les Paravas, qui sont les peuples de la côte de la Pêcherie, gémissoient sous la domination des Maures, qui s'étoient en partie ren-

dus maîtres du royaume de Maduré. Dans cette extrémité, leur chef résolut d'implorer le secours des Portugais, et de se mettre avec toute sa caste sous leur protection. Les Portugais, qui ont toujours eu beaucoup de zèle pour l'établissement de la religion chrétienne, la leur accordèrent, mais à condition qu'ils embrasseroient le christianisme, à quoi les Paravas s'obligèrent. Dès que ce traité eut été conclu, les Portugais chassèrent les Maures de tout le pays, et y firent divers établissements. Ce fut alors que la côte de la Pêcherie devint une florissante chrétienté par les travaux si connus de saint François-Xavier, qui bâtit partout des églises, que nos pères ont cultivées depuis ce temps-là avec un très grand soin.

La liberté que les Paravas avoient sous les Portugais de trafiquer avec leurs voisins, les rendoit riches et puissants; mais depuis que cette protection leur a manqué, ils se sont vus bientôt opprimés, et réduits à une extrême pauvreté. Leur plus grand commerce aujourd'hui vient de la pêche du poisson, qu'ils transportent dans les terres, et qu'ils échangent avec le riz et les autres provisions nécessaires à la vie, dont cette côte est presque entièrement dépourvue, n'étant couverte que de bois épineux et d'un sable aride et brûlant;

car c'est uniquement ce que je trouvai dans l'espace de douze lieues, depuis le cap Comorin jusqu'à Tala, avec sept ou huit bourgades, qui ont chacune une église dépendante de celle de Tala.

Je ne pus voir la misère où vivent ces pauvres chrétiens dont on m'avoit chargé, sans en être attendri. Je tâchai d'adoucir leurs peines, qui ne sauroient manquer d'être très méritoires, à en juger par la vivacité de leur foi, et par leur attachement simple et fervent à toutes les pratiques de piété, que les pères portugais de notre compagnie ont eu soin d'introduire parmi eux. Une des choses qui contribue le plus à rendre cette chrétienté si distinguée entre toutes les autres, c'est le soin qu'on prend d'enseigner de très bonne heure la doctrine chrétienne aux plus petits enfants. Cette sainte coutume s'est conservée inviolablement en ce pays-là depuis le temps de saint François-Xavier. Il étoit persuadé que la foi ne pouvoit manquer de jeter de profondes racines dans le cœur des habitants, si dès la première enfance on les instruisoit bien des mystères et des préceptes de notre religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompoit pas; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de

Dieu, ni plus d'attachement au christianisme que chez les Paravas. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'église; les filles le matin au soleil levé, les garçons le soir au soleil couché. Ils récitent d'abord tous ensemble les prières ordinaires du matin et du soir, après quoi, se partageant en deux chœurs, et demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur se lèvent au milieu de l'église, et par forme de demandes et de réponses, répètent toute la doctrine chrétienne. Après cette première répétition, où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux chœurs qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste cette doctrine chrétienne comprend non seulement l'explication des mystères et des préceptes de la religion, mais encore, comme j'ai dit, la manière de se confesser et de communier, et des méthodes pour bien faire toutes les autres actions, auxquelles ces fervents chrétiens se trouvent ainsi accoutumés presque avant l'usage de la liberté et de la raison. La doctrine chrétienne étant achevée, on se remet à genoux pour faire un acte de contrition, et après avoir récité le *Salve Regina*, et la prière

à l'Ange gardien, on demande la bénédiction de Notre - Seigneur et de la sainte Vierge, et l'on se récite. Cette pratique s'observe non-seulement dans les lieux où les pères font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades, où les chefs, comme les vicaires de chaque église, assemblent les enfants et leur font faire assidument tout ce que je viens de marquer.

Comme les pères qui cultivent cette grande chrétienté, ne sont pas en fort grand nombre, les fidèles commencent dès les premiers jours du carême à s'acquitter du devoir pascal. Ainsi après avoir pris à Tala les connoissances nécessaires, je commençai la visite de mes églises pour préparer tout le monde à la confession et à la communion. Ayant remarqué qu'une église fort ancienne de la petite bourgade de Cuttangeli menaçoit ruine, et qu'on n'y étoit pas en sûreté, j'en fis bâtir une nouvelle. Je fatiguai beaucoup dans mes tournées, et je fus plus d'une fois en danger d'être dévoré par les tigres qui sortent des bois pour chercher de l'eau. On ne sauroit croire le désordre que ces bêtes féroces ont fait cette année sur toute la côte. Outre le bétail qu'ils ont enlevé, on compte plus de soixante et dix personnes qui ont disparu, et qui ont été apparemment

dévorées par ces cruels animaux. On les voyoit s'approcher sur le soir, des étangs qui sont pour l'ordinaire assez près des villages : malheur alors au bétail, aux enfants, et même aux hommes qui se trouvoient à leur portée. Rien ne leur échappoit. La crainte qu'on en avoit étoit devenue si grande, que toutes les nuits on faisoit la garde dans les villages et l'on y alluinoit de grands feux. Personne n'osoit sortir de sa maison durant les ténèbres, ni se mettre en chemin ; il n'étoit pas même trop sûr de marcher le jour, à moins qu'on ne fût bien accompagné. Cela ne m'empêcha pas pourtant de traverser plus d'une fois durant la nuit de grandes forêts, pour aller administrer les sacrements à de pauvres moribonds qui ne pouvoient pas attendre. Je prenois la précaution de me faire escorter par quelques chrétiens, les uns portant des torches allumées, et les autres battant le tambour, dont le bruit épouvante les tigres et les met en fuite. Une chose qui doit paroître extraordinaire, et qui ne peut venir que d'une protection de Dieu toute particulière, c'est que dans tout le carnage qu'ont fait depuis un an ces redoutables animaux, aucun chrétien n'a péri. On a même pris garde que les Gentils se trouvant avec les chrétiens, les tigres dévoroient les idolâtres sans faire aucun mal aux

fidèles; ceux-ci trouvant des armes sûres dans le signe de la croix, et dans les saints noms de Jésus et de Marie; ce que les Gentils voyant avec admiration, ils ont commencé aussi à se servir des mêmes armes pour éviter la fureur des tigres, et se préserver du danger.

Le bois infesté par les tigres règne pendant cinq ou six lieues; le reste de la côte n'est que sable, mais un sable qui fatigue extrêmement les voyageurs. J'éprouvai encore là les soins de la divine Providence. Je marchois le long de la mer pendant une nuit fort obscure, accompagné de deux de mes catéchistes, et je me trouvai sur le bord d'une petite rivière que j'avois traversée quelque temps auparavant sans aucun danger. Avançant comme pour passer ce gué, je tombai tout à coup avec le catéchiste qui me soutenoit, dans un grand fond que la marée avoit creusé en mangeant et emportant le sable. Nous nous serions noyés dans cette espèce d'abîme sans la main de Dieu qui nous soutint. Nous en fûmes quittes pour être bien mouillés, ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route jusqu'à la plus prochaine église où nous rendîmes grâces à Notre-Seigneur, de nous avoir délivrés de ce danger.

Après avoir visité les églises de mon district, je revins la semaine sainte à Tala, où un grand

nombre de chrétiens se rendirent de diverses bourgades des environs. Je travaillai beaucoup pendant ce saint temps ; les confessions me fatiguoient extraordinairement par la difficulté que j'avois à les entendre ; car ces peuples parlent avec une vîtesse surprenante, ou peut-être que cela me paroissoit ainsi, parce que je n'avois pas encore l'oreille bien faite à leur langage. Les larmes me venoient quelquefois aux yeux, quand ne pouvant comprendre ce qu'ils me disoient, il falloit les faire recommencer jusqu'à trois et quatre fois ; ce que ces bonnes gens faisoient avec une patience merveilleuse, cherchant même les mots et les tours les plus aisés pour s'exprimer. Outre le travail des confessions, j'avois celui de la prédication ; et comme il m'étoit impossible de parler encore sur le champ, j'étois obligé de préparer et d'apprendre par cœur ce que je devois dire. Cependant, quoique je fisse une infinité de fautes, soit dans le tour de la langue, soit dans la prononciation, qui est très difficile, ils ne paroissoient point rebutés de m'entendre, aimant mieux, disoient-ils, ouïr quatre paroles de la bouche des pères, quoique mal arrangées et mal prononcées, que les grands discours que leurs catéchistes leurs auroient pu faire.

Je fis dresser en divers endroits de la bour-

gade plusieurs petits reposoirs, et le jeudi-saint, sur le soir, nous y allâmes tous en procession faire les stations de la passion. A chaque station, on faisoit tout haut des prières et des actes conformes au mystère qu'on venoit honorer. Les stations achevées, nous retournâmes à l'église qui se trouva trop petite pour la grande multitude de chrétiens qui s'y étoient rendus de tous côtés. Je sortis et tout le peuple s'étant rangé dans la place vis-à-vis l'église, mon catéchiste raconta fort au long l'histoire de la passion de Notre Seigneur. Je fis ensuite, le crucifix à la main, un petit discours, dans lequel je tâchai de leur inspirer des sentiments de pénitence et d'amour envers notre divin Maître. Il étoit assez avant dans la nuit lorsqu'on se sépara. Le lendemain on revint pour les cérémonies du vendredi-saint, que nous fîmes toutes excepté celles de la messe: car il n'est pas permis, dans ces églises, de garder, du jeudi au vendredi, une hostie consacrée, à cause des soudaines irruptions que les Gentils, qui viennent du milieu des terres, font quelquefois sur les chrétiens. Ce fut à l'adoration de la croix qu'il m'eût été bien difficile de retenir mes larmes, les voyant couler en abondance des yeux de la plupart de nos fervents chrétiens. Jésus-Christ eût été là pré-

sent attaché sur la croix, qu'ils n'eussent pas embrassé ses genoux avec plus de démonstrations de reconnoissance et de tendresse. Nous exposâmes l'après-dînée une représentation du saint suaire, tel qu'on le montre dans plusieurs églises d'Europe; il y eut encore bien des pleurs répandns à cette pieuse cérémonie. Je parlai aussi un moment sur ce sujet, et l'on fit des prières et des chants en l'honneur de la passion de Notre Seigneur. J'employai le samedi-saint, le jour de Pâques et le reste des fêtes à confesser ceux qui ne s'étoient pas encore acquittés de ce devoir; après quoi je partis pour faire une seconde fois la visite de mes églises, et travailler plus à loisir que la première à l'instruction de ceux dans qui j'avois trouvé quelque ignorance. Mais le jour même que je m'étois mis en chemin, je reçus une lettre du père Provincial, qui m'ordonnoit de remettre le soin de cette mission à deux pères qu'il y envoyoit, et de me préparer selon sa promesse à entrer incessamment dans celle de Maduré.

Dès que j'eus lu la lettre, je me rendis au Topo pour recevoir les ordres et les dernières instructions de mon supérieur. Il me les donna, et je pris la route de Maduré. Après avoir traversé de nouveau le cap Comorin, je

vins par Tala, Manapar, Alandaley et Punicael, me rendre à Tutucurin. Cette ville est presque à une égale distance du cap Comorin et du passage de Ramanancor. Comme Punicael est sur le bord d'une petite rivière qui a deux embouchures, on va aisément par eau de là à Tutucurin. Pour cela il n'y a qu'à observer le temps des marées; pendant le flux, on remonte de Punicael, qui est à la première embouchure, jusqu'au confluent des deux bras de la rivière : au reflux, on descend jusqu'à la seconde embouchure, où se trouve Tutucurin.

Tutucurin paroit, à ceux qui y abordent par mer, une fort jolie ville. On découvre divers bâtiments assez élevés dans les deux îles qui la couvrent, une petite forteresse que les Hollandais ont bâtie depuis quelques années pour se mettre à couvert des insultes des Gentils qui viennent des terres, et plusieurs grands magasins bâtis sur le bord de l'eau, qui font un assez bel aspect. Mais dès qu'on a mis pied à terre, toute cette beauté disparoit, et l'on ne trouve plus qu'une grosse bourgade presque toute bâtie de *palhotes*. Les Hollandais tirent de Tutucurin des revenus considérables, quoiqu'ils n'y soient pas absolument les maîtres. Toute la côte de la Pêcherie

appartient en partie au roi de Maduré, et en partie au prince de Marava, qui a secoué depuis peu le joug de Maduré, dont il étoit tributaire auparavant. Les Hollandais voulurent, il y a quelques années, s'accommoder avec le prince de Marava, de ses droits sur la côte de la Pêcherie, et sur tout le pays qui en dépend. Ils lui envoyèrent pour cela une célèbre ambassade avec de magnifiques présents. Le prince reçut les présents et donna de grandes espérances, dont on n'a vu jusqu'à présent aucun effet.

Les Hollandais, sans être maîtres de la côte, n'ont pas laissé d'agir souvent à peu près comme s'ils l'étoient. Il y a quelques années qu'ils s'emparèrent des églises des pauvres Paravas pour en faire des magasins, et des maisons des missionnaires pour y loger leurs facteurs. Les pères furent obligés de se retirer dans les bois où ils se firent des huttes, pour ne pas abandonner leur troupeau dans un si pressant besoin. Il est vrai que les Paravas montrèrent en cette occasion une fermeté inébranlable et un attachement inviolable pour leur religion. On les voyoit tous les dimanches sortir en foule de Tutucurin, et des bourgades, pour entendre la messe dans les bois. Les pères y exerçoient, au milieu des Gentils,

les fonctions de leur ministère plus librement qu'ils n'eussent fait auprès des Hollandais. Le zèle des Paravas choqua apparemment quelques-uns de ces Messieurs; ils se mirent en tête de les pervertir, et de leur faire embrasser leur religion. Dans cette vue, ils appelèrent de Batavia un ministre pour instruire, disoient-ils, ces pauvres abusés; mais la tentative réussit mal. Dès la première conférence que le chef de la caste des Paravas eut avec le prédicant, il le confondit par ce raisonnement: « Vous devez savoir, lui dit-il, que quoique » notre caste eût embrassé la religion catholi- » que avant la venue du Grand-Père dans les » Indes (c'est de saint François Xavier qu'il » parloit), nous n'étions chrétiens que de » nom, mais gentils en effet. La foi que nous » professons ne prit racine dans nos cœurs, » que par la force et le nombre des miracles » que notre saint Apôtre opéra dans tous les » lieux de cette caste. C'est pourquoi avant que » vous nous parliez de changer de religion, il » faut, s'il vous plaît, que premièrement vous » fassiez à nos yeux, non pas seulement autant » de miracles qu'en a fait le Grand-Père, mais » beaucoup davantage, puisque vous voulez » nous prouver que la loi que vous apportez » est meilleure que celle qu'il nous a enseignée.

» Ainsi, commencez par ressusciter du moins » une douzaine de morts : car saint François-» Xavier en a ressuscité cinq ou six dans [illegible]te » côte ; guérissez tous nos malades, rendez » notre mer une fois plus poissonneuse qu'elle » n'est, et quand cela sera fait, nous verrons » ce qu'il y aura à vous répondre. » Le pauvre ministre ne sachant que répliquer à ce discours, et voyant d'ailleurs cet air de fermeté et de raison, qu'il n'attendoit pas dans des pêcheurs, ne songea qu'à se rembarquer au plus vîte. Mais avant que de le laisser partir, on voulut voir si la violence n'auroit pas plus de pouvoir que l'exhortation. On se mit donc en devoir de forcer les Paravas d'aller au prêche. Le chef de la caste eut le courage de faire afficher un écrit à la porte de la loge hollandaise, par lequel il déclaroit que si quelque Paravas alloit au temple des Hollandais, il seroit traité à l'heure même comme rebelle à Dieu et traître à la nation. Personne ne fut tenté d'y aller, excepté un seul. C'étoit un homme riche et puissant, dont la fortune dépendoit des Hollandais, et qui fut assez lâche, de peur de s'attirer leur disgrâce, pour s'y trouver une fois.

On en avertit le chef de la caste des Paravas, lequel résolut d'en faire un exemple. Il mit donc ses gens sous les armes, se saisit des ave-

nues, afin qu'à la sortie du temple, le coupable ne pût lui échapper. Dès qu'il parut, il le fit mettre à mort. Les Hollandais voulurent se mettre en devoir de le secourir; mais ils n'y furent pas à temps, et ils furent obligés eux-mêmes de se retirer, pour ne pas irriter des peuples qui étoient résolus de conserver leur religion aux dépens de leur vie.

Ces persécutions ont cessé par la grâce de Dieu; il est venu des directeurs plus doux et plus raisonnables, qui, bien loin d'inquiéter ces peuples sur leur religion et de leur faire violence, ont consenti que leurs anciens pasteurs revinssent demeurer dans les bourgades, et continuassent les mêmes fonctions qu'ils avoient toujours faites depuis saint François-Xavier. Au reste, je dois rendre cette justice aux directeurs d'aujourd'hui, que j'en ai trouvé parmi eux de très honnêtes, qui gagnoient l'affection des peuples, et se faisoient aimer des missionnaires, lesquels, de leur côté, leur rendoient dans l'occasion des services assez importants.

Pour ce qui regarde le commerce des Hollandais sur cette côte, outre les toiles qu'on leur apporte de Maduré, et qu'ils échangent avec le cuir du Japon et les épiceries des Moluques, ils tirent un profit considérable de

deux sortes de pêches qui se font ici, celle des perles et celle des *xanxus*. Les xanxus sont de gros coquillages semblables à ceux avec lesquels on a coutume de peindre les Tritons. Il est incroyable combien les Hollandais sont jaloux de ce commerce; il iroit de la vie pour un Indien qui oseroit en vendre à d'autres qu'à la compagnie de Hollande. Elle les achète presque pour rien, et les envoie dans le royaume de Bengale, où ils se vendent fort cher. On scie ces coquillages selon leur largeur : comme ils sont ronds et creux, quand ils sont sciés, on en fait des bracelets, qui ont autant de lustre que le plus brillant ivoire. Ceux qu'on pêche sur cette côte, en une quantité extraordinaire, ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût ses volutes de gauche à droite, ce seroit un trésor que les gentils estimeroient des millions, parce qu'ils s'imaginent que ce fut dans un xanxus de cette espèce qu'un de leurs dieux fut obligé de se cacher, pour éviter la fureur de ses ennemis qui le poursuivoient par mer.

La pêche des perles enrichit la compagnie de Hollande d'une autre manière. Elle ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet à chaque habitant du pays, chrétien, gen-

til, mahométan, d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui semble, et chaque bateau lui paie soixante écus et quelquefois davantage. Ce droit fait une somme considérable; car il se présentera quelquefois jusqu'à six ou sept cents bateaux pour la pêche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifféremment où il lui plaît, mais on marque l'endroit destiné pour cela. Autrefois, dès le mois de janvier, les Hollandais déterminoient le lieu et le temps où la pêche se devoit faire cette année-là, sans en faire l'épreuve auparavant; mais comme il arrivoit souvent que la saison ou le lieu marqué n'étoit pas favorable, et que les huîtres manquoient, ce qui causoit un notable préjudice après les grandes avances qu'il avoit fallu faire, on a changé de méthode, et voici la règle qu'ils observent aujourd'hui.

Vers le commencement de l'année, la compagnie envoie dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a dessein de pêcher. Ces bateaux se séparent en diverses rades, et les plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres qu'ils apportent sur le rivage. On ouvre chaque millier à part, et on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu ou au-delà, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu là très

riche et très abondante : mais si ce que l'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente sous, comme le profit ne passeroit pas les frais qu'on seroit obligé de faire, il n'y auroit point de pêche cette année-là. Lorsque l'épreuve réussit et qu'on a publié qu'il y aura pêche, il se rend de toutes parts sur la côte, au temps marqué, une affluence extraordinaire de peuple et de bateaux, qui apportent toutes sortes de marchandises. Les commissaires hollandais viennent de Colombo, capitale de l'île de Ceylan, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent et s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes hollandaises, qui mouillent l'une à droite et l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pêche, et aussitôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre et cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour : aussitôt que l'un revient, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, et qui est tellement disposée, que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer, selon le besoin qu'on en a. Celui qui plonge

a une grosse pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus vite; et une espèce de sac à sa ceinture pour mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve sous sa main, et le met dans son sac. Quand il trouve plus d'huîtres qu'il n'en peut en porter, il en fait un monceau, et revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite, ou envoie un de ses compagnons pour le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde, différente de celle qui lui tient le corps; un matelot qui est dans le bateau, et qui tient l'autre bout de la même corde pour en observer le mouvement, donne aussitôt le signal aux autres, et dans le moment on tire en haut le plongeur, qui pour revenir plus promptement détache s'il peut la pierre qu'il a au pied. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres, que les plongeurs ne se battent assez souvent sous les eaux pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramassés.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur, ayant vu qu'un de ses compagnons lui avoit volé ainsi plusieurs fois de suite ce qu'il avoit eu bien de la peine à recueillir, jugea à propos d'y mettre ordre. Il lui pardonna la premiere et la seconde fois; mais voyant qu'il conti-

nuoit à le piller, il le laissa plonger le premier, et l'ayant suivi de près avec un couteau à la main, il le massacra sous les eaux, et l'on ne s'aperçut de ce meurtre que lorsqu'on retira le corps de ce malheureux sans vie et sans mouvement. Ce n'est pas là ce qu'on a le plus à craindre dans cette pêche. Il court en ces mers des requins si forts et si terribles, qu'ils emportent quelquefois et le plongeur et ses huitres, sans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une espèce de cloche de verre dans laquelle ils se renferment pour plonger, ce sont des contes de personnes qui veulent rire, ou qui sont mal instruites. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger et à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, et c'est suivant leur habileté qu'ils sont payés. Avec tout cela, le métier est si fatigant, qu'ils ne peuvent plonger que sept ou huit fois par jour. Il s'en trouve qui se laissent tellement transporter à l'ardeur de ramasser un plus grand nombre d'huitres, qu'ils en perdent la respiration et la présence d'esprit; de sorte que ne pensant pas à faire le signal, ils périroient bientôt étouffés, si ceux qui sont dans le bateau n'avoient soin de les retirer, lors-

qu'ils demeurent trop long-temps sous l'eau. Ce travail dure jusqu'à midi, et alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on est arrivé, le maître du bateau fait transporter dans une espèce de parc les huîtres qui lui appartiennent, et les y laisse deux ou trois jours afin qu'elles s'ouvrent, et qu'on puisse en tirer les perles. Les perles étant tirées et bien lavées, on a cinq ou six petits bassins de cuivre, percés comme des cribles, qui s'enchassent les uns dans les autres, en sorte qu'il reste quelque espace entre ceux de dessus et ceux de dessous. Les trous de chaque bassin sont différents pour la grandeur; le second bassin les a plus petits que le premier, le troisième que le second, et ainsi des autres. On jette dans le premier bassin les perles grosses et menues, après qu'on les a bien lavées, comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne passe point, elle est censée du premier ordre; et celles qui restent dans le second bassin, sont du second ordre, et de même jusqu'au dernier bassin, lequel n'étant point percé, reçoit les semences de perles. Ces différents ordres font la différence des perles, et leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle, n'en augmente ou n'en

diminue la valeur. Les Hollandais se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses : toutefois, si celui à qui elles appartiennent ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, et il lui est permis de les vendre à qui il lui plaît. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au roi de Maduré ou au prince de *Marava*, suivant la rade où se fait la pêche. Les Hollandais n'ont pas la pêche du second jour, comme on l'a quelquefois publié; ils ont assez d'autres moyens de s'enrichir. Le plus court et le plus sûr est d'avoir de l'argent comptant : pourvu qu'on paye sur le champ, on a tout ici à fort grand marché.

Je ne parlerai point d'une infinité de vols et de supercheries qui se font dans cette pêche; cela nous mèneroit trop loin. Je vous dirai seulement qu'il règne pour l'ordinaire de grandes maladies sur cette côte au temps de la pêche, soit à cause de la multitude extraordinaire de peuple qui s'y rend de toutes parts et qui n'habitent pas fort à l'aise, soit à cause que plusieurs se nourrissent de la chair des huîtres, qui est indigeste et malfaisante, soit enfin à cause de l'infection de l'air : car la chair des huîtres étant exposée à l'ardeur du soleil, se corrompt en peu de jours et exhale une

puanteur qui peut toute seule causer des maladies contagieuses.

La pêche qui s'est faite cette année à Tutucurin a été très malheureuse. L'épreuve s'en étoit trouvée très belle, et on y étoit accouru de toutes parts ; mais quand l'ouverture de la pêche se fit vers la fin du mois de mars, on fut bien surpris de voir que tous les plongeurs ensemble n'avoient ramassé que deux ou trois milliers d'huitres, et presque point de perles dedans. La désolation fut encore plus grande les jours suivants; car, comme si les huitres avoient tout à coup disparu, on n'en trouva plus aucune. Plusieurs attribuèrent cet accident aux courants qui avoient apporté des sables et couvert les huitres : quelques chrétiens le regardèrent comme un châtiment du Ciel. On avoit coutume de temps immémorial de donner à l'église la plus prochaine de l'endroit où se faisoit la pêche, les premières perles que prenoient les pêcheurs chrétiens : mais cette année on résolut de ne point se conformer à ce pieux usage. Les inventeurs d'une pareille épargne n'en furent pas plus riches et la pêche fut perdue au grand préjudice des Hollandais, des habitants de la côte et de tous les étrangers qui avoient fait de très grandes avances.

Pendant que je m'instruisois ici des nouvelles du pays, j'écrivis au P. Xavier Borghèse, qui de tous les missionnaires de Maduré étoit le plus proche de Tutucurin, pour l'informer de mon dessein, le prier de m'envoyer des guides, et savoir de lui comment je me comporterois à mon entrée dans une terre, qui faisoit depuis long-temps l'objet de mes plus ardents désirs. Ce père me répondit très obligeamment qu'il ne s'en fieroit pas à des guides pour me conduire, et qu'il viendroit lui-même me prendre à Tutucurin, si le temps étoit propre à entrer dans le Maduré; mais que tout le pays étant en armes, ce seroit s'exposer à un péril évident d'être volé ou massacré, que de se mettre alors en chemin. Il ajoutoit qu'on venoit d'arrêter prisonnier le P. Bernard de Saa, son voisin, pour avoir converti un homme d'une haute caste; qu'on l'avoit traîné devant les juges, et qu'à force de coups, on lui avoit fait sauter une partie des dents de la bouche, pendant qu'on déchiroit ses catéchistes à coups de fouet; que dans tout le pays l'émotion étoit générale contre les chrétiens; enfin, qu'étant lui-même en danger d'être pris à chaque moment, il n'avoit garde de conseiller à un étranger de se rendre auprès de lui dans une conjoncture si fâcheuse. Je fus touché de la persécution des

chrétiens; mais je le fus bien plus vivement de ce qu'on m'empêchoit d'aller prendre part à leurs souffrances. Néanmoins sans me rebuter d'une réponse qui sembloit m'ôter toute espérance, j'écrivis une seconde fois au P. Borghèse, et le suppliai de faire tous ses efforts pour me procurer l'entrée dans ma chère mission : je lui ajoutai que s'il ne le vouloit pas, à quoi je le conjurois de bien penser devant Dieu, j'étois résolu de m'embarquer pour aller chercher une autre porte, ou par le royaume de Tanjaour, ou par quelqu'autre endroit que ce pût être, nul danger et nul difficulté n'étant capables de m'arrêter. Cette seconde lettre tomba heureusement entre les mains du P. Bernard de Saa, qui venoit d'être exilé pour la foi, après avoir été très cruellement traité, comme je viens de le marquer. Il s'étoit retiré depuis deux ou trois jours à Camien-Naiken-Patti. Il y reçut ma lettre, et l'ouvrit suivant la permission que lui en avoit donnée le P. Borghèse, Voyant un homme déterminé à tout tenter et à tout souffrir, il crut qu'il étoit inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une mission, à la porte de laquelle je me trouvois, et que, danger pour danger, il valoit mieux que je me livrasse à ceux du lieu où l'on me destinoit, qu'à d'autres

où je périrois peut-être sans aucun fruit. C'est ce qu'il m'écrivit en m'envoyant ses catéchistes, pour me servir de guides. L'arrivée de ces chrétiens si attendus, et dont quelques-uns avoient beaucoup souffert pour la vraie religion, me causa une joie des plus sensibles. Je partis avec eux de Tutucurin sans différer. C'étoit sur le soir du dimanche de la très sainte Trinité, où j'avois lu à la messe l'ordre que Notre Seigneur donna à ses apôtres d'aller partout le monde prêcher l'évangile et baptiser les nations. Je sortis de la ville, comme pour aller confesser quelque malade, et, à l'entrée de la nuit, me trouvant dans le bois, je quittai mon habit ordinaire de jésuite, pour prendre celui des missionnaires de Maduré. Les Paravas qui m'avoient accompagné jusque-là, s'en retournèrent; et je m'abandonnai à la conduite de mes guides, ou plutôt à celle de Notre Seigneur. Nous marchâmes presque toute la nuit dans une grande obscurité jusqu'au lever de la lune. Mes gens prétendoient laisser le chemin ordinaire, et me conduire au travers des bois pour éviter une petite forteresse dont la garnison a coutume de faire de grandes violences aux passants. Elle étoit alors beaucoup plus à craindre à cause des troubles du royaume. Mais soit que mes guides sussent

mal les chemins détournés, ou que dans les ténèbres ils se fussent trompés, nous nous trouvâmes, sans y penser, presqu'au pied de la forteresse, et contraints de passer près le corps de garde, qui étoit à la porte. Je pris sur le champ mon parti, qui fut de ne montrer ni crainte ni défiance : je dis à mes conducteurs de s'entretenir entr'eux, comme s'ils eussent été des gens de la bourgade voisine. Ils suivirent mon conseil, élevèrent la voix, portèrent même la parole à quelqu'un des gardes d'un air familier et délibéré, comme en pays de connoissance. Ce stratagème réussit heureusement; nous passâmes sans que la pensée vint à aucun des gardes d'examiner davantage qui nous étions; la providence veillant ainsi sur moi et sur nos chers missionnaires, à qui je portois de petits secours dont ils avoient un très grand besoin.

Le danger évité, nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes un peu avant le jour à Camien-Naiken-Patti, où le P. Bernard de Saa m'attendoit avec une inquiétude d'autant plus grande, qu'il avoit appris que le jour d'auparavant on avoit commis un vol considérable sur le chemin que je devois tenir. Je ne saurois vous exprimer avec quelle tendresse j'embrassai un confesseur de Jésus-Christ,

sorti tout récemment de la prison, et de dessous les coups des ennemis du nom chrétien, ni ce que Dieu me fit sentir de consolation en prenant possession de cette terre bénie, après tant de désirs, de travaux, de courses, et de crainte de n'y arriver peut-être jamais. Ce seroit le lieu de vous mander l'histoire de la nouvelle persécution, et l'état où se trouvent aujourd'hui ces églises : mais cette lettre n'est déjà que trop longue, et vous me permettrez de remettre à la première que j'aurai l'honneur de vous écrire plusieurs choses très curieuses. Je me recommande cependant plus que jamais à vos saints sacrifices, moi et les disciples que j'espère que le Seigneur va me donner, et je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du P. Mauduit, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien, de la même Compagnie.

A Pouleour, dans les Indes orientales, le 29 septembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI eu la consolation de recevoir deux de vos lettres; j'ai répondu à la première il y a déjà plus d'un an, et je répondrai maintenant à la seconde qu'on m'a envoyée de Pondichery, où les vaisseaux du Roi sont heureusement arrivés depuis quelques jours. J'aurois bien souhaité vous écrire par les vaisseaux de la Compagnie royale des Indes; mais lorsqu'ils partirent, j'étois si occupé auprès des malades de l'escadre commandée par M. des Augers, que je ne pus trouver un seul moment pour le faire.

Je me rendis à Pondichery quelque temps après le départ de ces vaisseaux, dans la vue de me consacrer entièrement à la pénible et laborieuse mission de Maduré, et de me joindre au P. Bouchet, qui y travaille depuis plusieurs années avec un zèle et un succès qu'on ne peut assez admirer. Je fis toutes les avances nécessaires pour l'exécution d'une si sainte entreprise; mais Dieu, qui avoit d'autres desseins sur moi et sur mes compagnons, ne permit pas que j'y réussisse.

Je ne me rebutai pourtant point, non plus que le P. de la Breuille, supérieur de nos missions françaises des Indes, avec lequel j'agissois de concert. Nous formâmes le dessein de porter la foi dans les royaumes voisins de celui de Maduré, et d'y établir une nouvelle mission sur le modèle de celle que nos pères Portugais ont dans ce royaume. Nos compagnons ayant approuvé cette résolution, nous ne cherchâmes plus que les moyens de faire réussir une œuvre si glorieuse à Dieu et si avantageuse à la religion. Nous ne doutions pas qu'il ne se trouvât bien des obstacles à surmonter, mais vous savez que les difficultés ne doivent jamais arrêter des missionnaires, surtout après l'expérience que nous avons que Dieu, par les grandes traverses, prépare

d'ordinaire aux plus heureux événements.

Le P. Martin alla trouver le P. provincial de Malabar, qui le reçut avec beaucoup de bonté et qui lui marqua un lieu où il pourroit aisément s'instruire des coutumes du pays, et de la manière dont il faut vivre parmi ces nations, les plus superstitieuses qui aient jamais été. Pour moi, je partis de Pondichery le 21 septembre 1699 pour aller au Petit-Mont, à peu de distance de Saint-Thomé. Je fis ce voyage dans la vue d'y apprendre parfaitement la langue, de m'informer des lieux où nous pourrions établir la nouvelle mission, et surtout dans le dessein d'y recueillir quelque étincelle du zèle ardent du grand apôtre des Indes, saint Thomas, qui a sanctifié le Petit-Mont par le séjour qu'on tient qu'il y a fait. Comme je n'y trouvai pas tous les secours qu'on m'y avoit fait espérer, je n'y demeurai que deux mois. Je revins à Pondichery pour passer de là à Couttour, première résidence de la mission de Maduré, où je devois m'instruire de ce qui regardoit celle que nous voulions établir.

J'y arrivai en habit de Sanias le 7 décembre, veille de la Conception de la sainte Vierge. Le père François Laincz, que j'y trouvai, me reçut avec des marques d'une amitié sincère. Je ne puis vous exprimer les sentiments dont

je fus pénétré dans cette sainte maison, ni combien je fus édifié de la vie pénitente qu'y mènent nos pères. Dieu répand de grandes bénédictions sur leurs travaux; j'ai tâché de les partager avec eux, et j'ai eu la consolation d'administrer les sacrements à un très grand nombre de ces nouveaux chrétiens, dont la ferveur et la piété me tiroient les larmes des yeux. J'ai baptisé à Coutour plus de cent personnes, et plus de huit cents à Corali, autre résidence de cette mission. Ce grand nombre vous surprendra peut-être; mais qu'est-ce en comparaison de ce que fait le père Lainez dans le Maravas, où il a baptisé en six mois plus de cinq mille personnes! Il n'a pas tenu à moi ni à lui que je ne l'y aie accompagné, et que je ne me sois dévoué à recueillir une moisson si abondante; mais les ordres que j'avois ne me le permettoient pas. Je les suivis, et je partis au commencement de juin 1700, pour aller du côté de Cangibouram, ville qui est au nord de Pondichery.

Sitôt que j'y fus arrivé, je commençai à travailler. Je vous dirai, mon cher père, pour votre consolation et pour celle des personnes qui s'intéressent à nos missions, et qui veulent bien les soutenir par leurs charités, que deux églises s'élèvent déjà à l'honneur du vrai Dieu

au milieu d'une nation ensevelie dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité. Depuis trois mois et demi que je suis en ce pays, j'ai eu le bonheur de baptiser près de cent vingt personnes. Jugez par ces heureux commencements de ce que nous pourrons faire dans la suite avec la grâce de Dieu dans une mission si féconde, si on nous envoie les secours qui sont nécessaires; mais il faut pour cela des hommes de résolution, et qui puissent faire de la dépense; car on est obligé de garder ici bien plus de mesures que dans le Maduré, où le christianisme est aujourd'hui très florissant, et l'on doit s'attendre à souffrir bien des persécutions, soit de la part des gentils, soit d'ailleurs, si l'on ne s'observe, et si l'on n'a un peu de quoi apaiser la mauvaise humeur des grands du pays.

Comme la vie que l'on mène dans cette mission est très rude, je suis bien aise de vous avertir qu'il faut que ceux de nos pères qui voudront venir prendre part à nos travaux, soient d'une santé forte et robuste; car leur jeûne sera continuel, et ils n'auront pour toute nourriture que du riz, des herbes et de l'eau. J'écris ceci sans craindre qu'une vie si austère soit capable de les rebuter, persuadé au contraire que c'est ce qui les animera davantage

à préférer cette mission aux autres. Je ne doute point qu'ils n'y soient remplis de joie et de consolation, du moins si j'en juge par mon expérience; car je puis vous assurer que je n'ai jamais été si content que je le suis avec mes herbes, mon eau et mon riz : c'est sans doute une grâce très particulière de Dieu. Aidez-moi, mon révérend père, à l'en remercier, et faites qu'on nous envoie d'Europe tous les secours qui nous sont nécessaires par tant de différentes raisons.

Vous penserez peut-être, comme beaucoup d'autres, que ce n'est pas assez ménager nos missionnaires que de les engager à une austérité de vie capable de les tuer ou de les épuiser en peu de temps. Je vous répondrai en deux mots que ce genre de vie est absolument nécessaire pour gagner ces infidèles, qui ne feroient nulle estime ni de la loi du vrai Dieu, ni de ceux qui la prêchent, s'ils nous voyoient vivre avec moins d'austérité que ne vivent leurs brames et leurs religieux. Nous conseillerez-vous de changer à cette condition ? Qu'est-ce donc que notre vie, qu'il la faille tant ménager, après qu'un Dieu a bien voulu donner la sienne pour sauver ceux auprès de qui nous travaillons ? Quand on fait réflexion que l'enfer se remplit tous les jours, et que nous pou-

vions l'empêcher par la vie pénitente que nous menons, je vous assure qu'on n'a plus envie de l'épargner.

Quoique la vie des missionnaires soit aussi austère que je viens de vous le marquer, je vous le répète encore qu'ils ne laissent pas d'avoir de grandes dépenses à faire, non pas pour leurs personnes, comme vous voyez, puisqu'ils ne boivent point de vin, qu'ils ne mangent ni pain, ni viande, ni poisson, ni œufs, et qu'ils sont vêtus d'une simple toile; mais pour les nouveaux établissements qu'ils sont obligés de faire, pour la construction des églises qu'ils élèvent au vrai Dieu dans ces terres infidèles, et surtout pour l'entretien d'un grand nombre de catéchistes qui sont absolument nécessaires en ce pays. Un catéchiste est un homme que nous instruisons à fond de nos mystères, et qui va devant nous de village en village apprendre aux autres ce que nous lui avons appris. Il tient un registre exact de ceux qui demandent le baptême, de ceux qui doivent approcher des sacrements, de ceux qui sont en querelle, de ceux dont la vie n'est pas exemplaire, et généralement de l'état du lieu où on l'envoie. Nous arrivons ensuite, et nous n'avons plus qu'à confirmer par quelques instructions ce que le catéchiste a enseigné, et qu'à faire les fonc-

tions qui sont proprement de notre ministère. Vous concevez par là l'utilité et la nécessité indispensable des catéchistes, et nous espérons, que vous le voudrez bien faire comprendre à tous ceux qui s'intéressent à l'établissement de l'évangile.

Je viens de recevoir des lettres de Pondichery, qui me marquent que trois nouveaux missionnaires de notre Compagnie y sont arrivés pour passer à la Chine. Le récit qu'on leur a fait des bénédictions que Dieu donne à cette nouvelle mission, et les grandes espérances que nous avons de convertir ces vastes pays, et de les gagner à Jésus-Christ, a porté le P. de la Fontaine, homme d'un mérite distingué, et l'un de ces trois missionnaires, à demander de demeurer avec nous. Je ne doute pas que plusieurs autres ne suivent son exemple, et ne viennent prendre part aux pénibles, mais salutaires travaux de cette chrétienté naissante. Je vous prie de ne me pas oublier dans vos prières, nous en avons plus besoin que jamais, et d'être persuadé que je suis avec respect, etc.

LETTRE

Du P. Dolu, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 4 d'octobre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE vous écris cette lettre par la voie d'Angleterre, en attendant que je le puisse faire plus au long par des vaisseaux de la royale Compagnie, qui partiront au mois de janvier. Je vous enverrai par cette voie les lettres originales de ce qui se passe de plus édifiant en ces quartiers. Vous y verrez le commencement de la nouvelle mission que nous avons entreprise sur le modèle de celle de Maduré, à deux journées d'ici, où se termine la mission de nos pères portugais.

Le P. Mauduit est le premier qui soit allé mettre la main à l'œuvre. Il a fait son noviciat

dans le Maduré même, en vivant de riz et de légumes seulement, comme vivent nos pères en ce pays-là. Il a baptisé plus de sept cents personnes pendant cinq à six mois qu'il a demeuré avec eux, et depuis qu'il est allé prendre possession de la nouvelle vigne du Seigneur, il a baptisé plus de cent vingt personnes, parmi lesquelles il y a deux brames, ce qui est une grande conquête. Il a obtenu des seigneurs de ce pays-là la permission de bâtir deux églises, qui sont à présent achevées. La vie qu'il mène est bien rude et bien austère, ce qui est nécessaire pour convertir ces peuples; mais ce qui lui donne beaucoup de crédit et d'entrée partout, c'est qu'il a des brames qui l'accompagnent et qui lui servent de catéchistes.

Les vaisseaux du Roi nous ont apporté cette année les PP. Hervieu, de la Fontaine et Noëlas, qui sont venus ici pour passer à la Chine. Le P. de la Fontaine a été si édifié des travaux de nos pères et des grands biens qu'on fait en cette mission, qu'il a pris la résolution de demeurer parmi nous avec l'agrément des supérieurs. Il s'applique actuellement à apprendre la langue du pays, pour aller au plutôt joindre le père Mauduit dans sa nouvelle mission. La ferveur est présentement pour la Chine; mais si nos pères avoient la même idée

que nous avons de la sainte mission de Maduré, je ne doute pas qu'ils ne la préférassent aux missions de la Chine et du Canada. J'ose même vous assurer que la vie toute apostolique qu'on y mène, les souffrances et les travaux continuels auxquels on est exposé, et les grands fruits qu'on y fait, passent tout ce qu'on peut vous dire de ces célèbres missions. Jugez-en par ce seul trait.

Depuis quatre ans et demi que le P. Bouchet est dans l'église d'Aour qu'il a fondée, il a baptisé plus de dix mille ames. C'est une chose charmante de voir la ferveur extraordinaire avec laquelle vivent ces nouveaux chrétiens. Ils récitent tous les jours ensemble les chapelets de Notre Seigneur et de la sainte Vierge. Ils font le matin et le soir les prières et l'examen, et quelques-uns même la méditation. Le P. Martin, qui est depuis deux mois à Aour avec le P. Bouchet, me mandoit après trois semaines de séjour, qu'il avoit baptisé plus de soixante personnes pour sa part; qu'il ne se passoit presque aucun jour qu'il n'y eût des baptêmes et des mariages, et qu'il lui faudroit une relation entière pour me raconter tous les biens et toutes les choses édifiantes qu'il a vues dans cette mission. S'il m'envoie l'ample récit qu'il m'a promis, je vous en ferai part.

Ce même P. Martin entra dans la mission de Maduré le jour de la sainte Trinité 1699. A la première résidence où il alla, il trouva un de nos pères qui venoit d'être chassé de son église, et qu'on avoit si fort maltraité, qu'on lui avoit fait sauter deux dents de la bouche à force de coups, parce qu'il avoit converti et baptisé un homme d'une grande *caste*; c'est ainsi qu'ils appellent ce que les Juifs appeloient *tribu*.

J'ai reçu depuis peu une lettre du P. Laynez, célèbre missionnaire du Maduré. Il étoit allé, au commencement de cette année, secourir les chrétiens de Maravas, où le vénérable P. Jean de Brito a été martyrisé. Le P. Lainez y a passé cinq mois dans des dangers continuels, couché à l'ombre de quelque arbre, ou au bord de quelque étang, où les naturels du pays viennent souvent se laver. Il les instruisoit de nos mystères; et Dieu donnoit tant de force et d'onction à ses paroles, qu'en peu de mois il a baptisé quatre à cinq mille idolâtres, sans parler de plusieurs milliers de chrétiens, auxquels il a administré les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. Il me marque qu'il ne sait comment il a pu suffire à un travail si excessif. C'est ce Père même qui revenant, l'année passée, d'assister les chrétiens d'Outremelour, qui est la dernière résidence de

Maduré, souffrit un tourment bien douloureux et bien extraordinaire. Il avoit obtenu du *Durey* ou seigneur d'Outremelour, la permission de bâtir une église sur ses terres, vers le nord, et proche de la célèbre ville de Cangibouram, qui est dans le royaume de Carnate. Un gouverneur l'ayant arrêté, à la sollicitation de quelques gentils, ce barbare lâcha sur lui quelques soldats à grande gueule (c'est ainsi qu'on les appelle), qui, comme autant de chiens enragés, le mordirent jusqu'au sang par tout le corps, et lui firent des plaies si profondes, qu'il en a été long-temps très incommodé. Je crois vous avoir déjà mandé cette action inhumaine.

Je vous quitte pour aller baptiser trois adultes, de plusieurs qui se font instruire. Je vous manderai la première fois ce que je fais ici pour rendre vénérable notre sainte religion aux gentils et pour les y attirer. Comme ils sont frappés singulièrement de nos fêtes et de nos cérémonies, j'imagine chaque jour quelque manière de les célébrer avec plus d'éclat et de pompe. Dans la dernière solennité du jour de l'Assomption de la sainte Vierge, vous eussiez été charmé de voir les gentils même s'unir à nous, pour contribuer à l'envi à honorer la Reine du Ciel. Je vous en enverrai une petite

relation. Je me recommande à vos saints sacrifices, et je vous prie de croire que je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même compagnie.

A Maduré, le 1er de décembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

NOTRE mission de Maduré est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâtons à un de nos missionnaires, et actuellement je suis à la cour du prince de ces terres, pour faire délivrer le P. Borghèse qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de Trichirapali, avec quatre de ses catéchistes qu'on a mis aux fers. Mais ces persécutions sont cause de l'augmentation

de la religion. Plus l'enfer s'efforce de nous traverser, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos chrétiens répandu pour Jésus-Christ est, comme autrefois, la semence d'une infinité de prosélytes.

Dans mon particulier, ces cinq dernières années, j'ai baptisé plus de onze mille personnes, et près de vingt mille depuis que je suis dans cette mission. J'ai soin de trente petites églises, et d'environ trente mille chrétiens; je ne saurois vous dire le nombre des confessions, je crois en avoir ouï plus de cent mille.

Vous avez souvent entendu dire que les missionnaires de Maduré ne mangent ni viande, ni poisson, ni œufs; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs semblables; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de paille, sans lit, sans siéges, sans meubles; qu'ils sont obligés de manger sans table, sans serviette, sans couteau, sans fourchette, sans cuiller. Cela paroît étonnant; mais croyez-moi, mon cher père, ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que depuis douze ans que je mène cette vie, je n'y pense seulement pas. Les missionnaires ont ici des peines d'une autre nature, dont le P. Martin vous écrira amplement l'année pro-

chaine. Pour ce qui est de moi, je ne souffre que de n'avoir pas de quoi entretenir plus de catéchistes, qui m'aideroient à travailler à la conversion des ames. J'ai un déplaisir que je ne puis vous expliquer, quand je vois venir des idolâtres de plusieurs cantons, qui me demandent des maîtres pour leur enseigner la loi de Dieu, et que je ne puis ni me multiplier moi-même, ni multiplier mes catéchistes, faute de ce qui seroit nécessaire à leur subsistance. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (Lam. IV, 4). Ainsi je sèche de douleur de voir périr des ames pour lesquelles Jésus-Christ a répandu son sang. Ah! seroit-il possible qu'on ne fût point sensible à leur perte? J'ai vendu cette année un calice d'argent que j'avois, pour me donner un catéchiste de plus. Vous me demandez ce que je veux, je vous réponds que je ne veux rien pour moi, mais rien, vous dis-je, rien du tout: ce que je souhaite, et ce que je vous demande par les entrailles de Jésus-Christ, c'est de me procurer autant d'aumônes que vous pourrez pour ces catéchistes, et comptez qu'un catéchiste de plus ou de moins est une chose de la dernière conséquence. Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du P. Pierre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien, de la même Compagnie.

A Aour, dans le Maduré, le 11 décembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE vous tiens parole, et je reprends aujourd'hui la suite des nouvelles que je n'eus pas le temps de vous écrire dans ma dernière lettre. Je commence par une relation succincte de la persécution que le P. de Saa a soufferte dans ces derniers temps.

Ce missionnaire, qui me reçut avec tant de bonté à mon entrée dans le royaume de Maduré, avoit gagné à Jésus-Christ, entre plusieurs personnes considérables, un néophyte d'une caste très distinguée, et proche parent d'un ennemi mortel des chrétiens. Celui-ci se mit dans l'esprit de pervertir le nouveau chré-

tien et de le ramener au culte des idoles ; mais voyant ses prières, ses promesses, et ses menaces également inutiles, et que rien ne pouvoit faire perdre à son parent le précieux don de la foi, il tourna toute sa fureur contre le missionnaire qui l'avoit converti, et résolut de le perdre avec tous les chrétiens. Dans ce dessein, il présenta une requête au gouverneur de la province, dans laquelle il demandoit qu'on arrêtât le docteur étranger, qui séduisoit les peuples, et qui empêchoit qu'on adorât les dieux du pays.

L'or qu'il fit briller aux yeux de cet officier intéressé, le rendit plus zélé et plus vif qu'il n'eût apparemment été. Une compagnie de ses gardes eut ordre de s'assurer au plus tôt du missionnaire. Cette troupe animée par l'auteur de la persécution, qui se mit à leur tête, vient fondre pendant la nuit sur sa maison, y entre avec violence, la pille et la saccage, sans que le P. de Saa pût dire une parole, quand il l'auroit voulu. Il étoit arrêté par une fluxion violente, qui s'étant jetée sur la gorge et sur le cou, lui avoit ôté l'usage de la voix. Son état douloureux ne toucha point ces barbares, ils l'arrêtèrent avec tous ses catéchistes, et le traînèrent avec ignominie à la maison du gouverneur. Cet officier fit au père de grands re-

proches de ce qu'il venoit suborner les peuples, et détruire une religion qu'on professoit, disoit-il, dans tout le pays, depuis plus de deux cent mille ans : que pour venger l'honneur de ces dieux offensés, il le condamnoit à avoir sans délai le nez et les oreilles coupés. C'étoit vouloir ôter au missionnaire toute créance, et le mettre hors d'état de se faire écouter : car ce supplice rend infâme dans les Indes, non seulement celui qui l'endure, mais ceux encore qui auroient le moindre commerce avec un homme ainsi mutilé.

Cet ordre barbare alloit s'exécuter, et un soldat avoit déjà le sabre à la main, lorsqu'un des juges s'avisa de dire au gouverneur qu'il valoit mieux casser les dents à ce blasphémateur, pour proportionner en quelque sorte le châtiment au crime qu'il avoit fait de décrier leurs dieux. Le gouverneur qui goûta cette raison, ordonna sur le champ à deux soldats de lui faire sauter les dents de la bouche à coups de poing, ou si cela ne suffisoit pas, avec un instrument de guerre qu'un d'eux tenoit alors à la main. Les soldats plus humains que leur maître frappèrent le père : mais ils le faisoient mollement, et plusieurs coups ne portoient point. Le gouverneur s'en aperçut, et les menaçant de son sabre, il ne fut content

qu'après qu'on eût cassé au père quatre ou cinq dents. La multitude des coups qu'il reçut sur la tête et sur le visage, et que sa fluxion rendoit infiniment douloureux, fit craindre qu'il n'expirât entre les mains de ses bourreaux : il éleva plus d'une fois les yeux et les mains au ciel, et offrit sa vie à Dieu, en le priant de vouloir bien éclairer ces pauvres aveugles.

Les catéchistes, les mains liées derrière le dos, assistèrent au supplice de leur maître. On tâcha de les intimider; on ne réussit pas, et ils marquèrent tous avoir de la peine de n'y pas participer. Il y en eut même un qui plus courageux que les autres, s'avança, et se mettant entre le père et les soldats, leur dit d'un ton de voix élevé : « Pourquoi veut-on nous » épargner? c'est nous, bien plus que notre » maître, qui devons être punis, puisque c'est » nous qui l'avons amené dans ce pays, et qui » l'aidons en tout ce qu'il fait pour la gloire » du Créateur du ciel et de la terre que nous » adorons. » Le gouverneur ne put souffrir la sainte liberté du catéchiste, il le fit meurtrir de coups; et dans le transport de sa colère, il est certain qu'il l'eût fait mourir aussi bien que le père s'il en eût eu l'autorité.

Après cette première exécution, on les ren-

voya tous en prison, dans l'espérance d'en tirer quelque grosse somme d'argent : mais le père manda qu'il faisoit profession de pauvreté, qu'on ne devoit rien attendre de lui ni de ses disciples, et que d'ailleurs il leur étoit si glorieux de souffrir pour la cause du Seigneur du ciel et de la terre, qu'ils donneroient volontiers de l'argent, s'ils en avoient, pour obtenir qu'on augmentât leurs supplices, et qu'on voulût même leur ôter la vie. Une réponse si ferme déconcerta le gouverneur, qui se contenta de bannir le P. de Saa des terres de son gouvernement, et de faire encore quelques mauvais traitements à ses catéchistes. La sentence du père portoit, « qu'on chassoit ce prédicateur étranger, parce qu'il méprisoit les » grands dieux du pays, et qu'il faisoit tous ses » efforts pour détruire le culte qu'on leur rend doit. » C'est ainsi que ce saint missionnaire sortit de prison. Il avoit la tête et le visage si extraordinairement enflés, qu'on auroit eu peine à le reconnoître. Les soldats qui avoient ordre de le conduire jusqu'au lieu de son exil, ne purent le voir dans un état si pitoyable, sans en être touchés de compassion, et sans lui demander pardon des mauvais traitements qu'ils lui avoient faits malgré eux. Le père attendri leur donna sa bénédiction, et pria No-

tre-Seigneur de dissiper les ténèbres de leur ignorance. Il se mit ensuite en chemin : mais comme sa faiblesse étoit extrême, les soldats s'offrirent à le porter tour à tour entre leurs bras. Il ne le voulut pas, et il se traîna comme il put jusqu'au terme de son bannissement.

Je le trouvai presque guéri de ses plaies, quand j'arrivai à Camien-Naiken-Patti. Ses dents qui avoient été toutes ébranlées, lui causoient encore des maux très aigus; mais la douleur ne lui ôtoit rien de sa gaieté ordinaire, ni du désir ardent qu'il avoit de rentrer dans le champ de bataille à la première occasion qui se présenteroit.

Le gouverneur qui l'avoit jugé ressentit bientôt les effets de la vengeance de Dieu. Le tonnerre tomba deux fois sur sa maison, désola ses troupeaux, et lui tua entr'autres une vache qu'il nourrissoit avec beaucoup de superstition. Cette mort le toucha sensiblement; mais ce qui augmenta sa douleur, fut que le même coup de tonnerre, qui frappa cet animal si cher, fit disparoître une grosse somme d'or, qui étoit le fruit de son avarice et de ses tyrannies. Enfin, pour mettre le comble à sa désolation, on lui ôta presque au même temps son gouvernement, pour une raison que je n'ai pas sue; on le mit aux fers, et on

le condamna à payer une grosse amende.

Un soldat qui avoit paru plus ardent que les autres à tourmenter le père, en fut puni d'une manière moins funeste. Il fut blessé dangereusement à la chasse, et regardant cet accident comme une punition de sa cruauté, il pria un de ses parents d'aller se jeter aux pieds du missionnaire, de lui demander pardon en son nom, et de le supplier de procurer quelque soulagement à son mal. Le père le fit avec joie, et lui envoya sur le champ des remèdes par un de ses catéchistes. Ces châtiments étonnèrent les gentils et donnèrent une haute idée du pouvoir du Seigneur du ciel qui protégeoit si visiblement ses serviteurs, et ceux qui lui étoient recommandés de leur part.

Après avoir demeuré près d'un mois à Camien-Naiken-Patti, à cause des troubles du royaume qui rendoient les chemins impraticables, j'en partis pour me rendre à Aour, qui est la principale maison de la mission de Maduré. Le P. Bouchet qui a soin de cette maison, et à qui je suis en partie redevable de la grâce que les pères portugais m'ont faite de me recevoir dans leur mission, ayant appris que j'étois arrivé sur la frontière de Maduré, mais que les troupes répandues dans le royaume

à cause de la guerre, m'empêchoient de l'aller joindre, envoya au-devant de moi un fervent chrétien, qui connoissoit parfaitement toutes les routes. Je me mis sous la conduite de ce guide, qui me fit bientôt quitter le grand chemin, pour entrer dans le pays de la *Caste des Voleurs*. On la nomme ainsi, parce que ceux qui la composent, faisoient autrefois métier de voler sur les grands chemins. Quoique la plupart de ces gens-là se soient convertis à la foi, et qu'ils aient aujourd'hui horreur de l'ombre même du vol, ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom, et les voyageurs n'osent encore passer par leurs forêts. Les premiers missionnaires de Maduré furent assez heureux pour gagner l'estime de cette caste : de sorte qu'à présent il n'y a guère de lieu dans le royaume, où nous soyons mieux reçus et plus en sûreté que dans leurs bois. Si quelqu'un, je dis de ceux mêmes qui ne sont point encore convertis, étoit assez téméraire pour enlever la moindre chose aux docteurs de la loi du vrai Dieu, on en feroit un châtiment exemplaire. Cependant comme l'ancienne habitude et l'inclination naturelle ne se perdent pas si vîte ni si aisément, on éprouve longtemps ceux qui demandent à se faire chrétiens; mais quand une fois ils le sont, on a la con-

solation de voir que, bien loin d'exercer leurs brigandages, ou de faire le moindre tort à qui que ce soit, ils détournent autant qu'ils peuvent leurs compatriotes de ce vice.

Ce fut donc par le milieu de ces bois que je passai sans aucun danger, et que je me rendis à Ariepaty, une de leurs principales bourgades. Nous y avions autrefois une église, mais elle a été ruinée depuis quelques années avec la forteresse que le prince de Maduré fit démolir, après s'en être rendu maître. Etant arrivé, je me retirai avec mes gens sous des arbres un peu à l'écart, pour laisser passer la chaleur du jour : mais à peine y eus-je demeuré un quart-d'heure que je vis venir à moi le chef d'Ariepaty accompagné des principaux habitants, qui me saluèrent en se prosternant de la manière que les chrétiens ont coutume de faire devant les ouvriers évangéliques dans toute la mission, pour montrer aux idolâtres l'honneur et le respect qu'ils portent à ceux qui leur enseignent la sainte loi. Comme il y avoit plusieurs gentils parmi ceux qui vinrent me saluer, les chrétiens s'en séparèrent pour venir en particulier recevoir ma bénédiction. Ils me marquèrent les uns et les autres beaucoup de joie de mon arrivée, et m'invitèrent à entrer dans leur bourgade. Comme je témoignai que

j'étois pressé de me rendre à mon terme, et que je ne pouvois m'arrêter, ils m'envoyèrent du lait, du riz, des herbes et des fruits, pour moi et pour ceux qui m'accompagnoient.

Après que les hommes se furent retirés, les femmes vinrent me saluer à leur tour, et me prièrent instamment de presser les pères que j'allois trouver, de leur envoyer quelque missionnaire, pour rebâtir l'église d'Ariepaty, et pour instruire un grand nombre de leurs compatriotes, qui étoient disposés à entendre la parole de Dieu et à se convertir. Je les assurai que les pères souhaitoient ardemment de leur rendre service, de bâtir des églises, et d'augmenter parmi eux le nombre des adorateurs du vrai Dieu; qu'il en viendroit bientôt quelqu'un, et que moi-même je demeurerois volontiers dans leur pays, si je n'avois ordre de me rendre au plutôt à Aour. On fut content de ma réponse, et l'on me donna des guides, pour me conduire jusqu'à deux journées de là.

Je me remis donc en chemin, et j'arrivai ce jour-là même à un petit village situé entre deux montagnes, et fameux par les vols qui s'y commettent. J'avois déjà choisi un lieu pour y passer la nuit, lorsqu'un des principaux habitants de ce village me vint trouver, et me dit que je n'étois pas là en sûreté, qu'on craignoit

qu'il ne m'arrivât quelque accident pendant la nuit, qu'il me prioit de le suivre, et qu'il me mettroit hors d'insulte : « Car si quelque » étourdi venoit à perdre le respect qui vous » est dû, m'ajouta-t-il, la faute en retombe- » roit sur le village entier qui deviendroit par- » là odieux à toute la nation. » Je m'abandonnai à la conduite de ce bon homme qui me mena dans une grande pagode, la plus belle et la mieux bâtie que j'aie vue dans ce royaume. Elle a quarante-huit pieds de large sur près de quatre-vingts de long, mais la voûte n'est pas élevée à proportion ; c'est le défaut de tous les temples des Indes. Elle est soutenue par divers piliers assez bien travaillés et tout d'une seule pierre. Le portique qui fait l'entrée de cette pagode, et qui règne sur toute sa largeur, est appuyé de même sur huit colonnes de pierre ciselées, qui ont leurs bases et leurs chapiteaux d'un goût à la vérité différent du nôtre, mais qui n'est point barbare, et qui plairoit en Europe. Le temple, qui est bâti de belles pierres de taille, n'a aucune fenêtre. Les épaisses ténèbres et la puanteur insupportable qui y règnent, semblent avertir que ce lieu est consacré au démon. Je passai la nuit sous le portique; l'eau qu'on m'y apporta pour me rafraîchir, me parut

être tirée d'un cloaque, tant elle sentoit mauvais; je n'en pus boire, et pour ne pas augmenter ma soif, je m'abstins entièrement de manger.

Je continuai mon chemin le jour suivant, et fus coucher dans un village où j'espérois trouver quelques rafraîchissements. Mais la guerre, qui désole ce pays en avoit fait fuir tous les habitants; ainsi je fus obligé de passer ce soir-là sans manger. Cependant je partis le lendemain qui étoit un dimanche, long-temps avant le jour, parce que je voulois dire la messe à une petite église que nos pères ont bâtie depuis peu au milieu des bois. Aussitôt que j'y fus arrivé, et que j'eus averti les chrétiens de mon dessein, ils me supplièrent de leur donner le temps d'assembler les fidèles des environs. Ils s'y rendirent en si grand nombre, que l'église se trouva trop petite ce jour-là. Il seroit difficile d'exprimer la joie dont ces bons néophytes étoient pénétrés d'avoir le bonheur d'entendre la messe. Je confessai les malades, et je me disposois à partir, lorsque je vis arriver une grosse troupe de chrétiens, qui venoient d'une ville éloignée de trois heures de chemin, pour m'inviter d'y aller passer quelques jours. Je leur marquai que ce seroit pour moi une grande consolation, mais que le temps

n'y étoit pas propre, parce qu'on m'avoit assuré que l'armée devoit passer en peu de jours par leur ville, et qu'ayant pris la route des bois pour l'éviter, il y auroit de l'imprudence de m'engager sans nécessité dans un péril, dont, par la grâce de Notre-Seigneur, je m'étois garanti jusqu'alors; que sachant d'ailleurs qu'un des pères les avoit visités depuis peu, je les priois de trouver bon que je continuasse mon voyage, ce qu'ils m'accordèrent avec regret, et en se recommandant à mes prières.

J'arrivai de là en deux jours à Serrhine, qui est la demeure ordinaire de nos missionnaires. Je ne l'y trouvai point, parce qu'il étoit allé depuis quelques mois visiter les chrétiens des montagnes de Maduré : mais j'eus le bonheur d'y rencontrer le père Bouchet, qui étoit venu administrer les derniers sacrements à un chrétien moribond, et qui m'y attendoit depuis quatre ou cinq jours. Quoique j'eusse déjà vu cet illustre missionnaire à Pondichery, je l'embrassai avec des sentiments tout nouveaux de tendresse et de respect, pour s'être intéressé à me faire recevoir dans cette chère mission. Comme il n'y avoit que trois mois qu'il étoit sorti d'une affaire très fâcheuse, et qu'il n'étoit pas encore bien remis d'une maladie qui lui étoit survenue depuis, je le trou-

vai fort changé et dans une grande foiblesse. Voici le sujet de la persécution dont je parle.

Trois catéchistes ayant oublié leur devoir et la sainteté du ministère qu'on leur avoit confié, causèrent de si grands scandales qu'on fut obligé de les priver de leurs emplois. Ces malheureux, au lieu de se reconnoître et de mettre à profit les salutaires avis qu'on leur donna, levèrent le masque, devinrent apostats, et prirent la résolution de perdre les missionnaires et la mission. Pour venir à bout d'un si détestable dessein, ils formèrent trois chefs d'accusation contre les prédicateurs de l'Évangile. Le premier fut qu'ils étoient *Pranguis*, c'est-à-dire, Européens, gens infâmes par conséquent et exécrables à toute la nation. Le second que quoiqu'ils fussent depuis longtemps établis dans le royaume, et qu'ils y eussent la direction et le gouvernement d'un grand nombre d'églises, ils n'avoient cependant jamais rien payé au prince. Enfin la passion qui aveugloit ces perfides, les porta à accuser nos missionnaires d'avoir fait assassiner un religieux d'un autre ordre, ce qui les avoit rendus, disoient-ils, si odieux au souverain pontife, qui est le chef de tous les chrétiens, qu'il avoit refusé de mettre au nombre des saints le P. Jean de Brito, martyrisé

pour la foi dans le Maravá. Quoique ce fût une calomnie atroce et ridicule que cette accusation, et que le religieux qu'ils prétendoient avoir été assassiné fût actuellement à Surate de retour de Rome où le Pape l'avoit fait évêque, il y avoit cependant beaucoup à craindre qu'à la faveur de vingt mille écus qu'ils offroient au prince pour exterminer les chrétiens, ces misérables révoltés ne fissent chasser du royaume tous les ouvriers évangéliques, et surtout le P. Bouchet à qui ils en vouloient particulièrement.

D'abord ce zélé missionnaire eut recours à Dieu, et lui recommanda pendant plusieurs jours une affaire si importante; ensuite, pour prévenir les pernicieux desseins de ces scélérats, il prit la résolution d'aller saluer le prince régent et de lui demander sa protection. Cette démarche étoit si hardie qu'aucun missionnaire ne l'avoit osé faire jusqu'alors, dans la crainte que la couleur de son visage ne le trahît, et ne le fît reconnoître pour Européen, ce qu'il falloit éviter sur toutes choses, parce que ce prince a une si grande horreur des Pranguis, que, quoiqu'engagé dans une fâcheuse guerre, il chassa, il n'y a pas longtemps, des canonniers fort habiles qui étoient à son service, et dont il sembloit qu'il ne se

pouvoit passer, dès le moment qu'il apprit qu'ils étoient Européens.

Le père mettant toute sa confiance en Dieu, prépare ses présents, va à la ville, se présente à la porte du palais, demande audience au prince, qui gouverne sous l'autorité de la reine, comme je l'ai déjà dit. Car cette princesse, qui est comme dépositaire de la couronne, fait élever avec un grand soin son petit-fils, prince âgé de quatorze à quinze ans, à qui le royaume appartient, et confie cependant tout le gouvernement de l'état au *Talavay* (prince régent), qui en est le maître absolu, et qui dispose de tout à sa volonté, mais avec tant de sagesse et un si parfait désintéressement, qu'on le regarde comme le plus grand ministre qui ait jamais gouverné le Maduré.

Mais quelque désintéressé que soit ce prince, le P. Bouchet crut qu'il ne falloit point paroître en sa présence sans garder le cérémonial du pays, c'est-à-dire, sans faire quelques présents. Ceux qu'il prépara étoient peu de chose, mais ils étoient nouveaux, et c'étoit tout ce qu'il avoit. Il fit donc porter avec lui un globe terrestre d'environ deux pieds de diamètre, où les noms de tous les royaumes, provinces, côtes, mers étoient écrits en langue *tamul*; un autre globe de verre d'environ neuf pouces de

diamètre, étamé en dedans comme les miroirs; quelques verres de multiplication, quelques verres ardents, plusieurs curiosités de la Chine qu'on lui avoit envoyées de la côte de Coromandel, des bracelets de jais garnis d'argent; un coq fait de coquilles, et travaillé avec beaucoup d'art et de propreté; enfin des miroirs ordinaires, et d'autres curiosités pareilles qu'on lui avoit données ou qu'il avoit achetées. De plus, le père crut qu'il falloit mettre dans ses intérêts quelques seigneurs de la cour, afin qu'ils parlassent en sa faveur et qu'ils lui procurassent une audience favorable. Car il étoit de la dernière importance, pour l'honneur de la religion et pour le bien de l'église de Maduré, que la première fois que les docteurs de la sainte loi paroissoient à la cour, ils y fussent reçus avec quelque considération, afin d'autoriser par-là leur ministère auprès d'un peuple, qui suit plus aveuglément que tout autre les volontés et les inclinations de ses souverains.

Le père, ayant pris ainsi les mesures de sagesse qu'il crut nécessaires pour réussir dans son dessein, espéra tout de la bonté de Dieu, qui tient les cœurs des princes entre ses mains, et qui les tourne comme il lui plaît. Il ne fut point trompé; le Talavay le reçut avec tant d'honneur et de distinction, qu'il n'eût jamais

osé espérer un accueil si favorable. Car non seulement il se leva dès que le père parut, mais il le salua de la manière que les disciples ont coutume ici de saluer leurs maîtres, et les peuples leurs seigneurs, ce qui consiste à joindre les deux mains, et à les élever ainsi jointes jusqu'au front. Le P. Bouchet, pour soutenir son caractère, et pour répondre à un accueil si prévenant, salua le prince comme les maîtres font leurs disciples, c'est-à-dire, en ouvrant les mains et en les étendant vers le prince comme pour le recevoir. Après quoi le prince régent fit asseoir le père auprès de lui sur une espèce de sopha, avec cette nouvelle marque de distinction, que ce siége se trouvant trop étroit pour tenir deux personnes commodément, le prince se serra, pour faire asseoir le père auprès de lui, et mit même ses genoux sur ceux du père.

Il faut être instruit, comme nous le sommes ici, des coutumes du pays, et de l'horreur naturelle que ces peuples, et surtout les Brames, ont pour les Européens, pour comprendre combien cette réception étoit honorable. Le P. Bouchet en fut surpris jusqu'à l'admiration aussi bien que tous les seigneurs de la cour qui étoit ce jour-là fort nombreuse, car il y avoit plus de cinq cents personnes, dont la plus

grande partie étoient Brames. Le père étant assis auprès du prince, de la manière dont je viens de le marquer, fit son compliment. Il dit qu'il étoit venu du Nord, et des quartiers de la grande ville de Rome, pour faire connoître au peuple de ce royaume l'Être souverain, et les instruire de sa sainte loi; que depuis plusieurs années étant témoin de ses actions héroïques et de tant de victoires qu'il avoit remportées sur les ennemis de l'état, il s'étoit senti pressé du désir de voir enfin un si grand prince et de lui demander l'honneur de sa protection en faveur du ministère qu'il exerçoit; qu'un des principaux articles de la loi qu'il enseignoit, obligeant les sujets à être parfaitement soumis à leur souverain, et à lui garder une fidélité inviolable, il pouvoit s'assurer de sa fidélité et de celle qu'il ne manquoit pas d'inspirer à tous ses disciples.

Le prince répondit qu'il falloit que le Dieu qu'il adoroit fût bien puissant, et qu'il méritât de grands honneurs pour obliger un homme de son mérite à entreprendre un si long voyage, dans la vue de le faire connoître à des peuples qui n'en avoient jamais entendu parler; qu'on voyoit assez par la maigreur de son visage qu'il menoit une vie extrêmement austère, et par les présents qu'il avoit apportés,

que ce n'étoit point par nécessité qu'il avoit quitté son pays : qu'on lui avoit déjà parlé fort avantageusement de son esprit et de sa doctrine; que des occupations sans nombre ne lui permettant pas d'entendre, comme il l'eût souhaité, l'explication des figures qui étoient tracées avec tant d'art sur le globe qu'il lui avoit présenté, il avoit donné ordre au premier astrologue du royaume de conférer avec lui, pour apprendre l'usage de cette merveilleuse machine; que, comme il voyoit parmi ses présents quelque chose qui feroit plaisir à la Reine, il le quittoit pour quelques moments, afin d'aller lui-même l'offrir à cette princesse. Le régent se leva au même temps, et ordonna à quelques seigneurs de mener le père dans le jardin, où ils lui tiendroient compagnie jusqu'à son retour.

La Reine, charmée de la nouveauté des présents, les reçut avec joie et en fit de grands éloges. Elle admira surtout le globe de verre, les bracelets et le coq de coquilles qu'elle ne pouvoit se lasser de regarder. Elle ordonna au régent de remercier de sa part le docteur étranger, de lui faire toute sorte d'honneurs, et de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Comme le P. Bouchet avoit disparu aux yeux de la cour, et qu'on l'avoit mené au jardin,

le bruit se répandit dans le palais, et du palais dans la ville, qu'on l'avoit arrêté et mis en prison. Cette nouvelle fit triompher pour peu de temps les ennemis de notre sainte religion, et jeta dans une terrible consternation les chrétiens, qui attendoient avec inquiétude quel seroit le succès de cette visite. Mais la tristesse des fidèles se changea bientôt en des transports de joie. Car le prince étant de retour, reçut le père en présence de toute la cour avec les mêmes honneurs qu'il a coutume de recevoir les ambassadeurs, c'est-à-dire, qu'il lui mit sur la tête en forme de voile une pièce de brocard d'or, longue d'environ huit pieds, et répandit sur lui des eaux de senteur, après quoi il lui déclara qu'il avoit un ordre exprès de la Reine, de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Si le père eût voulu alors dire un mot contre les catéchistes apostats, qui, depuis plusieurs mois, causoient tant de trouble et tant de scandale dans son église, il est certain que le prince les eût fait punir sévèrement, et les eût même peut-être bannis du royaume. Mais le missionnaire, animé de l'esprit du Sauveur, et se souvenant qu'il étoit père, ne voulut pas perdre ses enfants, quoiqu'ingrats et traîtres à Jésus-Christ et à son Eglise. Il se contenta

de les pouvoir mettre par sa visite, hors d'état de nuire à la religion, et de tromper désormais les peuples pas leurs calomnies et leurs noires accusations. Après avoir donc marqué à ce prince qu'il étoit infiniment sensible à ses bontés, il lui demanda tout de nouveau pour lui et pour ses disciples la grâce de vouloir bien les protéger, lui promettant que pour reconnoître la faveur qu'il leur feroit, ils prieroient tous les jours le Seigneur du ciel et de la terre qu'ils adoroient, de le combler de toutes sortes de prospérités, et de le rendre toujours victorieux de ses ennemis. Le prince, de son côté, promit de ne le pas oublier; et après l'avoir salué comme il avoit fait d'abord, il se retira, ordonnant à ses officiers de faire porter le père par toute la ville dans le plus beau palanquin de la cour, pour faire connoître à tout le monde qu'il honoroit ce docteur étranger, et qu'il le prenoit sous sa protention.

La modestie du P. Bouchet eut beaucoup à souffrir en cette occasion; il délibéra s'il ne devoit pas refuser cet honneur public qu'on lui vouloit faire; mais, après y avoir pensé devant Dieu, il crut qu'il étoit de la gloire du Seigneur et de l'honneur du christianisme, que tous les habitants de la capitale du royaume fussent convaincus que le prince estimoit la re-

ligion qu'il enseignoit, et qu'au besoin elle trouveroit dans lui un asile. Il entra donc dans le palanquin qu'on lui avoit préparé, et souffrit qu'on le portât par toute la ville au bruit des instruments. Cette pompe attira bientôt dans les rues par où il passoit, une multitude infinie de peuple, qui le saluoit avec beaucoup de respect. Les fidèles, qui avoient été jusqu'alors dans la crainte de voir leur religion méprisée et condamnée par le prince, suivoient en foule avec des applaudissements et des cris de joie, publiant tout haut qu'ils étoient chrétiens et disciples du docteur étranger. Le succès de cette espèce de triomphe affermit les néophytes dans leur foi, et acheva de déterminer un grand nombre d'idolâtres à demander le baptême. On ne se contenta pas de conduire le P. Bouchet par toute la ville de Trichirapali, on le porta de la même manière jusqu'au lieu de sa résidence, qui est éloignée de la capitale d'environ quatre lieues. Sitôt qu'il y fut arrivé, il assembla les chrétiens dans l'église, qui est dédiée à la sainte Vierge, pour remercier Dieu tout ensemble de la grâce qu'il venoit de leur faire dans une occasion si importante.

Le croiroit-on? la voix de Dieu, qui prenoit si visiblement la défense du père contre

ses calomniateurs, ne fit aucune impression sur l'esprit des trois apostats; on le pressa encore de rentrer dans leur devoir, et de ne pas continuer à scandaliser leurs frères avec un danger si manifeste de s'attirer quelque châtiment d'éclat. Ils demeurèrent opiniâtres, et le père se vit forcé de renouveler publiquement l'excommunication, qui avoit déjà été fulminée contre eux par un de nos missionnaires. Comme on n'avoit point encore vu dans cette chrétienté d'exemple d'une sévérité pareille, les fidèles en furent vivement frappés; et, regardant ces trois rebelles comme des membres véritablement pourris depuis qu'on les avoit retranchés du corps de l'Eglise, ils ne voulurent plus avoir de commerce ni aucune sorte de communication avec eux. Ces malheureux jusqu'alors incapables de revenir à eux-mêmes, sentirent vivement ce dernier coup, qui les rendoit tout à la fois un objet d'horreur pour les chrétiens, et les exposoit aux railleries des infidèles, qui les montrant au doigt, se disoient les uns aux autres : *Voilà les traîtres à leurs docteurs*, c'est-à-dire, selon les idées qu'on a en ce pays-ci de la trahison : *voilà les plus méchants hommes, et les ames les plus noires qui soient au monde.* Deux d'entr'eux ne pouvant soutenir ces reproches sanglants, après

six mois entiers de révolte, vinrent se jeter aux pieds du père, pénétrés de douleur de leur apostasie, et des maux effroyables qu'ils avoient voulu causer à cette Eglise naissante. Le père, qui soupiroit depuis long-temps après le retour de ces brebis égarées, les reçut avec bonté; et, après une confession publique et une rétractation authentique qu'ils firent dans l'église, de leur désertion infâme et de leurs calomnieuses accusations, ils reçurent l'absolution, et furent remis au nombre des fidèles. Pour le troisième, il demeura obstiné dans son apostasie, et il y a peu d'apparence qu'il en revienne jamais, si Dieu, par un coup de grâce extraordinaire, ne le convertit.

Quoique cette affaire se fût heureusement terminée, les peines et les fatigues que le père Bouchet s'étoit données pour la faire réussir, étoient si grandes, qu'il en tomba malade, et il n'étoit pas encore bien rétabli, lorsque je le trouvai à Serrhine. Nous n'y demeurâmes qu'un jour; et dès le lendemain nous nous rendîmes à Aour, qui n'en est éloigné que d'une petite journée. Quand le père Bouchet vint dans la mission de Maduré, il y a environ douze ans, les missionnaires y vivoient encore dans une si grande crainte et avec tant de circonspection, qu'ils n'osoient entrer que de

nuit dans les bourgades : mais les choses, grâces à Dieu, ont bien changé depuis ce temps-là; car, non-seulement nous entrâmes en plein jour dans Aour, mais les chrétiens des bourgages voisines s'étant assemblés, nous y reçurent au son des instruments et avec des cris d'allégresse, qui me firent verser bien des larmes de joie et de consolation. Il est incroyable quel est l'amour, la tendresse et le respect que les chrétiens de cette bourgade ont pour le père Bouchet, parce qu'ils sont persuadés qu'il les aime tous comme ses enfants. Nous allâmes droit à l'église, que nous trouvâmes ornée comme si c'eût été le jour de Pâques. On y rendit grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge de l'heureux succès de mon voyage, avec des démonstrations d'affection que j'attribuai à l'estime que le P. Bouchet s'est acquise à lui-même et à tous ceux qui font profession du même institut que lui.

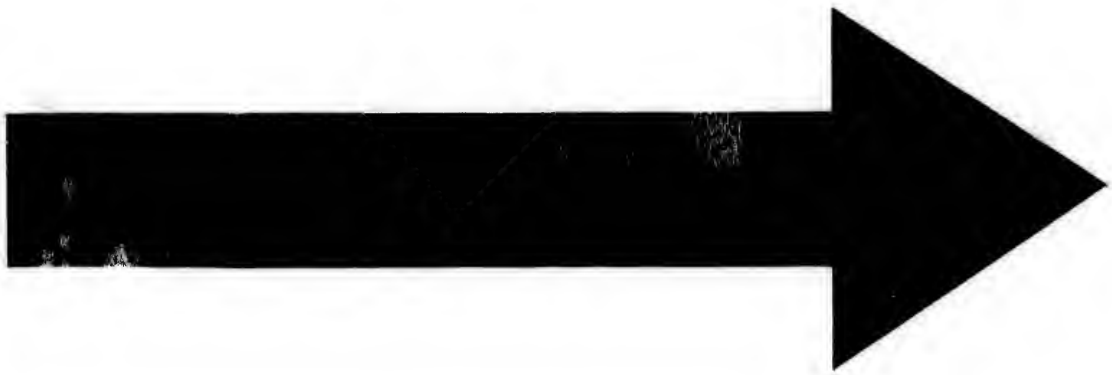
Peu de jours après, je reçus la visite de ceux de nos pères qui font leur demeure proche d'Aour, et ceux qui en sont plus éloignés me firent l'honneur de m'écrire. Je m'étois toujours formé une haute idée de la vertu et du mérite de ces hommes apostoliques; mais depuis que j'ai eu l'avantage d'en voir plusieurs et de les pratiquer, j'avoue que je ne les connoissois

qu'à demi. Ce sont de vrais apôtres. A la manière dont ils vivent, et dont ils attirent sur leurs travaux les bénédictions du Ciel, je ne suis point surpris qu'ils fassent tant de conversions. Mais je me trouve bien téméraire d'avoir espéré pouvoir atteindre à leurs hautes vertus, et j'admire leur charité de me souffrir parmi eux. Je vous parle, mon cher père, dans une parfaite ouverture de cœur, et sans aucune vue de flatterie ou d'humilité.

Comme il est à propos qu'un nouveau missionnaire se forme auprès de quelqu'un des anciens à la manière dont on cultive cette précieuse vigne du Seigneur, tous les pères furent d'avis que je demeurasse à Aour avec le P. Bouchet, visiteur de la mission, parce qu'en-même temps je pourrois le soulager dans les travaux dont il étoit accablé. Je fus très sensible à la grâce qu'on me faisoit de me donner un maître si expérimenté. Aour est aujourd'hui sans contredit la mission la plus considérable du Maduré, non-seulement à cause du voisinage de la capitale, mais parce qu'il y a vingt-neuf églises qui en dépendent, dans lesquelles on compte plus de trente mille chrétiens. C'est le fruit des travaux du père Visiteur. Il n'y avoit à Trichirapaly, quand il y vint, que des églises de *Parias*, la dernière de

toutes les castes, ce qui donnoit aux gentils très peu d'idée de notre sainte religion. Aujourd'hui il y a quatre églises pour les castes hautes, dans quatre endroits différents de cette grande ville. Quoique toutes ces églises ne soient bâties que de terre et couvertes de paille, elles ne laissent pas d'être fort propres et fort ornées au-dedans; mais nous souhaiterions ardemment qu'il y en eût au moins une de pierre, qui égalât ou qui surpassât les temples des idoles. Ce ne sauroit être que quand il plaira à Dieu d'inspirer la pensée en Europe à quelque âme généreuse de nous en donner le moyen. Cela serviroit beaucoup au progrès de la religion, au moins si nous en jugeons par ce qui est arrivé à Aour.

Lorsque le P. Bouchet s'y établit, ce n'étoit qu'un méchant petit village, où il y avoit très peu de Chrétiens. Comme il connoît parfaitement le génie de ces peuples, qui se laissent prendre par les sens, il résolut d'y bâtir une église assez belle pour donner de la curiosité, et y attirer les infidèles. Elle ne fut pas plutôt achevée qu'on venoit la voir de toutes parts, et surtout de la capitale. Cela donnoit occasion au Père de parler de Dieu à une grande multitude de peuple; plusieurs se convertirent, et vinrent s'établir à Aour, qui est de-



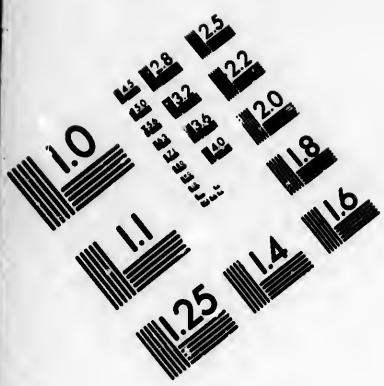
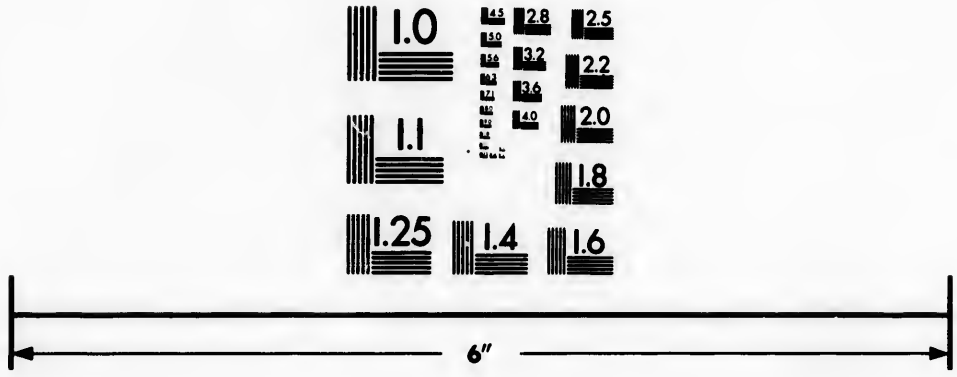
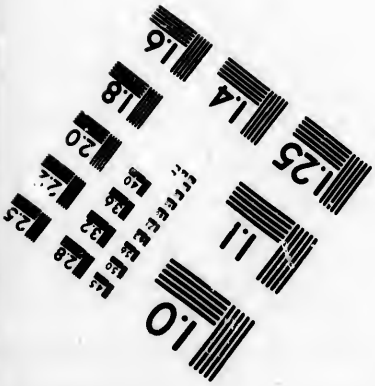
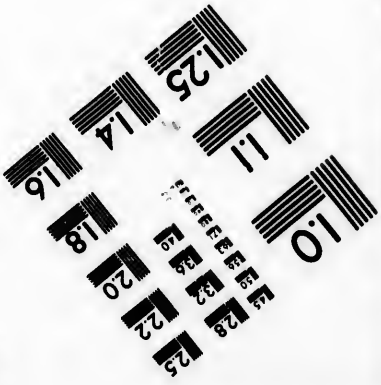


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

venu par-là une des plus grosses bourgades du royaume. Vous ne serez peut être pas fâché de savoir comment est faite cette église, et qu'avec assez peu de dépense dans un pays où rien n'est cher, il seroit aisé d'en faire plus d'une semblable.

Elle est bâtie au milieu d'une grande cour. Les murailles, de distance en distance, sont peintes et ornées en-dedans de hautes colonnes, qui soutiennent une corniche, laquelle règne tout autour du bâtiment. Le pavé est si propre et si bien uni, qu'il paroit n'être que d'une seule pierre de marbre blanc. L'autel est au milieu de la croisée, afin qu'on puisse le voir de tous côtés. Huit grandes colonnes qui soutiennent une couronne impériale, en font tout l'ornement; l'or et l'azur y brillent de toutes parts, et l'architecture indienne, mêlée avec celle d'Europe, y fait un très agréable effet. Comme cette église est dédiée à la sainte Vierge, les chrétiens y viennent en pélerinage de tous les endroits du royaume, et les grâces continuelles qu'ils y reçoivent par l'intercession de la Mère de miséricorde, animent et soutiennent leur foi, qui est encore pure et en sa première vigueur. J'espère que vous lirez un jour avec plaisir dans l'histoire de l'église de Notre-Dame d'Aour, que le père Bouchet a dessein de composer, un grand nombre de miracles,

dont plusieurs personnes dignes de foi ont été témoins oculaires. Mais je ne puis m'empêcher de vous écrire ce qui arriva peu de temps avant mon arrivée à une femme idolâtre.

Elle demeuroit à trois journée du chemin d'Aour, et elle étoit affligée d'un mal qui, depuis quatre ou cinq ans, lui avoit ôté l'usage de la parole. Sa famille, qui l'aimoit beaucoup, avoit essayé tous les remèdes naturels et même les diaboliques pour la guérir, mais toujours inutilement. On l'avoit enfin abandonnée, et le mal étoit jugé désormais incurable, lorsqu'un chrétien entrant par hasard dans cette maison, et voyant l'état pitoyable où étoit cette femme, en fut touché. Après avoir ouï le détail des médicaments et des sortiléges qu'on avoit épuisés sur elle : « Vous avez grand tort, s'é-» cria-t-il pénétré d'une vive foi, de n'avoir pas » eu recours au Dieu que nous adorons. Il » commande à la nature comme il lui plaît, » et si vous me promettez de vous faire Chré-» tiens, je vous apprendrai un moyen infaillible » de rendre la santé à votre malade. On lui » promit tout ce qu'il voulut. Hé bien, repar-» tit-il, que quelques-uns d'entre vous viennent » donc avec moi à Aour ; c'est là que se trouve » le remède dont je parle. » Il partit le jour même avec trois ou quatre des parents de cette

pauvre malade; ils arrivent à *Aour;* la beauté de l'église et l'air majestueux de la statue de la sainte Vierge, qui est placée sur l'autel, les charma d'abord. On leur expliqua le pouvoir qu'avoit auprès de Dieu celle dont ils admiroient l'image. Ils promirent de nouveau de se faire chrétiens, si leur parente recouvroit la parole et la santé par l'intercession de la Mère de Dieu; après quoi on leur donna dans un petit vase de l'huile de la lampe qui brûle devant l'autel. Le chrétien qui les accompagnoit toujours, étant de retour chez la malade, se mit à genoux devant une image de la sainte Vierge, qu'il avoit apportée; et, après avoir fait sa prière avec beaucoup de ferveur, il versa sur la langue de la muette deux ou trois gouttes de la liqueur qu'on avoit apportée. Il fit la même chose le lendemain et les jours suivants; enfin, le cinquième jour, au grand étonnement des parents et de plusieurs gentils qui se trouvèrent assemblés, la malade commença à parler avec une entière liberté, et se trouva quelques jours après en parfaite santé. Elle vint à Aour, avec cinq de ces parents, remercier Dieu et la sainte Vierge de sa guérison; tous se firent instruire, et remportèrent chez eux la précieuse grâce du baptême.

Je ne puis non plus omettre ici la faveur par-

ticulière dont je me suis cru redevable à la sainte Vierge. Il n'y avoit que deux jours que j'étois arrivé à Aour. Après avoir assisté le soir avec le P. Bouchet aux prières et aux autres exercices de piété qu'on a coutume de faire à l'Eglise, nous entrâmes dans la chambre, où deux de nos pères, qui étoient venus me rendre visite, récitoient ensemble leur bréviaire à la lumière d'une petite lampe. Je crus voir au milieu de la chambre une espèce de corde, semblable à celles dont nous nous servons pour lier nos cheveux sur le haut de la tête. Je la ramassai pour voir à la lampe à quoi elle pourroit être bonne. Je fus bien surpris d'apercevoir que ma corde prétendue étoit un serpent, qui se dressoit pour me piquer. Je le lâchai tout effrayé, et on le tua dans le moment. Je ne conçois pas comment je n'avois pas senti plutôt le mouvement de ce serpent, ou comment il ne m'avoit pas piqué dès qu'il se sentit touché. Je n'en serois pas réchappé, car la morsure de cette espèce de serpent est si dangereuse, qu'il n'y a point de remède contre elle, quoiqu'il y en ait en ce pays d'excellents contre les blessures de presque tous les autres. J'attribuai ma conservation à la protection de la Mère de Dieu, qui ne voulut pas que je perdisse la vie, avant que d'avoir travaillé dans cette mission à procurer

la gloire de son Fils. Je m'y engageai sur l'heure même par de nouvelles promesses.

Le P. Bouchet pourroit dire d'Aour à peu près ce que saint Grégoire-le-Thaumaturge disoit en mourant de sa ville épiscopale : « Il » n'y avoit que dix-sept Chrétiens quand j'y » vins ; grâces à Jésus-Christ, je n'y vois au» jourd'hui que dix-sept infidèles. » Il ne reste dans toute cette grosse bourgade que deux ou trois familles de Gentils. De là vient aussi que tous les exercices de la religion chrétienne s'y pratiquent avec autant de liberté et de paix, qu'on le pourroit faire en France. Tous les matins, à la pointe du jour, on se rend à l'église pour la prière. On commence par réciter en commun la couronne ou chapelet de Notre-Seigneur, lequel est composé de trente-trois *Pater*, en mémoire des trente-trois années qu'il a vécu sur la terre. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'après chaque *Pater*, on demande à Dieu la grâce d'acquérir quelque vertu, de vaincre quelque vice, ou de garder quelqu'un de ses commandements. On prie ensuite pour les nécessités communes et particulières de la mission, pour les ames du purgatoire, et enfin pour ceux qui sont en péché mortel, selon l'ancien usage établi dans les Indes par saint François-Xavier. Dans la difficulté qu'ont

nos Pères de se trouver partout pour baptiser les enfants et pour absoudre les adultes moribonds, ils se sont particulièrement appliqués à apprendre à tout le monde à former un acte de contrition, et à bien prononcer la formule du baptême. Pour cela, tous les matins sans manquer, après la prière, on récite tout haut la formule de l'un et de l'autre. Nos missionnaires se trouvent fort bien d'avoir introduit cet usage. Les chrétiens baptisent chaque année un grand nombre de petits enfants des Gentils, quand ils les voient près d'expirer, et nous avons sujet de croire que l'habitude de s'exciter à la contrition est un remède bien salutaire aux adultes, qui ont reçu le baptême, lorsqu'ils sont surpris ou qu'ils meurent dans les voyages loin des églises et des missionnaires.

Il y a peu de jours qu'il ne se fasse des confessions, des communions et des baptêmes. Voici l'ordre qu'on y tient : les premiers exercices du matin étant finis, le Père ou le catéchiste préparent en public à la confession ceux qui veulent se confesser. Pendant que le Père entend les confessions, le catéchiste dispose au baptême ceux qui doivent être baptisés. Les confessions étant achevées, on fait les baptêmes, à moins que les confessions n'emportent trop de temps ; car alors on remet les baptêmes

à l'après-dînée. La messe se dit ensuite, avant laquelle on prépare aussi à la communion ceux qui sont jugés dignes d'en approcher : de sorte que jamais les fidèles ne se confessent ni ne communient qu'on ne les instruise de nouveau, comme s'ils ne l'avoient point encore fait. Le reste du jour, depuis la messe jusqu'au soir, les missionnaires font le catéchisme ou apprennent les prières aux catéchumènes. Au coucher du soleil, on vient à la prière du soir, qui n'est pas moins longue que celle du matin ; on y fait l'examen de conscience, on y récite chaque jour à deux chœurs la troisième partie du rosaire, ajoutant à la fin de chaque dizaine une prière particulière à l'honneur d'un des mystères de la très-sainte Vierge. On finit par le *Salve Regina*, qui, chaque jour, est suivi d'une exhortation ou d'une instruction que le Père fait sur quelqu'un des devoirs de la vie chrétienne ; ou, si le Père est absent, le catéchiste lit un chapitre de quelqu'un des livres que les missionnaires ont composés.

L'exercice des dimanches est à peu près semblable, excepté que le peuple étant plus nombreux, on multiplie plusieurs fois les mêmes exercices. Ce n'est que vers le midi qu'on dit la messe, à cause des confessions. Le prêtre montant à l'autel, on lit une courte méthode

pour assister avec fruit au sacrifice. Ensuite on chante des cantiques au son des instruments jusqu'au temps de la communion, qu'on récite tout haut les actes que doivent faire ceux qui reçoivent Jésus - Christ. Pendant que le célébrant se déshabille, qu'il fait l'action de grâces, et qu'il se recueille un moment pour la prédication, qu'on ne manque jamais de faire les dimanches, on répète encore tout haut les principales prières du Chrétien et l'abrégé de la doctrine du salut. Le Père monte en chaire, qui est placée ordinairement à la porte de l'église, afin qu'on l'entende et dedans et dehors. Ainsi, il est toujours deux ou trois heures après-midi quand on se retire.

Après un travail tel que celui-là dans un climat brûlant, un repas de riz et d'herbes cuites à l'eau, sans pain, sans vin, sans chair, sans poisson, ne paroît guère capable de soutenir un homme qui, outre ce que je viens d'expliquer, a souvent confessé près de la moitié de la nuit; encore ne prend-il guère en repos ce peu de nourriture : car il faut quitter presque aussitôt pour aller administrer le baptême, qui se donne à bien plus de monde les fêtes que les jours ouvrables; mais Dieu y supplée par sa bonté, et nous fait trouver des forces. Je ne vous parle point d'un travail qu'on peut regarder comme

casuel, quoiqu'il soit souvent de tous les jours et de toutes les heures du jour; c'est de prévenir les querelles, de réconcilier les ennemis, d'accorder les différends, de répondre à des doutes de conscience, de visiter les malades, d'examiner les empêchements des mariages et d'en relever quand on le peut. Ce dernier point nous embarrasse souvent, à cause d'une infinité de coutumes de ce pays, différentes des nôtres, et auxquelles il faut avoir de grands égards. Au milieu de tant d'occupations, ce sont les confessions qui nous accablent. En cinq mois que j'ai demeuré à Aour, il n'y a eu que trois ou quatre jours où nous n'en ayons point eu à entendre; et il est assez ordinaire que dans la suite de tant d'exercices différents, la nuit vienne sans que nous ayons pu trouver un moment pour réciter notre bréviaire; de sorte que, dans l'accablement où l'on se trouve, il faut encore dérober au sommeil le temps nécessaire pour prier Dieu.

Mais je puis vous assurer que les exercices dont je viens de parler ne sont pourtant rien encore en comparaison de ceux des fêtes les plus solennelles. Je fus témoin de ce qui se passa cette année le jour de l'Assomption. Les Chrétiens se rendirent à Aour plusieurs jours auparavant pour se confesser : car le jour de la so-

lennité on ne pourroit contenter qu'une très petite partie de ceux qui veulent faire leurs dévotions. On commença donc huit jours avant la fête à se préparer à la passer saintement. Chaque jour on fit sur le mystère et sur une des principales vertus de la sainte Vierge, un sermon qui étoit suivi de prières et d'autres exercices de piété. Plusieurs jeûnèrent pendant les huit jours, et quelques-uns ne mangèrent que des herbes. On chanta tous les jours des cantiques à l'honneur de la Mère de Dieu, et l'on disposa un grand nombre de catéchumènes à recevoir ce jour-là le baptême. Comme la persécution arrivée dans une province éloignée avoit obligé deux de nos pères à se retirer à Aour, nous nous trouvâmes quatre missionnaires, qui fûmes si occupés pendant tout ce temps-là, qu'à peine pûmes-nous suffire aux pénitents qui se présentoient. Le jour de la fête nous chantâmes une grand'messe. Il n'est pas possible d'exprimer quelle est la joie et la dévotion qu'ont ces peuples de nous voir officier solennellement. La messe fut précédée et suivie de deux processions, qui ne se firent pas avec moins d'appareil. La multitude des Chrétiens et des Gentils qui y assistèrent fut innombrable. Il étoit plus de trois heures après-midi quand la cérémonie fut achevée.

J'eus le bonheur d'administrer le baptême ce jour-là à soixante et dix-huit personnes. Il en restoit encore cent trente-sept à baptiser, que je remis au lendemain. Je fus si fatigué du travail de ces deux jours-là, de la prononciation des prières, des onctions, des signes de croix, de l'infusion de l'eau, qu'il m'avoit fallu recommencer tant de fois, que je puis dire sans exagération qu'il me falloit soutenir les bras sur la fin, et que je n'avois presque plus de voix pour prononcer les paroles sacramentales et les oraisons du rituel. Ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que nous ne célébrons aucune fête avec cet appareil, qu'elle ne soit suivie de la conversion de plusieurs idolâtres. Ainsi, on regarde peu à la peine, par l'espérance qu'on a de faire connoître la religion à une multitude de gens qui viennent là par curiosité, et dont il y en a toujours quelques-uns qui se laissent gagner.

La tranquillité avec laquelle vous voyez que nous faisons nos fonctions n'empêche pas que nous n'ayons de fréquentes alarmes, et que nous ne soyons chaque jour à la veille de quelque persécution. Pendant le peu de séjour que j'ai fait à Aour, nous nous sommes trouvés trois fois sur le point de prendre la fuite, et de nous retirer dans les bois, où l'on avoit dé-

jà porté ce que nous avions de plus précieux, c'est-à-dire, les ornements de l'église et nos livres. Mais, après beaucoup de travail, l'espérance du martyre est tout ce qui doit flatter un missionnaire. En attendant cette grâce, si Dieu nous en jugeoit dignes, nous ne manquons pas d'occasions de souffrir pour nous y préparer.

J'avois ouï dire, et je m'étois bien attendu, avant que de venir ici, qu'on n'y trouvoit ni pain, ni viande, ni œufs, ni poisson, ni vin que celui dont on use à la messe; mais je vous dirai que ce que j'ai vu est tout autre chose que ce que je m'étois figuré. On ne boit que de l'eau, qui est souvent très-bourbeuse, et qui jamais n'est bien pure, étant puisée dans des étangs, où les hommes et les animaux se lavent tous les jours. On ne mange que des herbes et des légumes, dont le goût est insipide ou si amer, que rien, dans nos racines d'Europe, n'en approche. Il faut y être accoutumé dès l'enfance pour en pouvoir manger sans dégoût. Je me souviens à cette occasion du mot que dit fort agréablement un missionnaire nouvellement arrivé. On lui demanda ce qu'il pensoit des herbes qu'on lui servoit. « J'avois cru jus- » qu'à présent, *répondit-il en riant*, qu'il n'y » avoit que les animaux qui eussent du fiel, mais

» je vois que dans ce pays les herbes mêmes et les » légumes n'en manquent pas.» Il nous est permis de nous servir de beurre pour les assaisonner; mais ceux qui nous les préparent (car ce seroit déshonorer le ministère, au jugement des Indiens, que de nous charger nous-mêmes de ce soin); ceux, dis-je, qui nous les préparent le font si mal, que c'est toujours une vraie mortification pour nous que de manger. D'ailleurs, le riz, qui sert de pain, étant cuit dans l'eau simple, ôte le goût qu'il pourroit y avoir. On croit, dans les commencements, qu'avec un peu de courage on s'accoutumera à cette nourriture toute insipide qu'elle est; mais l'estomac en prend peu à peu une si grande horreur, que ce n'est que par une pure nécessité qu'on se résout à manger. Les fruits sont si rares, qu'on regarde comme un régal d'avoir pour sa collation quelque rave ou quelque concombre. Il nous est souvent arrivé, au père Bouchet et à moi, de n'avoir le soir, les jours mêmes que nous ne jeûnions pas, qu'un méchant morceau de galette cuite sur la braise et à demi-brûlée.

Les peines d'esprit passent souvent de beaucoup celles du corps. Ce que saint Paul appeloit la sollicitude des Eglises, se fait sentir ici d'une manière bien vive. Apprendre que des

temples du vrai Dieu sont abattus ou brûlés; les fidèles mis en prison ou tourmentés avec danger de perdre la foi; les bourgades chrétiennes ravagées ou détruites par les guerres continuelles que se font les rajas et les petits princes, à qui le roi de Maduré laisse vider leurs querelles particulières par les armes; voir ceux sur qui l'on croyoit pouvoir compter, tomber dans une apostasie honteuse, ou retourner à l'idolâtrie, après avoir été long-temps catéchumènes, et les catéchistes enfin être quelquefois les premiers à scandaliser le peuple par leurs mauvais exemples, ou à troubler par entêtement et opiniâtreté les missionnaires dans l'exercice de leur ministère, sans qu'on ose les punir, pour ne pas attirer à toute la mission une cruelle persécution : telles sont les peines que l'on souffre souvent ici. Peut-on voir de telles foiblesses, sans en être affoibli soi-même, au sens que le dit l'Apôtre des nations, et être témoin de tels scandales, sans en avoir une vive douleur?

Ajoutez la solitude affreuse dans une mission éloignée pour l'ordinaire de toute connoissance; nulle société qu'avec des gens sans agrément et sans politesse; un cérémonial le plus embarrassant et le plus ridicule presque en tout qu'on puisse imaginer; la privation durant les années

entières de tous les secours spirituels qu'on ne peut recevoir que par le ministère d'autrui; la communication des lettres très-rare et très-difficile par la crainte d'être reconnu pour Européen, ou de donner quelque soupçon si l'on nous savoit en commerce avec les Portugais et les autres Européens de la côte, et d'attirer ensuite sur nous des persécutions comme il est arrivé plus d'une fois. Mais au milieu de tout cela on gagne beaucoup d'ames à Jésus-Christ, et comme j'ai dit, l'on considère tout cela comme une préparation au martyre dont on ne sauroit trop acheter la grâce : voilà ce qui soutient.

Pendant le temps que j'ai demeuré à Aour, le père Bouchet a été presque toujours incommodé, ce qui m'a obligé de me charger du soin des malades pour leur administrer les sacrements. On n'attend pas ici à l'extrémité pour appeler un confesseur : avant qu'il y ait du danger, on nous envoie chercher d'une, de deux et de trois journées, d'où il arrive souvent que le mal n'ayant point eu de suite, nous trouvons à notre arrivée le malade en parfaite santé. Outre ces voyages, qui ont été assez fréquents, j'ai fait la visite de toutes les églises de la dépendance d'Aour. Je m'arrêtai près d'un mois à Coulmeni. C'est une grosse bourgade, où il y

a une belle église, fondée par un chrétien nommé *Chinapen*. Cet homme étant encore jeune rencontra par hasard un catéchiste qui expliquoit la doctrine chrétienne à quelques néophytes; il y prit goût, et se trouvant bientôt instruit, il demanda le baptême. On le lui différa, dans la crainte que ses parents ne le pervertissent; mais il fallut enfin céder à sa ferveur. Après qu'il fut baptisé, il eut à souffrir de grandes persécutions de sa famille et de ses voisins, étant le seul de la bourgade qui fût chrétien. Loin de se rendre à leurs instances, il travailla si utilement, qu'il gagna plusieurs de ses compatriotes et toute sa famille, qui étoit nombreuse. Il bâtit d'abord une petite chapelle, et ensuite une grande église, où s'assemblèrent pendant mon séjour diverses troupes de Chrétiens des lieux circonvoisins, et entre autres de Chirangam, qui n'est éloigné de Coulmeni que d'environ quatre lieues.

Le Chirangam est une île que forme le fleuve Caveri, vis-à-vis de la ville de Trichirapaly, capitale du royaume. C'est un lieu des plus fameux qui soient dans l'Inde. Il y a un temple entouré de sept enceintes de murailles, qui passe pour le plus saint de tout le pays. Ainsi, il ne faut pas s'étonner que les habitants de cette île soient plus superstitieux et plus ob-

stinés que les autres dans l'idolâtrie. Il n'y a que peu d'années que la foi a commencé d'y pénétrer, et que le P. Bouchet y a fait élever une petite église. Les chrétiens, au nombre d'environ quatre-vingts, ont coutume de s'y assembler au son d'une clochette, ce qui chagrine fort les prêtres du temple voisin. Ils ont souvent tenté de brûler le petit édifice; mais Dieu n'a pas permis qu'ils soient encore venus à bout d'exécuter leur mauvais dessein.

En sortant de Coulmeni, où j'eus la consolation de baptiser trente-un catéchumènes, je passai par le village d'Adatura; j'y confessai et communiai ceux qui n'avoient pu venir à Coulmeni, et je me rendis à Aour, où le P. Bouchet, de son côté, avoit baptisé en mon absence quarante-trois personnes. Le lendemain, m'entretenant avec ce missionnaire, je lui disois que, par la miséricorde de Notre-Seigneur, il me sembloit que notre mission jouissoit d'une assez grande paix. « Hélas! mon cher père, me » répondit-il, le calme trop grand est toujours » ici la marque de quelque prochaine tempête: » vous l'éprouverez. » En effet, dès ce soir-là même nous reçûmes deux nouvelles qui nous affligèrent beaucoup: la première fut l'embrasement de l'église de Calpaleam, la plus belle de la mission après celle d'Aour. Elle avoit été

brûlée par un parti de cavalerie du roi de Tanjaour, qui, étant en guerre avec celui de Maduré, désoloit la campagne, et ravageoit tout ce qu'il rencontroit.

L'autre nouvelle, plus triste encore, fut l'emprisonnement du P. Borghèse qu'on avoit enlevé de sa maison et mené au gouverneur général des provinces méridionales de ce royaume. Il y avoit long-temps qu'on le menaçoit de cette insulte; mais il s'observoit, et sans donner aucune prise à ses ennemis, il continuoit ses exercices à l'ordinaire, et convertissoit un grand nombre d'idolâtres, surtout de la caste des *Chanes*, qui ont soin des palmiers. Un gentil, proche parent de celui qui avoit excité contre le P. Bernard de Saa la persécution dont j'ai parlé au commencement de ma lettre, et peut-être même à son instance, alla trouver le gouverneur, et lui promit deux mille écus, s'il vouloit faire arrêter le père. Le gouverneur gagné, en donna l'ordre; mais il traita le P. Borghèse avec bien plus d'humanité qu'on n'avoit fait le P. de Saa : car il défendit qu'on lui fît aucune violence, peut-être par respect pour la haute réputation de science et de vertu que ce père s'étoit acquise depuis plusieurs années dans sa province.

Dès que nous sûmes cette nouvelle, le P. Bou-

chet envoya ses catéchistes à la cour demander au prince régent la liberté du serviteur de Dieu; mais comme ils ne rapportoient pas de réponse, le P. Bouchet crut devoir aller en personne solliciter la délivrance de son frère. L'affaire étoit difficile; il s'agissoit d'arracher un prisonnier des mains d'un gouverneur, qui par malheur se trouvoit être gendre du prince régent, et de le délivrer d'un tribunal, dont il est inouï qu'aucun n'ait été élargi, sans payer une grosse somme, et il ne nous étoit ni expédient ni possible de la consigner. Mais Dieu, qui conduisoit l'affaire, donna au P. Bouchet d'autres moyens de réussir. Le gendre du régent ayant été démis de son gouvernement, je ne sais pourquoi, huit jours précisément après avoir fait arrêter le P. Borghèse, il vint à la cour implorer l'assistance de ses patrons, et tâcher de se faire rétablir. L'ambassadeur d'un prince tributaire de Maduré, qui avoit beaucoup de crédit à la cour, et qui estimoit et protégeoit les chrétiens, prit leur défense et demanda au gouverneur la délivrance du P. Borghèse. Le Gouverneur espérant à son tour quelques bons offices de l'ambassadeur, la lui promit, et écrivit en effet deux ou trois fois sur ce sujet au lieutenant de la province. Mais celui-ci, qui ne redoutoit peut-être guère l'autorité d'un hom-

me dépossédé, loin d'exécuter ses ordres, menaçoit tous les jours le père de le tourmenter, s'il ne se rachetoit promptement à prix d'argent. Il fit même étaler en sa présence les instruments de plusieurs supplices; mais le père, sans s'étonner, disoit en souriant, que ses instruments n'étoient propres qu'à tourmenter des enfants, et qu'en quittant son pays pour venir annoncer l'évangile aux peuples de Maduré, il s'étoit résolu à en souffrir, s'il falloit, beaucoup d'autres. « Nous verrons, reprit le » lieutenant, si vos disciples seront aussi fiers » que vous, ou si vous n'aurez point compas- » sion d'eux ». Et, faisant prendre un des catéchistes, il ordonna qu'on lui disloquât tous les os. Ce catéchiste, sans attendre ce que son maître répondroit : « Remercions Dieu, mon » cher Père, s'écria-t-il en se jetant à ses pieds, » de la grâce qu'il me fait : c'est maintenant que » je commence à être véritablement votre dis- » ciple. Nous n'avons commis d'autre crime que » de faire connoître Dieu, et de porter les hom- » mes à l'adorer et à le servir. Je m'estime heu- » reux de souffrir pour une si bonne cause. Ne » craignez pas que je recule, ni que je fasse » rien d'indigne d'un chrétien. Donnez-moi » seulement votre bénédiction, et me voilà prêt » à tout souffrir. » Le père fut attendri, et le

lieutenant avec ceux de sa suite, frappé d'étonnement, en demeura là, et n'osa pas aller plus avant.

Cependant le prince régent rétablit son gendre dans son gouvernement, et lui ordonna, à la prière du P. Bouchet, d'écrire de sa part au lieutenant, non-seulement de mettre incessamment le P. Borghèse et ses catéchistes en liberté, mais encore de restituer tout ce qu'on leur avoit enlevé. Puis, le regardant d'un œil sévère : « N'avez-vous point de honte, ajouta-» t-il, de persécuter un étranger, qui ne vous » fait aucun mal, et qui est venu de si loin faire » pénitence en ce pays-ci ? qu'on exécute mes » ordres, et que je n'entende plus parler de » cette affaire. » Ces paroles et le ton de maître dont elles furent prononcées, eurent, avec un peu de temps, l'effet qu'on en devoit attendre. Le lieutenant parut vouloir obéir; mais, avant que de délivrer le Père, il lui représenta que jamais prisonnier, quelque puissant qu'il fût, n'avoit été traité avec plus de respect que lui, et que tant d'égards méritoient bien quelque petite somme au moins par reconnoissance. « Seigneur, dit le Père, je ne vous suis obligé » que de m'avoir fait souffrir quelque chose » pour ma religion, et ce service ne sauroit se » payer avec de l'argent. Si vous me croyez cou-

» pable pour avoir annoncé la loi du vrai Dieu, » je suis encore entre vos mains, voilà ma tête; » il me sera très-glorieux de la donner pour une » si bonne cause; mais il me seroit honteux de » donner la moindre chose pour ma délivrance.» On admira la fermeté du docteur étranger, et on le laissa sortir après quarante jours de prison. Mais, comme si l'on s'en fût repenti, à peine étoit-il à un quart de lieue de la ville, qu'on l'envoya reprendre, et qu'on fit encore des tentatives pour tirer quelque chose de lui. Les habitants, indignés qu'on revînt tant de fois à la charge, crioient que la famine dont ils étoient menacés, ne venoit que de la colère du Dieu des chrétiens, qui suspendoit les pluies, et les empêchoit de tomber, pour venger l'innocence de ses docteurs. Cependant il fallut encore comparoître devant le lieutenant; c'étoit toujours de l'argent qu'il vouloit, à moins que le missionnaire, par un écrit signé de sa main, ne s'obligeât à ne plus prêcher l'évangile; *car ceux qui vous ont fait arrêter*, ajouta sans déguisement le lieutenant, *refusent de payer la somme qu'ils ont promise, si l'on n'obtient cela de vous.*

« Vous me connoissez mal, seigneur, lui repartit le Père; croyez-vous que j'aie quitté » mon pays et tout ce que j'avois de plus cher

» au monde; que je sois venu prêcher ici la loi » du vrai Dieu, et que je l'aie prêchée depuis » tant d'années, pour garder maintenant le » silence? Je vous déclare que bien loin de » signer ce qu'on me demande, j'emploierai » plus que jamais ce qui me reste de vie et de » force à faire de nouveaux disciples au Dieu » du ciel. » Les gentils s'entre-regardoient, et se disoient les uns aux autres que cet homme étoit un rocher, au pied duquel toutes les paroles et les menaces n'étoient que de foibles ondes qui venoient se briser. Le lieutenant remit donc le Père en liberté; et comme dès le lendemain il plut si abondamment, que les étangs en furent remplis et les campagnes inondées, les idolâtres ne manquèrent pas de dire que la sécheresse, qui avoit désolé si longtemps le pays, n'avoit pu être qu'un châtiment de l'injuste détention du P. Borghèse et de ses catéchistes.

Il arrive ici d'autres marques bien plus sensibles de la protection que Dieu donne à la religion que nous annonçons. Il n'est pas croyable combien le baptême y produit d'effets miraculeux. On m'apporta à la fête de l'Assomption un enfant de six à sept ans tourmenté du démon, qui le faisoit tomber presque continuellement dans des convulsions tout à fait

étranges. Lorsque je voulus le baptiser les convulsions augmentèrent d'une manière si violente, que le P. Bouchet fut obligé de le prendre entre ses bras, et de le tenir de toutes ses forces; mais à peine avois-je versé l'eau sur sa tête, que, par la vertu du sacrement, il se trouva parfaitement délivré, sans que depuis ce temps-là il ait paru dans lui la moindre marque de possession. Il étoit d'un village où il n'y avoit que sa mère qui fût baptisée. Les idolâtres du lieu, témoins de la possession ou de la maladie de cet enfant pendant plus de deux ans, le voyant revenir de l'église des chrétiens si parfaitement guéri, conçurent une si haute idée de notre sainte religion, que quinze ou vingt résolurent de l'embrasser. Ils demandèrent qu'on leur envoyât quelqu'un pour les instruire. Tous nos catéchistes étoient dispersés de côté et d'autre, et il ne restoit que celui qui est attaché au service de cette église : on le leur envoya. Il les prêche actuellement, et ils l'écoutent avec beaucoup de docilité.

Voilà de ces occasions précieuses où, faute d'avoir assez de catéchistes, nous sommes exposés à manquer l'œuvre de Dieu et la conversion de toute une bourgade. D'y aller nous-mêmes il ne seroit pas quelquefois expédient :

car, outre que nous sommes en trop petit nombre, et que notre présence est nécessaire à l'église pour l'administration des sacrements, la couleur de notre visage nous trahiroit, e pourroit donner horreur pour toujours de la religion que nous annonçons. Les catéchistes nous déchargent de beaucoup de travail, et préviennent les esprits en notre faveur. On nous passe ensuite plus aisément les difficultés que notre air étranger fait naître dans les esprits. Enfin l'expérience de près d'un siècle nous a appris, que toutes les premières ébauches des conversions doivent se faire par les catéchistes; et c'est pour cela que dans toutes nos lettres vous nous voyez faire tant d'instances pour en avoir un plus grand nombre. C'est une des plus grosses dépenses que vous fassiez pour nous, quoique leur pension n'aille pas au delà de cinq ou six pistoles pour chacun: mais n'y ayez pas de regret, et faites bien comprendre aux personnes généreuses qui nous aident de leurs charités, que c'est de l'argent qui produit au centuple, et que de toutes les bonnes œuvres qu'on peut entreprendre pour le service du prochain, il n'en est point de plus méritoire.

Le P. Bouchet a ordinairement une douzaine de catéchistes; c'est peu pour trente églises

dont il a soin. Pour les bien desservir, il faudroit que chaque église eût son catéchiste. J'ai été témoin que plusieurs gentils étant venus nous demander à être instruits, il a fallu, faute de secours, les remettre à un autre temps. Dans cet intervalle, les bons désirs passent, et souvent ils ne reviennent plus. Au défaut des catéchistes, on engage les plus fervents chrétiens et les moins grossiers à en faire l'office dans leurs villages. Un enfant de neuf à dix ans le fait actuellement dans le sien. Sa conversion a quelque chose de merveilleux. Il conçut le désir d'être baptisé. Pour exécuter ce dessein, il alloit trouver tous les jours en secret dans les champs un berger chrétien, qui l'instruisoit en gardant son troupeau. Il apprit du berger les commandements de Dieu et les prières des chrétiens; après quoi il pressa son père, sa mère et sa sœur, de vouloir les apprendre de lui. D'abord on le traitoit d'enfant; mais il réitéra si souvent et si vivement ses instances, qu'on commença à l'écouter. Quand il voyoit qu'on vouloit offrir quelque sacrifice aux idoles, il menaçoit de tout briser. Comme c'étoit un fils unique tendrement aimé, on n'osoit le contredire, on quittoit tout, ou bien on attendoit qu'il fût absent de la maison. Enfin, cet admirable enfant n'a eu aucun repos qu'il n'eût persuadé au père,

à la mère, à la sœur, de se faire tous trois chrétiens.

Le petit prince sur les terres duquel cette famille demeure, ayant appris qu'ils se disposoient à recevoir le baptême, en fit un jour des reproches au père, qui l'étoit allé voir, disant que ceux qui embrassoient la loi des chrétiens ne vivoient pas long-temps; et pour preuve de cela qu'une femme chrétienne étoit morte depuis fort peu de jours. Le discours du prince frappa cet homme encore foible dans la foi, et étant retourné tout triste dans sa maison, il redit à sa famille ce que le prince venoit de lui raconter. L'enfant prit la parole : « Je m'étonne, » mon père, lui dit-il, que vous n'ayez pas de- » mandé un écrit, par lequel le prince vous » garantît de la mort, pourvu que vous demeu- » rassiez infidèle. Est-ce que les chrétiens ne » vivent pas aussi long-temps que les gentils? » ou est-ce que les gentils ne meurent pas aussi » bien que les chrétiens? Le prince même n'a- » t-il pas perdu sa femme, qui étoit idolâtre? » Gardez-vous donc bien, mon cher père, de » vous laisser ainsi surprendre. »

Ces paroles, dignes de sortir, non de la bouche d'un enfant de neuf à dix ans, mais de celle d'un missionnaire expérimenté, touchèrent si vivement ce pauvre père qu'il vint peu

de jours après avec toute sa famille, demander à être instruit et baptisé. Je fus surtout charmé de la candeur et de l'esprit de l'enfant, qui a une douceur d'ange et la plus heureuse physionomie. Son père souhaiteroit fort qu'il apprît à lire et à écrire; mais il ne sauroit l'obtenir. « Si je sais lire et écrire, dit l'enfant, l'on me » mettra dans quelque emploi, où je serai ex- » posé à faire tous les jours des péchés, qui » m'empêcheront d'aller au ciel; au lieu que si » je ne sais rien, je resterai à la maison où je » ne m'occuperai qu'à travailler et qu'à prier » Dieu. » C'est la réponse que je lui ai entendu faire moi-même, lorsque je le pressois de s'attacher à l'étude, admirant à cet âge la force des lumières de la grâce, qui sans doute en fera un jour un des plus fervents appuis de cette église naissante.

Je n'admirai pas moins la réponse que me fit une femme baptisée depuis peu d'années par le P. Bouchet. Ce Père passoit un jour par un village de gentils. Cette femme venoit de perdre son mari qu'elle aimoit tendrement, et dans l'excès de sa douleur, poussant des cris lamentables, elle vouloit absolument se brûler avec le corps du défunt. Le Père, qui entendit ses gémissements de fort loin, envoya un de ses catéchistes savoir quelle en étoit la cause.

L'ayant apprise, il alla à la maison de la veuve, où étoient tous ses parens assemblés, qui ne pouvoient lui persuader de vivre. Le Père fut plus heureux, car non seulement il la détourna de se jeter dans le bûcher de son mari; mais à l'occasion de ces flammes passagères, il lui parla si fortement des vérités de l'autre vie, et surtout du feu de l'enfer, que saisie de crainte elle changea la résolution qu'elle avoit prise de se brûler toute vive en celle de se faire chrétienne pour éviter les peines éternelles de l'enfer. Depuis son baptême elle a toujours été très fervente, et quoique fort éloignée de l'église, elle y vient souvent faire sa prière. Un jour donc qu'elle me racontoit sa conversion, et que je lui faisois faire quelques réflexions sur le malheur éternel qu'elle avoit évité : « Il » est vrai, mon père, me répondit-elle d'un air » gai et content, que Dieu m'a délivrée de l'en» fer par sa miséricorde, et je l'en remercie » tous les jours; mais je ne laisse pas de souf» frir en cette vie les peines du purgatoire » pour la satisfaction de mes péchés. » En disant ces paroles, elle montra ses mains, qui étoient fort enflées et crevées en plusieurs endroits, par la violence du travail : car depuis la mort de son mari, de riche qu'elle étoit étant tombée dans la pauvreté, elle est obligée

de gagner sa vie à piler du riz. Je lui dis pour la consoler que le partage des chrétiens devoit être la peine et l'affliction; qu'on n'alloit au Ciel que par la voie des souffrances que Jésus-Christ nous a tracée; qu'elle avoit raison d'appeler son travail son purgatoire, et que si elle l'offroit bien à Dieu, il lui tiendroit lieu de celui de l'autre vie, qui est incomparablement plus rigoureux, et qu'il lui procureroit une gloire prompte et un repos éternel. Elle me remercia et me parut fort consolée.

Ce que le P. Simon Carvalho m'a raconté d'un catéchumène a quelque chose de plus surprenant. Cet homme, natif de Tanjaour, capitale du royaume de même nom, avoit fait bâtir un temple d'idoles dans l'espérance de devenir fort heureux; mais voyant que son bonheur ne croissoit pas à proportion que le temple avançoit, il se dégoûta, perdit la confiance qu'il avoit en ses idoles, et ayant entendu parlé de *Vastou*, qui en langue *tamul* signifie *l'Être souverain* ou *la première et suprême cause de toutes choses*, il se mit en tête de connoître *Vastou*, et de lui parler. De tous les moyens qu'il imagina, il crut que le plus efficace, pour mériter cet honneur, étoit de faire de longs jeûnes, et de se retirer du commerce et de la conversation des hommes. Pen-

dant huit mois entiers qu'il vécut en solitude, il perdit tout l'embonpoint qu'il avoit naturellement et devint extrêmement maigre. Au bout de ces huit mois le démon s'empara du corps de son frère et commença à le tourmenter terriblement. Le pénitent surpris de voir qu'au lieu d'attirer *Vastou* chez lui par ses austérités, il y avoit attiré le diable, interrompit sa retraite, et visita pendant plusieurs jours quelques temples d'idoles où il fit divers sacrifices pour la délivrance de son frère possédé; mais ce fut en vain, jusqu'à ce qu'un jour, par je ne sais qu'elle inspiration, il menaça le diable que s'il ne se retiroit, il mèneroit son frère à l'église des chrétiens. Depuis cette menace, le démon sembla se retirer, et le frère du pénitentent demeura tranquille, et ne donna plus aucune marque de possession; mais il mourut quatre jours après.

Les gentils qui furent témoins de cette mort, ne manquèrent pas de dire au pénitent que le démon avoit ôté la vie à son frère pour le punir de sa curiosité, et qu'il la lui ôteroit à lui-même, s'il ne cessoit de chercher *Vastou*. Le pénitent méprisant leurs avis, rentra dans sa solitude, et continua encore pendant un an son silence et ses jeûnes rigoureux. Une nuit qu'il étoit éveillé, il ouit, sans voir personne,

une voix distincte qui lui disoit : *Je suis* Vastou *que tu cherches ; j'ai tué ton frère, et je te tuerai aussi dans huit jours.* Le pénitent fut terriblement effrayé; mais comme il avoit beaucoup d'esprit, et que Dieu vouloit l'éclairer, il fit cette judicieuse réflexion, que la voix qu'il avoit entendue ne pouvoit être celle de *Vastou ;* « car » *Vastou*, disoit-il, est le souverain Être, la » cause et le principe de tout ce qui est : je » cherche à le reconnoître pour le servir et » pour l'adorer; cette recherche ne peut lui » être désagréable, et ce seroit sans raison » qu'il auroit tué mon frère, et qu'il me me- » naceroit moi-même de me tuer. Ainsi il » faut que ce soit le diable, qui contrefait » Vastou et qui a ôté la vie à mon frère. » Sur cela il prit la résolution d'avoir recours au *Gourou* (docteur des chrétiens), pour s'instruire de leur loi, dont il avoit déjà entendu parler sans savoir qu'ils adorassent *Vastou.* Il alla trouver le P. Simon Carvalho, qui est chargé de la chrétienté de Tanjaour. Le père commença à l'instruire des mystères de notre sainte religion, et après l'avoir convaincu qu'elle seule rendoit à *Vastou* le culte qui lui étoit dû, il le remit entre les mains d'un de ses catéchistes, pour lui apprendre les prières de l'Église, et achever de l'instruire. Le père

eût bien voulu se charger seul de l'instruction d'un homme que Dieu vouloit si visiblement sauver ; mais il étoit alors accablé de travail, ayant en deux mois et demi baptisé plus de cinq cents catéchumènes, et confessé près de quatre mille personnes, quoique le feu de la guerre fût allumé de toutes parts dans ce royaume.

Ce Père, l'un des plus illustres et des plus zélés ouvriers de cette mission, est de la province de Goa, où il passoit, sans contredit, pour le plus bel esprit qu'il y eût. Il y enseignoit la théologie avec un grand applaudissement, n'ayant encore que trente et un ans, et il étoit dès-lors dans une si haute réputation de vertu, qu'on ne l'appeloit communément que *le saint père*. Quoiqu'il s'occupât très utilement au service du prochain dans la ville et aux environs de Goa, il se sentit vivement pressé de se consacrer à la mission de Maduré. Il communiqua son dessein aux Provinciaux des provinces de Goa et de Malabar, et prit des mesures si justes avec eux, qu'il fut incorporé à la mission de Maduré, avant même qu'on soupçonnât qu'il eût envie de s'y consacrer, et que personne pût s'y opposer. Il y est un grand exemple de zèle, de mortification, de charité, et de toutes les au-

tres vertus qui sont le propre d'un homme apostolique. Pour moi, je regarde comme un prodige qu'étant presque toujours malade, il puisse soutenir les travaux immenses de sa mission. Il est vrai que, dans la crainte qu'on a qu'il n'y succombe enfin, on a résolu de m'envoyer prendre sa place au retour du voyage que je vais faire à Pondichery.

C'est une chose extraordinaire de voir la douleur dont ce saint homme paroît saisi, quand il arrive des disgrâces à quelqu'une de nos Églises; il en a le cœur si serré qu'il ne peut prendre de nourriture; il est deux ou trois jours sans manger, et il dépérit à vue d'œil. Ainsi on lui cache tout ce qu'on peut des traverses dont le démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paroît prendre plaisir à l'éprouver. Nul missionnaire ne souffre plus de persécutions que lui dans le lieu où il travaille. Il n'y a qu'un an et demi qu'il eut la douleur de voir renverser une belle église qu'il venoit de bâtir entre la ville de Tanjaour et un fameux temple d'idoles. Les prêtres de ce temple l'avoient vue s'élever avec un chagrin mortel; ils résolurent de la détruire, et voici l'artifice dont ils se servirent. Ils répandirent parmi le peuple que les dieux de leur temple vouloient qu'on détruisît l'église des *brames* du

nord (c'est le nom qu'on donne à nos pères en ce pays); autrement qu'ils abandonneroient leur demeure, « parce que quand il falloit al-» ler au travers de l'air, de ce temple à la ville » de Tanjaour, ils trouvoient en chemin l'église » de ces étrangers, et que leur étant impos-» sible de passer par dessus, ils étoient con-» traints par une force invisible, de prendre » un fort long détour, ce qui leur étoit très » incommode et les fatiguoit beaucoup». Quelque grossières que fussent les plaintes de ces dieux imaginaires, les idolâtres y furent sensibles; ils s'assemblèrent, et conclurent d'abattre l'église sous les auspices d'un ministre d'état qu'ils avoient gagné, et qui étoit d'ailleurs grand ennemi de notre religion.

Pendant que j'étois occupé à Aour, soit auprès des Chrétiens qui s'y rendent en foule pour y faire leurs dévotions, soit auprès des catéchumènes qu'on y instruit sans cesse, soit enfin auprès des gentils que la beauté de notre église y attire, le P. Bouchet qui étoit à Trichirapaly, m'invita à aller passer quelques jours avec lui. C'étoit, il y a quelques années, une affaire pour nous d'entrer dans cette grande ville, et nous n'y demeurions qu'avec inquiétude: mais depuis que le régent a eu la bonté d'accorder sa protection au P. Bouchet, nous

y allons en plein jour tête levée ; et les gardes qui sont aux portes, loin de nous faire aucune peine, nous saluent avec un grand respect. J'allai donc trouver le P. Bouchet, et je traversai une grande partie de la ville qui me parut extrêmement peuplée, mais mal bâtie, la plupart des maisons n'étant que de terre et couvertes de paille. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens assez puissants, qui pourroient en faire bâtir de belles et de solides, mais ou leur avarice, ou la crainte de paroître riches les empêche de se loger avec plus de propreté. Je trouvai le P. Bouchet en parfaite santé, et j'eus la consolation de voir auprès de lui un grand nombre de chrétiens distingués par leur piété et leur zèle. J'admirai surtout la ferveur d'une vertueuse veuve, qui dans le désir qu'elle a de peupler le Ciel d'ames innocentes, s'est appliquée depuis quelques années à donner des remèdes aux enfants qui sont malades. Comme ses remèdes sont bons et ses cures heureuses, on l'envoie quérir de toutes parts ; ce qui lui donne la facilité de baptiser un grand nombre d'enfants, lorsqu'elle les voit dans un danger évident de mort. Il n'est point d'année qu'elle n'en baptise au moins quatre cents. La bénédiction que Dieu lui donne a fait naître à quelques autres personnes de son sexe l'envie de l'imiter, et il y en a présentement

deux ou trois qu'elle instruit de ses secrets, pour leur donner accès dans toutes les maisons où il y a des enfants qu'on peut secourir. Les personnes qui ont la charité de nous envoyer des remèdes, seront bien aises d'apprendre ce nouvel usage que nous en faisons.

Il y a encore à Trichirapaly un homme que sa piété distingue beaucoup. C'est le premier receveur du domaine des provinces méridionales du royaume. Sa conversion a coûté la vie à un de nos plus fervents catéchistes. Cet homme étant encore idolâtre, ne laissoit pas de vivre fort régulièrement selon sa secte. Il observoit avec une exactitude scrupuleuse toutes les superstitions des païens, et il ne manquoit jamais, au temps même le plus froid de l'année, d'aller tous les jours de grand matin à la rivière s'y plonger jusqu'au cou, et faire en cet état de longues prières à ses dieux, ce que ces pauvres aveugles regardent comme une action très méritoire. Le catéchiste, homme fort zélé, et qui connoissoit d'ailleurs combien le receveur étoit régulier dans sa conduite, résolut de le gagner à quelque prix que ce fût, persuadé que si on le convertissoit à Jésus-Christ, dans une religion si sainte, il deviendroit capable de tout. Pour trouver l'occasion de l'aborder et de l'instruire, il entreprit d'aller comme lui

tous les matins à la rivière, où, sans se faire connoître, mais prenant soin seulement de se laisser apercevoir, retiré à l'écart, il se plongeoit dans l'eau, et offroit au vrai Dieu, avec de ferventes prières, la mortification d'un bain si long, et auquel il n'étoit pas accoutumé, pour la conversion d'une ame qui se faisoit ainsi tous les jours la victime du démon. Il continua plusieurs jours ce pénible exercice, jusqu'à ce que le gentil, étonné de voir son assiduité à venir se laver, et ne croyant pas qu'un autre que lui pût tenir contre le froid qu'il faisoit alors, eut la curiosité de savoir qui il étoit, et quelle dévotion l'amenoit. Le catéchiste qui n'attendoit que cet heureux moment, lui dit : « Ce n'est pas à des dieux sourds » et impuissants comme les vôtres que j'adresse » mes vœux, mais au souverain maître du ciel » et de la terre, au Créateur de toutes choses, » qui seul mérite le culte et l'adoration de tous » les hommes. Les dieux que vous adorez, ou- » tre qu'ils ne sauroient vous faire ni bien ni » mal, sont encore indignes d'être regardés » même comme des hommes, puisqu'ils ont » vécu d'une manière plus barbare et plus im- » pure que les bêtes farouches et les animaux » les plus immondes ». Il n'avançoit rien qu'il ne prouvât par des faits tirés des histoires au-

thentiques du pays, que le gentil ne pouvoit révoquer en doute. Ce discours ne fit d'impression sur l'idolâtre qu'autant qu'il falloit pour vouloir en savoir davantage. Il pria le catéchiste, qui ne cherchoit que cela, de vouloir l'instruire plus à fond de notre religion, et de lui en expliquer les mystères. Les jours suivants se passèrent à l'explication de plusieurs points particuliers, et à la lecture des livres des chrétiens, qui traitent de la grandeur de Dieu et des fins dernières de l'homme, lesquels furent mis en parallèle avec les livres des idolâtres, où il ne se trouve que des infamies ou des impertinences et des faussetés visibles. Les réflexions du catéchiste furent si solides, et Dieu leur donna tant de force et tant d'onction, qu'il vint à bout enfin de ce qu'il avoit si ardemment désiré; mais il lui en coûta la vie: car les bains longs et fréquents qu'il avoit pris dans un temps où le froid, quoique médiocre pour nous, est très sensible par rapport aux Indiens, éteignirent en lui la chaleur naturelle. Il languit plusieurs mois et mourut enfin pénétré de joie d'avoir, à l'exemple de son divin Maître, donné sa vie pour sauver son prochain. Il fut fort regretté des chrétiens, mais surtout de notre néophyte qui étoit inconsolable de perdre son premier maître en Jésus-Christ, et

d'avoir été la cause innocente de sa mort. Il ne s'est point démenti depuis le moment de sa conversion, et il n'a rien relâché de ses jeûnes rigoureux et de ses longues prières : en sorte que la vie sainte et exemplaire qu'il mène, anime et soutient toute cette chrétienté.

A une des extrémités de Trichirapaly, il y a une église que le P. Bouchet y a fait bâtir sur les ruines d'une pagode. On en avoit autrefois donné l'emplacement aux premiers missionnaires de Maduré. Mais les guerres, qui sont assez fréquentes en ces états, étant survenues, les pères furent obligés de quitter la ville, et d'aller se cacher dans les bois. Pendant leur absence, un idolâtre s'empara de l'emplacement, et y fit bâtir un petit temple qu'il remplit de pagodes de toutes les grandeurs. Il n'y a que peu d'années que le P. Bouchet s'est remis en possession de ce lieu, et qu'il a obligé le prêtre des idoles d'en sortir. Ce fut un spectacle bien glorieux à la religion, et bien digne de compassion tout ensemble, de voir les mouvements inutiles que se donnoit ce pauvre homme pour enlever ses dieux. Les chrétiens le pressoient de déloger, et pour finir plus vite, ils prenoient les idoles, et les mettoient eux-mêmes par terre sans beaucoup de précaution. Plusieurs se trouvant brisées, il en ramassoit

les morceaux épars, pleurant à chaudes larmes, mais n'osant se plaindre, parce qu'on le faisoit sortir d'un lieu qui ne lui appartenoit pas, et qu'il avoit usurpé. Le temple fut abattu, et sur ses ruines on bâtit une église et une petite maison qui sert à loger les missionnaires.

Pendant le peu de temps que je fus à Trichirapaly avec le P. Bouchet, nous ne laissâmes pas de baptiser une quarantaine de catéchumènes que nos catéchistes avoient instruits, et je retournai à Aour, pour y célébrer la fête de saint François-Xavier, et pour me diposer au voyage de Pondichéry. Je suis sur le point de partir, après avoir eu la consolation de baptiser à Aour et dans les succursales de sa dépendance environ six cents personnes en cinq mois que j'y ai demeuré. J'aurai l'honneur de vous écrire sitôt que je serai arrivé à Pondichery, et de vous rendre compte de mon voyage par la première occasion qui se présentera. En attendant je recommande notre chère mission au zèle libéral de vos amis, et je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prières, etc.

LETTRE

Du P. Diusse, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père Directeur des Missions françaises de la Chine et des Indes orientales de la même Compagnie.

A Surate, le 28 de janvier 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

IL y a quelque temps que j'ai eu l'honneur de vous écrire, pour vous marquer combien il seroit avantageux à notre sainte religion d'établir une nouvelle mission dans les provinces occidentales de l'empire du Mogol. Mais, dans la crainte que j'ai que vous n'ayez pas reçu mes lettres que j'envoyai par la voie de terre, je vais vous faire ici un petit abrégé de ce que je vous mandois.

Quoique le mahométisme soit la religion dominante à la cour du Mogol, et que tous les officiers du prince en fassent profession, cependant presque tout le peuple est idolâtre;

de sorte qu'on peut dire que pour un mahométan, il y a deux et trois cents gentils. Ces peuples ont pour la plupart leur *rajas*, qui reconnoissent le Mogol pour souverain, et qui sont dans l'Indostan à peu près ce que les ducs de Guyenne, de Bretagne et de Normandie étoient autrefois en France.

Il seroit facile d'établir des missions florissantes dans les terres de ces rajas, et d'y recueillir une abondante moisson. Le pays qui s'étend depuis l'embouchure du grand fleuve *Indus* jusque vers Caboul, seroit, à mon avis, le lieu le plus propre pour commencer ce grand ouvrage. On m'a assuré que dans les montagnes qui séparent la Perse de l'empire du Mogol, il y avoit des chrétiens qui s'imprimoient, avec un fer chaud, la figure de la croix sur le corps. Il y a bien de l'apparence que ces chrétiens ne le sont que de nom, et que tout leur christianisme ne consiste qu'en cette marque extérieure qui les distingue des gentils et des mahométans; cependant vous voyez que ce seroit ici une entrée pour les conduire à embrasser une religion que vraisemblablement on a autrefois professée dans leur pays.

Il y a encore dans ces mêmes montagnes des peuplades entières de ces anciens Persans, qu'on nomme *gavres* en Perse et qu'on appelle

parsis à Surate et aux environs, où ils se sont établis en grand nombre. Ces peuples qui paroissoient avoir de l'inclination pour nous, ont toujours eu beaucoup d'éloignement du mahométisme, au point que ceux qui sont en Perse se voyant depuis deux ou trois ans vivement pressés par le nouveau roi de Perse de se faire mahométans, ils le prièrent avec de grandes instances de leur permettre d'embrasser le christianisme.

Vous voyez, mon révérend père, que la moisson est abondante dans ces vastes pays; mais il faudroit, pour la recueillir, des missionnaires également vertueux et savants, et des fonds suffisants pour les entretenir: car ce n'est point assez que les missionnaires qu'on destinera à cette nouvelle mission, aient beaucoup de zèle et de vertu, il faut de plus qu'ils aient une grande habileté, non seulement pour détruire les anciennes erreurs de ces peuples, mais pour leur inspirer d'abord une haute estime de notre religion. Si l'impression qu'elle fera dans leur esprit en ces commencements est forte et vive, et qu'elle réponde en quelque sorte à la grandeur de nos mystères, je suis persuadé qu'elle ne s'effacera jamais, et qu'elle sera comme la base et le fondement solide et assuré du salut de cette nation. Au contraire

si l'impression est foible et superficielle, leur foi et leur religion auront le même caractère, et l'on n'avancera guère, ou rien ne durera.

Ainsi, parmi ce grand nombre d'excellents sujets d'une vertu sûre et éprouvée, dont vous pouvez disposer, il est important que vous en destiniez quelques-uns, d'un mérite extraordinaire, à un ouvrage qui doit avoir de si grandes suites pour le christianisme. On en doit certainement tout espérer, surtout après que les vastes états de l'Indostan auront été partagés entre les enfants d'Aurengzeb, qui règne depuis si long temps; car on ne doute point que ces princes ne fussent favorables aux missionnaires, et qu'ils ne les protégeassent ouvertement dans toutes les provinces, principalement s'ils les y trouvoient déjà établis à la mort de leur père. Le prince Chalem, qui est l'aîné, a toujours marqué beaucoup de bonté à nos pères portugais qui sont à Agra; et il a même depuis peu appelé à Caboul, où il est présentement avec un corps d'armée considérable, le P. Magallens, ancien missionnaire de Delhi et d'Agra, et il a ordonné aux gouverneurs et aux autres officiers des lieux par où ce père passera, de lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire pour faire son voyage. On croit qu'il appelle ce père à la cour pour

avoir soin des chrétiens qui sont à sa suite. Voilà, mon révérend père, un léger crayon des grands biens que l'on peut faire en ce pays. Je vous enverrai un mémoire plus ample et plus détaillé par la première voie que je trouverai. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

Route *qu'il faut tenir pour passer les détroits de* Malaca *et de* Gobernadour.

De la pointe d'Achem, il faut aller terre à terre le long de l'île de Sumatra jusqu'au cap des Diamants, c'est-à-dire, environ quarante-cinq lieues. Toute cette côte est assez haute, les rivages sont bordées de verdure, le fond est bon depuis sept jusqu'à quatorze et quinze brasses, tant qu'on ne s'éloigne point de la terre de plus de deux lieues. Au cap des Diamants, on fait le sud-quart-sud-est, et l'on découvre bientôt l'île Polverère, qui est fort haute et bien boisée. On peut la voir de vingt lieues, et elle n'est éloignée du cap des Diamants que d'environ vingt cinq. Il n'y a point d'habitants, et toute l'île n'a pas plus d'un quart de lieue de tour; le mouillage est bon. A une ou deux lieues de Polverère on met le cap à

l'est (terme de marine, qui signifie aller à l'est) pour reconnoître Poljara; c'est une autre petite île qu'on trouve à dix-huit lieues; elle ressemble fort à la précédente, et par un beau temps la vue porte de l'une à l'autre. Poljara est du côté de la terre des Indes; il n'est pas nécessaire d'en approcher plus près que de huit ou neuf lieues; mais il faut se mettre entre ces deux îles pour entrer dans le vrai canal; lorsqu'on est à cette distance de Poljara, on voit d'un côté la terre de l'Inde, qui est basse et bordée de bois, et de l'autre on perd de vue les côtes de Sumatra. Qu'on mette le cap au sud-est-quart-est, prenant un peu du sud-est pour donner juste entre deux bancs de sable, qu'il faut passer nécessairement. Il vaut mieux prendre la petite passe, qui est à l'est, et la plus proche de Malaca; la grande passe, qui est à l'ouest, est trop éloignée des terres. On découvre bientôt la montagne de Porcelar du côté des Indes; mais pour ne manquer aucune des sûretés qu'on peut prendre, il faut encore reconnoître les îles d'Aros, qui sont à l'ouest franc: alors on est sûr d'être dans le bon chemin, et l'on fait le sud-est-quart-d'est pour gagner la côte des Indes et venir mouiller devant Malaca. Dans ce détroit, les vents venoient ordinairement de terre pendant la nuit, et à midi ils

venoient de la mer. Presque toutes les nuits nous avions de bons grains mêlés d'éclairs, les courants portoient nord-est et sud-est. On mouilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures, et il falloit envoyer la chaloupe sonder incessamment devant nous pour nous marquer le chemin.

Après qu'on a vu les îles d'Aros, on vient reconnoître le cap de Rochade du côté de l'Inde, et ce cap reste à l'est. Enfin on achève de s'assurer de sa route par un rocher très pointu et sans mousse ni verdure, qui reste est-sud-est du cap de Rochade. Faisant le sud-quart-sud-est, en peu d'heures avec la marée on mouille à une bonne lieue de Malaca, et l'on commence à revoir de là les terres de Sumatra.

La côte de Malaca est basse et couverte de cocotiers et de palmiers qui cachent la ville. On ne voit que quelques maisons assez semblables à celles d'Achem, qui s'étendent à plus d'une demi-lieue sur le bord de la mer. La citadelle paroît noire; il y a plusieurs sentinelles blanches sur les remparts, et dedans il y a une hauteur et un reste de clocher qui semble être joint à une maison blanche; c'est ce qui paroît d'abord, et c'est à quoi l'on peut reconnoître Malaca : avec ce que j'en ai dit on ne sauroit s'y tromper. Au sortir de Malaca

on met le cap au sud-quart-sud-est jusqu'au détroit de Gobernadour, et pendant quarante lieues il n'y a rien à caindre. Quand on ne peut refouler (aller contre) la marée, il faut mouiller deux fois le jour; on trouve sur le chemin les îles Maricacaï, qui restent à la droite; il y en a aussi sur la gauche, mais sans nom. Pour donner dans le détroit de Gobernadour, il faut faire d'abord le nord en laissant le détroit de Siucapour à la droite; tout y est plein d'îles, les courants sont rapides, les marées violentes, et quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit, on voit une île, sur laquelle il y a trois arbres qui paroissent de loin comme trois mâts de navires; on l'appelle l'*Ile-de-Sable;* on la voit d'une lieue. Elle peut avoir un quart de lieue de long et cent pas de large; elle est presque de niveau à la mer. On la laisse à la droite, et l'on trouve seize brasses d'eau; alors on fait l'est, et on rencontre une autre petite île toute de sable, où il y a sept ou huit arbres fort hauts et séparés les uns des autres; on la nomme l'*Ile-Carrée.* De l'Ile-Carrée on voit l'Ile-Saint-Jean toujours à la droite; celle-ci a bien quatre ou cinq lieues de tour. Si l'on ne trouvoit que cinq brasses, il faudroit faire l'est-quart-nord-est; mais si l'on est au large et sans fond, on fait l'est

franc, sans pourtant trop s'approcher des îles qui sont sur la gauche. De là on découvre la montagne de Ior, et l'on est par le travers de ce petit royaume. Enfin, en continuant cette route à l'est, on voit le cap de Romanca. On fait l'est-sud-est et l'est-quart-sud-est; et quand ce cap reste au nord, on fait l'est-sud-est pour aller reconnoître les pierres blanches, qui sont de petites îles un peu au large. Sitôt qu'on les a vues, il faut faire l'est quelque temps, puis l'est-nord-est, et enfin le nord-est et le nord-est-quart-nord, pour se jeter dans le golfe de Siam, et de là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de Gobernadour a vingt lieues de long, et est fort difficile quand on n'y a jamais passé.

LETTRE

Du P. Mauduit, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien, de la même Compagnie.

A Carouvepondi, royaume de Carnate, dans les Indes orientales, le 1er janvier 1702.

Mon révérend père,

P. C.

Dans les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire les années précédentes, je vous marquois que nos supérieurs ayant résolu d'établir une nouvelle mission au royaume de Carnate, dans le voisinage et sur le modèle de celle de Maduré, ils m'avoient choisi pour exécuter cette entreprise. Comme les coutumes et les mœurs de ces peuples sont fort extraordinaires et qu'il est nécessaire de les connoître et de s'y conformer en tout ce qui n'est pas contraire à a loi de Dieu, pour les gagner à Jésus-Christ, je crus que je devois aller m'en instruire dans e Maduré même auprès du P. François Lainez

et du P. Joseph Carvalho. Ce dernier vient de perdre la vie pour la confession de la foi dans les prisons de Tanjaour. Je travaillai environ six mois avec eux dans cette mission, et j'y baptisai huit à neuf cents personnes, dont la plus grande partie, instruits déjà par ces pères, étoient disposés à recevoir le premier sacrement de l'Eglise. J'y serois volontiers demeuré plus long-temps pour profiter à loisir des lumières et des exemples de ces deux saints missionnaires; mais nos supérieurs me pressoient de prendre incessamment la route du nord pour me rendre à Cangivaron, capitale du royaume de Carnate.

Après avoir recommandé à la sainte Vierge la nouvelle mission que j'allois établir, et l'avoir mise sous sa protection, je commençai à travailler, et en moins de cinq ou six mois, je bâtis deux églises proche la ville de Cangivaron, et je baptisai près de cent cinquante personnes. Comme on ne peut presque rien faire en ce pays sans le secours des catéchistes, ainsi que je vous l'ai déjà mandé plusieurs fois, je cherchai d'abord avec soin des sujets propres à cet important emploi, et je m'appliquai à les former. C'est une nécessité d'en avoir toujours un grand nombre; car, outre qu'il y a beaucoup de travail, le catéchiste d' une basse caste

ne peut servir à instruire les Indiens d'une caste plus élevée. Les Brames et les Choutres qui sont les principales castes et les plus étendues, ont un mépris bien plus grand pour les Parias, qui sont au-dessous d'eux, que les princes n'en pourroient avoir en Europe pour le plus bas peuple. Ils seroient déshonorés dans leur pays, et déchus des droits de leur caste, s'ils avoient écouté les instructions d'un homme qu'ils regardent comme un malheureux. Il nous faut donc et des catéchistes parias pour les Parias, et des catéchistes brames pour les Brames, ce qui nous jette dans un grand embarras; car il n'est pas aisé d'en former, surtout parmi les derniers, parce que la conversion des Brames est très-difficile, et qu'étant fiers naturellement et entêtés de leur naissance et de leur supériorité au-dessus des autres castes, on les trouve toujours bien moins dociles et plus attachés aux superstitions de leur pays.

Dieu cependant m'a fait la grâce de convertir deux jeunes Brames, qui ont de l'esprit et un très-beau naturel. Il y a quelques mois que je les ai baptisés, et je les instruis avec un grand soin, dans l'espérance d'en faire un jour deux excellents catéchistes. J'ai eu aussi le bonheur de m'attacher un catéchiste parias fort habile. Comme il a été autrefois prêtre des idoles, il

est parfaitement instruit de tous les secrets de la religion païenne. Et cela lui donne un grand avantage pour faire connoître à ses compatriotes le déplorable aveuglement où ils sont, de rendre à de fausses divinités le culte qui n'est dû qu'au véritable Dieu.

Il y a quelque temps qu'un catéchiste de la mission de Maduré me pria de me trouver à Pouleour pour y baptiser quelques catéchumènes parias et pour y confesser quelques néophytes de cette caste. La crainte que les Brames et les Choutres ne vinssent à savoir que j'avois fait cette démarche, et ne me regardassent comme un homme infâme et indigne d'avoir jamais aucun commerce avec eux, m'empêcha d'y aller. Les paroles de l'apôtre saint Paul, que j'avois lues le matin à la messe, me déterminèrent à prendre cette résolution *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium vestrum.* (II Cor. ch. 3). Je fis donc venir ces pauvres gens à trois lieues d'ici dans un lieu écarté, où j'allai les trouver pendant la nuit et avec de grandes précautions, et j'en baptisai neuf avec quelques habitants d'un petit village, que je laissai rempli de joie et de consolation, de se voir mis au nombre des enfants de Dieu. Peu de temps après, je baptisai une *Deva Dachi* ou *Esclave divine ;* c'est ainsi

qu'on appelle les femmes dont les prêtres des idoles abusent, sous prétexte que leurs dieux les demandent et les retiennent à leur service. Je me souvins en cette occasion de ce que dit Notre-Seigneur dans l'évangile, « qu'il y aura » de ces malheureuses pécheresses, qui entre- » ront plutôt dans le royaume de Dieu, que » plusieurs de ceux qui se croient justes » (Matt. 11.). Car cette *Deva Dachi* reçut le baptême avec de si grands sentiments de piété, que je ne pus retenir mes larmes.

Le 23 du mois de mars de l'année passée il y eut ici une éclipse de lune. Comme les Brames sont les dépositaires de la science et de la doctrine parmi les Indiens, et qu'ils s'appliquent particulièrement à l'astronomie, ils n'avoient pas manqué de prédire cette éclipse. J'examinai leur calcul, et je ne le trouvai pas tout à fait juste, ce qui me donna occasion de faire un type de cette éclipse, où j'en marquai exactement le temps et la durée. J'envoyai ce type à Cangivaron et dans les villes voisines; il se trouva juste, car l'éclipse arriva précisément à l'heure que j'avois marquée, ce qui donna à ces peuples une haute idée de la science des Brames du Nord; c'est le nom qu'on nous donne en ce pays.

Rien n'est plus extravagant que le sentiment

des Indiens sur la cause des éclipses. Toutes les fois que l'ombre de la terre nous cache la lune, ou que la lune nous empêche de voir le soleil, ce qui fait les éclipses, comme tout le monde sait, ces peuples superstitieux s'imaginent qu'un dragon engloutit ces deux astres et les dérobe à nos yeux. Ce qui est plus ridicule, c'est qu'afin de faire quitter prise à ce prétendu monstre, ils font pendant ce temps-là un charivari épouvantable, et que les femmes enceintes s'enferment avec un grand soin dans leurs maisons, d'où elles n'osent sortir, de peur que ce terrible dragon, après avoir englouti la lune, n'en fasse autant à leurs enfants.

Quelques Brames m'étant venus voir en ce temps-là, ne manquèrent pas de me parler de l'éclipse. Je leur fis voir clairement que tout ce qu'on disoit du dragon qui engloutit le soleil et la lune dans le temps que ces deux astres sont éclipsés, n'étoit qu'une fable grossière dont on abusoit le peuple. Ils en convinrent aisément. « Puisque vous êtes de si » bonne foi, leur répartis-je, permettez-moi » de vous dire que, comme vous vous êtes » trompés jusqu'à présent sur la cause des » éclipses, vous pourriez bien vous tromper » aussi en croyant que *Brama*, *Vichnou* et *Routren* sont des dieux dignes d'être adorés;

» puisque ces prétendus dieux n'ont été que
» des hommes corrompus et vicieux, que la
» flatterie et la passion ont érigés en divinités.»
Il n'est pas difficile de convaincre des gens qui n'ont aucun principe; mais il n'est pas aisé de leur faire quitter leurs erreurs, ni de leur persuader d'agir conformément à la vérité connue. Quand on leur reproche quelque vice, ou qu'on les reprend d'une mauvaise action, ils répondent froidement que cela est écrit sur leur tête, et qu'ils n'ont pu faire autrement. Si vous paroissez étonné de ce langage nouveau, et que vous demandiez à voir où cela est écrit, ils vous montrent les diverses jointures du crâne de leur tête, prétendant que les sutures mêmes sont les caractères de cette écriture mystérieuse. Si vous les pressez de déchiffrer ces caractères, et de vous faire connoître ce qu'ils signifient, ils avouent qu'ils ne le savent pas. « Mais, puisque vous ne savez
» pas lire cette écriture, disois-je quelquefois
» à ces gens entêtés, qui est-ce donc qui
» vous la lit? Qui est-ce qui vous en ex-
» plique le sens, et qui vous fait connoître ce
» qu'elle contient? D'ailleurs, ces prétendus
» caractères étant les mêmes sur la tête de
» tous les hommes, d'où vient qu'ils agissent
» si différemment, et qu'ils sont si contraires

« les uns aux autres dans leurs vues, dans leurs » desseins et dans leurs projets?

Les Brames m'écoutoient de sang froid, et sans s'inquiéter ni des contradictions où ils tomboient, ni des conséquences ridicules qu'ils étoient obligés d'avouer. Enfin lorsqu'ils se sentoient vivement pressés, toute leur ressource étoit de se retirer sans rien dire. On voit par là quel est à peu près le caractère des gens de ce pays, et que la conversion des Brames est un ouvrage plus difficile qu'on ne s'imagine.

Depuis environ un an, les conversions n'ont pas été si fréquentes qu'elles l'étoient dans les premiers mois que je me suis établi ici. J'ai souvent envoyé mes catéchistes dans les villages et dans les bourgades voisines, pour y annoncer le royaume de Dieu; mais le succès n'a pas répondu à mes intentions ni à leurs travaux. Dans la plupart des lieux où ils ont été, on n'a pas seulement voulu les entendre; et il n'y a eu qu'un petit nombre d'ames choisies qui aient écouté la divine parole, et qui s'y soient rendues dociles. On fait souvent bien des courses et bien des voyages sans gagner personne à Jésus-Christ.

Je n'ai quitté qu'avec regret la mission de Maduré. Ah! quand aurai-je la consolation de

baptiser quatre ou cinq cents personnes dans un seul jour, comme fit l'année passée dans le Maravas le P. François Laynez? Cet ouvrier infatigable m'a dit souvent qu'il ne falloit pas se rebuter, si on ne faisoit d'abord un grand nombre de conversions; qu'il en est à peu près des missionnaires comme des laboureurs; qu'il faut semer beaucoup, si l'on veut recueillir beaucoup; que les commencements de la mission de Maduré, où la récolte est aujourd'hui si abondante, avoient été très difficiles, et qu'on y avoit prêché pendant plusieurs années sans y convertir presque personne. Je tâche de profiter des saintes instructions que cet ancien et expérimenté missionnaire a eu la bonté de me donner, et j'espère qu'un jour la divine semence que nous nous efforçons de répandre de côté et d'autre fructifiera au centuple.

Comme notre dessein est d'établir une mission solide, non seulement dans le royaume de Carnate, d'où je vous écris cette lettre, mais encore dans les royaumes qui nous environnent, on a jugé à propos que je prisse une connoissance exacte de ces pays, afin de voir en quels lieux il sera plus avantageux de s'établir. C'est ce qui m'a obligé d'entreprendre un assez long voyage du côté de l'Ouest, dont

je ne suis de retour que depuis deux mois. Je vais vous en rendre un compte exact dans la petite relation que je joins à cette lettre.

RELATION

D'un voyage que le P. Mauduit a fait à l'ouest du royaume de Carnate en 1701.

Le 3 septembre 1701, je partis de Carouvepondi, où je fais ma résidence ordinaire, et qui n'est qu'à deux ou trois lieues de Cangivaron, capitale du royaume de Carnate, et je me rendis ce jour-là même, d'assez bonne heure, à Ayenkolam, autrefois ville considérable, et qui n'est aujourd'hui qu'un gros bourg. Un chrétien que j'avois baptisé depuis quelques mois, me reçut chez lui avec beaucoup de charité; mais je ne m'y arrêtai pas. Je continuai mon chemin, et j'allai coucher plus loin dans une grande pagode, qui est dédiée à un singe que les Indiens adorent comme une divinité. Comme il n'y a dans tout ce pays ni hôtellerie, ni caravanserails où l'on se puisse loger quand on fait voyage, on se retire d'ordinaire dans les

temples pour y passer la nuit. Je me plaçai avec mes catéchistes au milieu de cette pagode; nous y fîmes nos prières ordinaires; et après nous être prosternés plusieurs fois devant l'image de Jésus crucifié, que j'avois attachée à un des piliers, nous chantâmes en *tamul* divers cantiques pour glorifier Dieu dans un lieu où il est si souvent déshonoré. Un des Brames qui a soin de ce temple, chagrin de voir que nous méprisions ses idoles et que nous leur tournions le dos, nous en vint marquer son indignation; mais, sans nous mettre en peine de ses reproches, nous continuâmes de chanter jusqu'à ce qu'il fallut prendre un peu de repos. Je passai une très mauvaise nuit. L'ardeur du soleil que j'avois eu presque à plomb sur la tête pendant tout le jour, et les mauvaises eaux que j'avois été obligé de boire, me causèrent une fièvre très violente. Cet accident ne m'empêcha pas cependant de me mettre le lendemain en chemin et d'arriver à Alcatile, grande ville fort peuplée, mais sale et mal bâtie, comme le sont d'ordinaire presque toutes les villes des Indes.

Je vis, les yeux baignés de larmes, de tristes restes d'une cérémonie diabolique, que les Maures (c'est-à-dire les Mahométans) s'efforcent d'abolir, depuis qu'ils se sont rendus

maîtres de la plus grande partie de ce pays. Il y avoit peu de jours qu'une femme, ou pénétrée de douleur de la mort de son mari, ou touchée du désir de faire parler d'elle, s'étoit jetée dans le bûcher sur lequel on brûloit le corps du défunt, et y avoit été consumée par les flammes. On voyoit encore les colliers, les bracelets et les autres ornements de cette malheureuse victime du démon, attachés aux branches des arbres qui environnent le lieu où s'étoit faite cette triste cérémonie. On y avoit même élevé un mausolée pour conserver à la postérité la mémoire d'une action si héroïque dans l'idée de ces peuples qui mettent les femmes au nombre de leurs divinités, quand elles ont le courage de se brûler ainsi toutes vives après la mort de leurs époux.

Je couchai à Alcatile dans la maison d'un Brame qui adoroit tous les jours le démon sous la figure et sous le nom de *Poulear*. Ayant trouvé cette idole élevée dans la chambre où l'on me logea, je crus devoir la renverser par terre. Le Brame vint le lendemain avec des fleurs et de l'eau pour honorer, selon sa coutume, le dieu Poulear, et pour lui faire un sacrifice; mais voyant et l'idole renversée, et une espèce d'autel que j'avois dressé en sa place pour célébrer nos saints mystères, il se retira,

et me donna toute la commodité de faire les exercices de notre sainte religion. Je le fis en effet avec autant de paix et de tranquillité que dans une ville chrétienne. Mon arrivée attira plusieurs personnes dans cette maison : ce qui me donna occasion de leur parler de Dieu, et du malheur qu'ils avoient de ne pas connoître cet Être souverain, qui est la source de tous les biens. Ils écoutèrent avec attention tout ce que je leur dis; mais ils n'en furent point touchés, et il n'y en eut aucun qui marquât pour lors vouloir embrasser la religion chrétienne. J'eus seulement la consolation de baptiser un enfant qui étoit à l'extrémité, et qu'on m'apporta pour lui donner quelques remèdes. Je laissai encore dans de très bonnes dispositions un homme et une femme de la secte des *Linganistes*. Après les avoir instruits, je dis au mari qu'il falloit qu'il me mit entre les mains le *lingan* qu'il avoit au cou. Cette proposition lui fit changer de visage; ses yeux devinrent affreux, et sa bouche demi-béante; enfin il me parut un autre homme : mais comme je le pressai vivement, il obéit et me donna son lingan. Le lingan est une figure monstrueuse et abominable, que quelques-uns de ces idolâtres portent au cou pour marquer le dévouement et l'attachement qu'ils ont à une espèce

de *Priape*, la plus infâme de toutes leurs divinités. La femme de ce linganiste marqua beaucoup plus de ferveur que son mari; car elle arracha elle-même avec plaisir du cou et des bras de son fils, je ne sais quelles écritures superstitieuses qu'on y avoit attachées. Je baptisai cet enfant, et je laissai le père et la mère avec trois ou quatre personnes d'un village voisin, entre les mains d'un bon chrétien, pour achever de les instruire et pour les préparer au saint baptême que j'espérois leur conférer à mon retour.

Avant que de quitter Alcatile, j'allai voir un fameux docteur linganiste, qui s'étoit acquis beaucoup d'estime et de réputation dans tout le pays. Je le trouvai occupé à la lecture d'un livre qui parloit du Seigneur du ciel et de la terre. Après les civilités ordinaires, il me demanda si la loi de ce souverain maître n'étoit pas la véritable religion. Je lui répondis qu'il n'en falloit pas douter, et qu'il n'y en avoit point d'autre : j'ajoutai qu'il seroit inexcusable, s'il n'embrassoit point cette religion, et s'il n'en suivoit pas les maximes. Il me parla de la religion chrétienne avec éloge, et me montra même des livres qui en traitoient. Je lui dis que tout mon désir étoit de faire connoître à tous les peuples cet Être souverain dont il

m'avoit parlé, et que je le priois de vouloir bien m'aider dans une si sainte entreprise. « Ce » travail seroit fort inutile, me répartit ce doc- » teur; l'esprit des Indiens est trop borné, et » ils ne sont point capables d'une connoissance » si élevée. Quoique les perfections infinies de » ce souverain Être soient incompréhensibles, » lui dis-je, il n'y a personne qui ne le puisse » connoître autant qu'il est nécessaire pour le » salut. Car il en est en quelque manière de » Dieu comme de la mer; quoiqu'on n'en voie » pas toute l'étendue, et qu'on n'en connoisse » pas la profondeur, on ne laisse pas de la con- » noître assez pour faire des voyages d'un fort » long cours, et pour se rendre au lieu où l'on » a dessein d'aller. » La comparaison lui plut; mais je ne pus l'engager à embrasser le chris- tianisme, ni le porter à faire connoître le vrai Dieu. Il étoit à peu près du caractère de ceux dont parle l'Apôtre, qui, ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme ils devoient. Les mœurs de ce docteur étoient trop corrompues, et le gros lingan qu'il portoit au cou étoit comme le sceau de sa réprobation. J'aurois fort sou- haité convertir le Brame qui m'avoit reçu si charitablement dans sa maison, et qui paroissoit m'écouter avec beaucoup de docilité; mais il avoit trois femmes qu'il aimoit, et un at-

chement pour elles ne lui permettoit pas de suivre la lumière qui l'éclairoit. La polygamie a toujours été dans l'Orient un des plus grands obstacles qu'on ait trouvé à la conversion des gentils.

Je laissai à Alcatile un de mes catéchistes, pour instruire les catéchumènes que j'y avois faits, et je me disposai à continuer mon voyage toujours à l'ouest. J'y trouvai de grandes difficultés. On me dit que les Maures et les *Marastes* [1] se faisoient de ce côté là une cruelle guerre et que tous les chemins étoient fermés. *Eh bien! nous prendrons la route du nord*, repartis-je sur le champ à ceux qui sembloient vouloir m'effrayer; *et après que nous aurons marché quelque temps de ce côté là nous tournerons vers le sud-ouest.* On m'assura que l'embarras seroit à peu près le même à cause de la révolte des *Paleagarens*, qui sont de petits princes tributaires des Maures. Je vis bien, à la manière dont on me parloit, qu'on n'avoit envie que de rompre mon voyage, et de m'empêcher de pénétrer plus avant dans le pays. Ainsi, sans m'arrêter davantage à tout ce qu'on me disoit, j'implo-

[1] Ce sont les sujets du fameux Sevagi, qui se rendit au dernier siècle si redoutable dans les Indes.

rai l'assistance de Dieu, et je pris la route de Velour, qui est à l'ouest d'Alcatile.

J'entrai dans cette grande ville accompagné de mes catéchistes, dont quelques-uns étoient Brames, et j'allai loger chez un Brame; ce qui m'attira beaucoup de considération, et me fit passer pour un *Sanias* d'une grande autorité. Sur le bruit qui s'en répandit, le *Durey* (gouverneur de la ville) accompagné d'un grand nombre de personnes distinguées, me vint rendre visite. Je fis tomber la conversation sur le souverain Seigneur de toutes choses et sur ses admirables perfections. Il m'écouta avec plaisir, et il me parut, autant que j'en pus juger par ses discours, n'être pas éloigné du royaume de Dieu. La forteresse de Velour est une des plus considérables de tout le pays. Les officiers de ce poste important étoient alors brouillés avec les pricipaux Brames de la ville. Le gouverneur me demanda s'ils ne se réconcilieroient pas bientôt, et s'ils ne s'uniroient pas entre eux par une bonne paix. Je lui répondis que la paix leur étoit absolument nécessaire, et que s'ils vouloient suivre mes conseils ils la feroient incessamment, puisque les Maures qui les environnoient de toutes parts, ne cherchoient qu'à profiter de leurs divisions, que quelques Marastes avoient déjà pris leur

parti, et qu'on ne devoit pas douter qu'un plus grand nombre ne suivit dans peu de temps un exemple si pernicieux. Le gouverneur, content de ma réponse, me quitta après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés, et m'avoir assuré de sa protection. Les Brames ayant fait réflexion aux avis que j'avois pris la liberté de leur donner, se réconcilièrent avec les officiers de la forteresse, et firent avec eux une paix solide. Je ne manquai pas d'en faire compliment au gouverneur, qui fut si content de ma conduite, qu'il eut la bonté de me donner une maison, et de m'en mettre lui-même en possession, en me marquant qu'il feroit dans la suite quelque chose de plus pour moi. Il m'appela quelques jours après pour savoir mon sentiment sur la maladie de sa femme qui étoit incommodée depuis long-temps. Je vis cette dame, je lui parlai de Dieu et de la nécessité qu'il y a de se sauver : elle m'écouta avec attention, et je la laissai dans de très bonnes dispositions pour notre sainte religion.

Comme les Maures infestoient tout ce pays, et qu'ils faisoient souvent des courses jusqu'aux portes de Velour, on n'y parloit que de guerre, et on n'étoit occupé que des préparatifs que l'on faisoit pour se défendre, et pour repousser les ennemis; ainsi je ne crus

pas devoir penser alors à aucun établissement dans cette grande ville. Je baptisai seulement douze ou quinze Parias que je trouvai suffisamment instruits, et après avoir recommandé à quelques-uns de mes gens que je laissai-là, quelques catéchumènes auxquels je promis de conférer le baptême à mon retour, je continuai mon voyage vers l'ouest.

Le pays est beau et agréable, et il me parut assez peuplé. Mais il l'étoit bien davantage avant que les Maures s'en fussent rendus les maîtres. Leurs troupes, qui étoient répandues dans la campagne, ne me causèrent aucun embarras. Je vis sur ma route plusieurs petites villes, et entre autres Palliconde, dont la situation est admirable. Les *Rajas-Poutres*, qui sont seigneurs de ces villes, me reçurent avec beaucoup de civilité. Ces princes, dont la caste est fort illustre, sont venus du Nord s'établir en ce pays, et s'y maintiennent par la protection des Maures, dont ils ont embrassé les intérêts. Je me suis souvent entretenu avec ces rajas, et ils m'ont toujours marqué beaucoup d'amitié. Ils m'ont même témoigné qu'ils auroient de la joie de voir quelques missionnaires s'établir dans leurs états.

Je passai ensuite par la petite ville de Kuriyctam, et j'allai loger chez un marchand. Je fis

tous les exercices de notre sainte religion dans sa maison, et j'annonçai Jésus-Christ à sa nombreuse famille et à plusieurs autres personnes qui n'en avoient point entendu parler. Ce marchand, touché de mes exhortations, m'apporta lui-même des fleurs et du *sanbrani* (espèce d'encens), pour l'offrir au vrai Dieu. J'aurois eu plus de joie s'il s'étoit offert lui-même; mais le temps n'étoit pas venu, et j'espère que Dieu achèvera ce qu'il semble avoir commencé pour la conversion de ces pauvres gens.

J'arrivai deux jours après à Erudurgam. C'est une ville située auprès de cette longue chaîne de montagnes, qui coupent presque d'une extrémité à l'autre la grande péninsule de l'Inde en-deçà du Gange. On m'arrêta à la porte de cette ville, parce que le fameux *Ram-Raja*, qui a fait de si grandes conquêtes dans les Indes, surprenoit autrefois les villes et les forteresses sous un habit de *Sanias*, semblable à celui que je portois. Je dis aux officiers que je n'avois point d'autre dessein en venant à Erudurgam que d'y faire connoître le véritable Dieu, et de retirer les peuples de la profonde ignorance où ils étoient sur leur salut. On se contenta de cette réponse, et après m'avoir fait attendre long-temps à la porte, on

me laissa enfin entrer. Dès le soir même, un docteur mahométan me vint voir avec quelques Brames idolâtres. C'étoit un homme qui avoit de l'étude et de la capacité. Il me fit plusieurs questions fort spirituelles; il parloit la langue *tamul* avec beaucoup de facilité et d'élégance, et je n'en fus pas surpris, quand on m'eut appris qu'il étoit du royaume de Tanjaour. Il me parut, par toutes ses manières, être un fort honnête homme et mériter l'estime qu'on avoit pour lui. J'aurois fort souhaité le gagner à Jésus-Christ; mais outre que je ne demeurai qu'un jour en ce lieu-là, ce docteur étoit Maure, c'est-à-dire, beaucoup plus éloigné du royaume de Dieu que ne le sont les païens mêmes.

Je trouvai de grandes difficultés à continuer mon voyage. Il me falloit traverser des montagnes presque inaccessibles. Les catéchistes que j'avois envoyés de ce côté-là en avoient été effrayés plus d'une fois. Ils me disoient que les princes qui sont au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, et qu'il n'étoit pas de la prudence de s'exposer dans un temps si dangereux à aller dans un pays qu'on ne connoissoit pas. Les Indiens sont naturellement timides, tout les effraye. Sans avoir égard à leurs rapports, je me mis en chemin pour

aller à Peddu-Nayaken-Durgam. Quoiqu'il n'y ait qu'une demi journée d'Erudurgam jusqu'à cette ville, nous marchâmes deux jours entiers par des bois et des montagnes affreuses, sans savoir où nous allions, parce que nous étions égarés. Outre la faim et la lassitude dont nous étions accablés, les tigres et les autres bêtes féroces, dont ces montagnes sont pleines, nous donnoient de grandes inquiétudes. Dans cette extrémité, nous nous mîmes en prières et nous eûmes recours à la sainte Vierge, qui sembla nous exaucer; car un moment après nous découvrîmes une route qui nous remit dans notre chemin. Nous trouvâmes même de bonnes gens qui voulurent bien nous servir de guides jusqu'au village voisin.

Après nous être un peu délassés, nous passâmes enfin ces hautes montagnes, dont on nous avoit fait tant de peur, et nous traversâmes un gros bourg sans trouver personne, parce que tous les habitants avoient pris la fuite, par la crainte des Maures qui couroient la campagne. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Peddu-Nayaken-Durgam, petite ville, mais alors si peuplée, parce que les habitants des lieux circonvoisins s'y étoient réfugiés, que nous ne trouvâmes qu'une méchante cabane pour nous retirer. Nous y pas-

sâmes la nuit avec beaucoup d'incommodité, et j'allai le lendemain à la forteresse pour saluer le prince. On m'arrêta à la porte, et je ne pus être admis à l'audience qu'après avoir été interrogé par quelques Brames, qui me firent diverses questions, et qui me conduisirent enfin par bien des détours dans l'appartement du *Paleagaren*. Je trouvai un fort bon homme, qui me reçut avec honnêteté : je lui présentai quelques fruits du pays, et un peu de jais, substance que les Indiens regardent comme quelque chose de précieux. Le prince étoit assis, et avoit devant lui une espèce de petite estrade, où il m'invita de m'asseoir. Comme je ne crus pas devoir me mettre dans un lieu plus élevé que celui où il étoit, j'étendis ma peau de tigre à terre, selon la coutume de ce pays; je m'assis ensuite, et je lui exposai le sujet de mon voyage, à peu près en ces termes : « Je n'ai quitté mon pays, » seigneur, et je ne me suis rendu ici, avec » des peines et des travaux immenses, que » pour retirer vos sujets des épaisses ténèbres » où ils vivent depuis si long-temps, en ado- » rant des divinités qui sont l'ouvrage des » mains des hommes. Il n'y a qu'un souverain » Seigneur de toutes choses, qui a créé le ciel » et la terre; c'est ce souverain Maître de

» l'univers que tous les hommes doivent con-
» noître, et à qui ils doivent être soumis;
» c'est sa loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent
» être éternellement heureux; et c'est cette loi
» sainte dont je viens instruire vos peuples.
» S'ils l'embrassent et s'ils la gardent avec fi-
» délité, on ne verra plus parmi eux ni trou-
» bles, ni divisions ni violence, ni injustice :
» la charité, la douceur, la piété, la justice et
» toutes les autres vertus seront la règle de
» leur conduite. Soumis et fidèles au prince qui
» les gouverne, ils s'acquitteront de ce qu'ils
» doivent au souverain Seigneur, et parvien-
» dront par là à la souveraine félicité. » Après lui avoir expliqué les principaux attributs de Dieu, et lui avoir donné une grande idée de la morale chrétienne, je lui demandai sa protection. Il me la promit, me fit trouver un logement commode, et ordonna à un de ses officiers de me donner, à moi et à mes gens, tout ce qui seroit nécessaire ce jour là pour notre subsistance.

Dès qu'on a passé les hautes montagnes dont je viens de parler, on ne se sert plus dans tout le pays que de la langue *talanque* ou *canaréenne*. Je trouvai cependant auprès de cette ville un gros bourg rempli de *Tamulers*, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la violence des Maures. Plusieurs *Brame-*

nati me visitèrent; c'est le nom qu'on donne aux femmes des Brames. Elles me firent plusieurs questions, et entr'autres elles me demandèrent si leurs maris, qui avoient entrepris de longs voyages, réussiroient, et s'ils seroient bientôt de retour en leur pays. Je leur répondis que je n'étois point venu pour les tromper, comme faisoient tous les jours leurs faux docteurs, qui les séduisoient par les fables qu'ils leur débitoient avec tant de faste et d'ostentation; mais que mon dessein étoit de leur enseigner le chemin du Ciel, et de leur apprendre les moyens nécessaires pour y parvenir et pour acquérir les biens éternels. Elles m'écoutèrent avec attention, me saluèrent ensuite avec beaucoup de civilité, comme elles avoient fait d'abord, et se retirèrent sans me donner aucune espérance de conversion. Il y eut plusieurs autres personnes de moindre qualité, qui demandèrent à se faire instruire, et qui furent plus dociles à mes instructions. C'est ce qui m'engagea à laisser un de mes catéchistes pour les disposer au saint baptême, et à leur promettre que je repasserois par leur ville à mon retour.

J'allai ensuite à Bairepalli; mais je n'y trouvai qu'un seul homme, tous les habitants ayant pris la fuite à l'approche des Maures.

Le lendemain je me rendis à Tailur, petite ville qui appartient à un autre Paleagaren. La forteresse en est assez bonne ; j'y dis la messe, et j'y trouvai le chef d'une nombreuse famille qui m'écouta volontiers et qui me parut avoir un véritable désir de son salut, quoiqu'il fût de la secte des Linganistes. Je passai ensuite par Sapour, qui n'est qu'à une petite journée de Tadur. Sapour étoit autrefois une ville fort peuplée ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, où plusieurs *Tumulers*, qui s'y sont retirés depuis long-tems, m'écoutèrent avec plaisir et me promirent de se servir des moyens que je leur marquai pour se faire instruire de notre sainte religion.

J'arrivai le même jour à Coralam, dont les Maures se sont rendus maîtres depuis peu de temps. Coralam a été une ville des plus considérables des Indes. Quoiqu'elle ait beaucoup perdu de l'éclat et de la splendeur qu'elle avoit autrefois, elle ne laisse pas d'être encore fort grande et fort peuplée. J'eus beaucoup de peine à y entrer, et encore plus à y trouver une maison. Les personnes chez qui je logeai m'entendirent avec plaisir parler de Dieu, surtout les femmes, qui me marquèrent qu'elles étoient disposées à suivre la religion que je leur prêchois, pourvu que leurs maris l'em-

brassassent; car c'est la coutume en ce pays, que les femmes suivent la religion de leurs maris. Aussi le principal soin d'un missionnaire est de gagner les chefs de familles, qui font en peu de temps plus de fruit en leur maison que n'en pourroient faire les plus fervents catéchistes.

J'eus de longs entretiens avec un Brame, qui me fit diverses questions, et qui me parla beaucoup du dieu *Bruma*. Je lui fis voir combien les sentiments qu'il avoit de la divinité étoient ridicules et extravagants. Tantôt il assuroit que *Bruma* avoit un corps, et tantôt qu'il n'en avoit point. « Si *Bruma* a un corps, » lui disois-je, comment est-il partout? Et s'il » n'en a point, comment osez-vous assurer » que les Brames sont sortis de son front, les » rois de ses épaules, et les autres castes des » autres parties de son corps? » Cette objection l'embarrassa, et l'obligea de se retirer. Mais il me promit de me revenir voir. Il y revint en effet accompagné d'un Maure. Celui-ci qui avoit beaucoup voyagé, et qui avoit demeuré trois ans à Goa, me regarda attentivement; et élevant sa voix, s'écria que j'étois un *Pranguis*. Cette parole fut un coup de foudre pour moi, parce que je ne doutois pas que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous nos projets, et je ne me trompai pas.

Un des principaux de la ville m'avoit offert quelques jours auparavant de me bâtir une maison, pour y faire en toute liberté les exercice de notre sainte religion, et plusieurs personnes m'avoient promis de se faire instruire; mais dès qu'ils eurent appris ce que le Maure avoit dit, l'idée que j'étois un *Pranguis* fit de si fortes impressions sur leurs esprits, que je les vis en un moment entièrement changés à mon égard. Ils me traitèrent cependant toujours avec honneur; mais ils me firent dire que le temps n'étoit pas propre à faire un établissement; que le gouverneur devoit bientôt changer; qu'il falloit attendre son successeur, et savoir sur cela ses sentiments, dont on ne pourroit s'informer que dans quelques mois. Je connus bientôt que tout ce qu'ils me disoient n'étoit qu'un honnête prétexte dont ils se servoient pour retirer la parole qu'ils m'avoient donnée, et pour se défaire de moi. Quelque envie que j'eusse de commencer un établissement à Coralam, où il y a beaucoup à travailler pour la conversion des ames, je ne crus pas devoir demeurer plus long-temps dans un lieu, où le soupçon que j'étois *Pranguis* pouvoit avoir de fâcheuses suites pour nos desseins. Ainsi je résolus de partir incessamment. Je me trouvois alors au milieu des terres, c'est-à-

dire, également éloigné de la côte de Coromandel et de celle de Malabar. J'aurois bien souhaité poursuivre mon voyage du côté de l'ouest; mais la crainte d'être reconnu pour *Pranguis*, et la saison des pluies qui approchoit, m'obligèrent d'aller au Nord chercher chez quelque Paleagaren, ce que je ne devois pas espérer de trouver parmi les Maures.

Je quittai donc Coralam, et le lendemain je m'arrêtai à Sonakallu. C'est un lieu entouré de montagnes, qui lui servent de défense. Je ne pus voir le Paleagaren, parce qu'il avoit une grosse fluxion sur les yeux; mais je saluai son premier ministre, qui me reçut avec honneur. Je parlai de notre sainte religion à plusieurs personnes, qui me parurent être touchées de ce que je leur disois, et qui me prièrent de leur envoyer quelqu'un pour les instruire.

De là je vins à Ramasa-Mutteram, qui est une ville assez considérable; mais avant que d'y entrer, nous nous arrêtâmes, mes gens et moi, pour nous reposer. A peine nous étions-nous assis, qu'une bonne veuve s'approcha de nous pour savoir qui nous étions, et quels étoient nos desseins. Nous les lui expliquâmes, et nous lui dîmes que nous étions des serviteurs du souverain Seigneur de l'univers, qui venions pour le faire connoître aux habitants de

cette ville, et pour leur apprendre le chemin du Ciel, dont ils étoient fort éloignés. J'ajoutai que si quelque personne charitable vouloit nous aider à bâtir en ce lieu-là un temple à ce souverain Maître, je m'y arrêterois quelque temps, et que j'y laisserois ensuite quelqu'un de mes disciples pour instruire ceux qui voudroient embrasser notre sainte religion. La veuve goûta cette proposition. Elle m'offrit d'abord une petite maison qu'elle avoit hors de la ville. Je lui remontrai que si nous étions dans la ville même, nous y ferions nos fonctions avec plus de commodités pour nous, et avec plus d'avantage pour les habitants. Elle me répondit que j'avois raison, qu'elle en vouloit faire la dépense, et que je n'avois qu'à lui envoyer dans quelques mois quelqu'un de mes gens pour consommer cette affaire. Je la remerciai de sa bonne volonté, et je lui promis de lui faire savoir de mes nouvelles.

Je me rendis ensuite à Punganour, grande ville et très-peuplée, mais sale et mal bâtie, quoiqu'elle soit la capitale de tout le pays. Dès le lendemain, j'allai trouver l'*Alvadar*, qui est le premier ministre, et comme le maître du royaume, le Roi étant un jeune prince qui se tient presque toujours enfermé dans la forteresse avec la reine sa mère. L'alvadar, qui étoit

environné de plusieurs Brames, me reçut avec civilité. Je le priai de me présenter au Roi, il me dit que le temps n'étoit pas propre, et qu'on ne pourroit le voir qu'après que la fête qui se célébroit avec grande solennité seroit passée. Ce retardement m'obligea de demeurer à Punganour plus long-temps que je n'eusse souhaité. J'annonçai Jésus-Christ au milieu de cette grande ville : on m'écouta ; mais comme la plupart des habitants sont de la secte des *linganistes*, on fut peu touché de mes discours. Il n'y eut qu'une seule femme qui se convertit avec ses quatre enfants, et un jeune homme d'un beau naturel, qui étoit au service d'un seigneur maure, et qui résolut de quitter son maître pour se retirer dans son pays, et y faire profession de la religion chrétienne.

Il y avoit près de quinze jours que j'étois à Punganour, lorsque l'alvadar m'envoya la permission de bâtir une église au vrai Dieu dans le lieu que je voudrois choisir. Mon désir étoit de parler au jeune Roi et à la Reine sa mère, dans l'espérance que je pourrois gagner à Jésus-Christ cette princesse, dont on m'avoit fait de grands éloges. Mais quelques efforts que je fisse, je ne pus parvenir à les voir. Un Tamuler, homme d'esprit, m'assura que ce refus venoit de la crainte qu'avoit l'alvadar que je ne

fisse quelques reproches au Roi sur le *lingan* qu'il portoit depuis quelques années; mais je suis persuadé que si j'eusse pu faire quelques présents à ce prince et à sa mère, on n'auroit fait aucune difficulté de me procurer l'audience que je demandois.

Avant que de sortir de cette grande ville, je baptisai trois enfants de la femme dont j'ai parlé. Pour elle, comme elle avoit porté long-temps le *lingan*, je crus qu'il la falloit éprouver plus long-temps, aussi bien que son fils aîné, que je pris à mon service, dans l'espérance d'en faire un jour un excellent catéchiste. Car, outre qu'il entendoit déjà plusieurs langues, il savoit fort bien lire et écrire en *tamul*. Pendant que je me disposois à baptiser ces trois catéchumènes, dix ou douze Tamulers entrèrent dans la chambre où se devoit faire la cérémonie. L'équipage où je les vis me surprit. Ils avoient chacun à la main quelqu'un des instruments dont on se sert pour bâtir : je crus qu'on me les envoyoit pour mettre la main à l'œuvre, et pour élever une église au vrai Dieu. Je leur demandai s'ils venoient à ce dessein : « Nous le souhaiterions fort, repartirent ces » bonnes gens, et nous nous ferions un grand » plaisir de contribuer à une si sainte œuvre ; » mais nous ne pouvons vous offrir que nos

» bras, et nous sommes bien fâchés de ne pou-» voir faire davantage. » Je les remerciai de leur bonne volonté, et je les priai de la conserver pour quelqu'autre occasion. Ils assistèrent au baptême des trois catéchumènes, dont ils furent fort édifiés, et me conjurèrent de leur laisser un de mes catéchistes pour les instruire, ce que je fis avec plaisir.

Mon dessein étoit en quittant Punganour d'aller à Tcrapadi. C'est une fameuse pagode du côté du nord, où les gentils vont en pélerinage de toutes les parties des Indes, et y portent des présents considérables; mais je fis réflexion que parmi la multitude de gens qui y alloient en foule en ce temps-là, je pourrois rencontrer quelqu'un qui me feroit passer pour *Pranguis*, et qui par là détruiroit entièrement l'œuvre de Dieu; ainsi je pris le parti de revenir à Tailur. Ce ne fut pas sans peine, car il me fallut prendre de longs détours pour éviter la rencontre des Maures, qui désoloient tout ce pays-là. Après avoir marché assez long-temps, je m'arrêtai auprès d'un étang pour y prendre quelque repos. Une femme, d'un âge fort avancé, m'ayant aperçu, vint s'asseoir assez près de moi. Je lui parlai de son salut et du danger où elle étoit de se perdre éternellement. Elle m'écouta avec une atten-

tion extraordinaire et de grands sentiments de piété. Elle comprenoit parfaitement tout ce que je lui enseignois, et me le répétoit avec beaucoup de fidélité, ce qui me faisoit bien voir que pendant que mes paroles frappoient ses oreilles, le Saint-Esprit l'instruisoit intérieurement, et lui faisoit goûter tout ce que je lui disois. Elle me marqua un désir extrême de recevoir le baptême. Comme je fis quelque difficulté de la baptiser, elle me représenta qu'étant accablée d'infirmités et âgée de près de cent ans, elle ne pourroit se transporter en aucune église des chrétiens; qu'ainsi elle seroit dans un danger évident de ne jamais recevoir ce sacrement, qui est nécessaire au salut; que je ne devois pas douter que Dieu ne m'eût conduit à ce dessein sur le bord de cet étang. Elle me conjura avec une si grande abondance de larmes de ne lui pas refuser la grâce qu'elle demandoit, que la voyant suffisamment instruite, je me rendis à ses instances, et je la baptisai avec la même eau auprès de laquelle le Seigneur nous avoit conduits, elle et moi, par une providence si particulière. Le baptême sembla donner de nouvelles forces à son corps, et rempli son ame d'une joie et d'une consolation qu'elle ne pouvoit exprimer.

Je logeai à Tailur chez un ancien hôte, qui me fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible. Quoiqu'il fût *linganiste*, je le laissai dans de fort bonnes dispositions. S'il se fait chrétien, comme il me l'a promis, je suis assuré qu'il gagnera à Jésus-Christ un grand nombre de ses compatriotes, et que sa famille, qui est très-nombreuse, suivra son exemple.

Je repassai par Peddu-Nayaken-Durgam, et j'y laissai deux de mes disciples, parce que c'est un pays où il y a beaucoup de bien à faire. J'y trouvai des gens fort dociles, et qui m'avouèrent de bonne foi, qu'au milieu des bois et des montagnes dont ils étoient environnés, ils étoient comme des bêtes. « Écoutez-» moi, leur dis-je, et je vous apprendrai » le chemin qu'il faut tenir pour parvenir au » royaume céleste, et pour vous rendre éter-» nellement heureux. Ouvrez les yeux à la » lumière que je vous présente, et laissez-vous » conduire. » Quelques-uns me promirent de se faire instruire par ceux que je leur laissois: il y en eut d'autres qui m'avouèrent ingénument que le royaume dont je leur parlois n'étoit pas fait pour eux, et qu'ils n'y devoient pas penser. Ce n'étoit pas le temps de les désabuser d'une erreur si grossière, parce que le but de mon voyage n'étant que de décou-

vrir le pays, et de m'instruire de ce qui est le plus avantageux pour les desseins que nous avons d'y établir solidement la foi, je ne m'arrêtois dans les lieux par où je passois, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour prendre ces connoissances.

En passant par Velour, j'avois promis à quelques catéchumènes de les baptiser à mon retour, si je les trouvois suffisamment instruits. C'est ce qui me porta à en prendre le chemin, sans faire assez d'attention au danger auquel je m'exposois, vu l'état où se trouvoit cette ville. Les Maures qui avoient dessein depuis longtemps de s'en emparer la tenoient comme bloquée, et couroient tout le pays. J'eus le malheur de tomber entre leurs mains, dans un passage dont ils s'étoient saisis un quart d'heure avant que j'y arrivasse. On me conduisit au capitaine qui commandoit ce petit corps. Il me regarda avec fierté, et me reçut d'abord assez mal; mais il s'adoucit dans la suite, et me renvoya le lendemain assez honnêtement. Je n'entrai point dans Velour, pour ne pas donner de soupçon aux Maures, qui n'auroient pas manqué de me chagriner; mais je pris le chemin d'Alcatile, où j'arrivai heureusement, et où j'appris que les catéchistes que j'avois laissés à Velour avoient pris la fuite à l'ap-

proche des Maures, qu'ils étoient tombés entre leurs mains par leur imprudence, et qu'après avoir été pillés et dépouillés, ils avoient été attachés à des arbres. Cette nouvelle m'affligea beaucoup; mais j'adorai la conduite du Seigneur sur nous, et je me soumis à sa volonté.

Je fis quelques catéchumènes à Alcatile, et j'en eusse fait assurément un plus grand nombre, si toute la ville n'eût pas alors été occupée à célébrer la fête d'une de leurs plus fameuses divinités. Je logeai chez un homme fort entêté de ses faux dieux et fort zélé pour leur service. Pendant le peu de temps que je demeurai dans sa maison, je lui donnai une si haute idée de notre religion, qu'il voulut partager les fleurs qu'on lui apportoit tous les jours, entre le vrai Dieu que nous adorions chez lui, et le démon qu'il adoroit dans le temple qu'il avoit fait bâtir devant sa maison; mais je lui dis que ces deux cultes étoient incompatibles, qu'on ne pouvoit servir deux maîtres, accorder la lumière avec les ténèbres, ni le vrai Dieu avec *Poulear*. Je prie le Seigneur d'éclairer cet homme charitable, dont la conversion auroit des suites très avantageuses pour la religion. Je ne quittai qu'à regret Alcatile, mais il étoit temps de me rendre à Carouvepondi, qui est le lieu d'où j'étois parti deux mois auparavant.

Le fruit que j'ai tiré de mon voyage, c'est que j'ai connu les lieux où nous pourrons établir des missionnaires et envoyer des catéchistes. Il semble que le temps soit venu de travailler solidement à la conversion de ces pays ensevelis depuis tant de siècles dans les ténèbres du paganisme. Il faut se hâter de peur que les Mahométans qui s'emparent peu à peu de tous ces royaumes n'obligent ces peuples à suivre leur malheureuse religion. Rien n'édifie davantage ces idolâtres, et ne les engage plus fortement à embrasser la religion chrétienne, que la vie austère et pénitente que mènent les missionnaires. Un missionnaire de Carnate et de Maduré ne doit point boire de vin ni manger de chair, ni d'œufs, ni de poisson; toute sa nourriture doit consister dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau, ou un peu de lait, dont même il ne doit user que rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, si l'on veut faire quelque fruit, parce que ces peuples sont persuadés que ceux qui instruisent les autres et qui les conduisent, doivent vivre d'une vie beaucoup plus parfaite. Hélas! que nous serions heureux, si par chacun de nos jeûnes nous pouvions obtenir de Dieu la conversion d'un idolâtre! Pendant que j'ai travaillé dans le Maduré à la conversion

des ames, trois ou quatre baptêmes répondoient à un jeûne ; depuis que je suis dans cette nouvelle mission, trois ou quatre jeûnes répondent à un baptême, c'est encore beaucoup ; mais j'espère de la bonté de Dieu que le nombre des baptêmes égalera bientôt le nombre des jeûnes, et que dans quelques années il les surpassera infiniment. C'est ce que je vous prie de demander tous les jours à Dieu, afin qu'au milieu d'une moisson si abondante nous remplissions les greniers du Père de famille, en nous acquittant parfaitement des devoirs qui sont attachés à notre vocation et à notre ministère.

LETTRE

Du P. Petit, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Trevou, de la même Compagnie, confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

A Pondichery, le 12 février 1702.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

ON ne peut être plus sensible que je le suis à toutes les bontés dont vous m'honorâtes à mon départ de France pour venir ici. J'en conserverai toute ma vie une parfaite reconnoissance. Recevez-en, s'il vous plaît, aujourd'hui les premières marques dans cette lettre que je prends la liberté de vous écrire. Il y a près de cinq semaines que je suis arrivé à Pondichery avec le père Tachard. Vous verrez par la relation qu'il envoie en France, combien notre voyage a été heureux, et quelle route nous avons tenue.

Pour venir du lieu de notre déharquement à Pondichery, il nous a fallu traverser le petit royaume de Maravas, qui est une dépendance de la mission de Maduré. Vous avez souvent entendu parler de cette mission comme d'une des plus saintes et des plus glorieuses à Jésus-Christ que nous ayons dans les Indes. On ne vous en a point trop dit, et je puis vous assurer par tout ce que j'ai vu en passant en divers lieux, que l'idée qu'on vous en a donnée, est plus au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Les ouvriers qui cherchent le travail et la croix, trouvent ici de quoi se satisfaire pleinement, et le succès répond abondamment au travail. Les conversions augmentent chaque jour de plus en plus. Le P. Martin a baptisé dans son district, en moins de cinq mois, près de onze cents personnes, et le P. Lainez, dans le Maravas, en vingt-deux mois, près de dix mille. On est bien dédommagé des peines du voyage, et bien animé à apprendre promptement les langues, quand on voit de l'ouverture à pouvoir, avec le secours du Seigneur, faire bientôt quelque chose de semblable.

Nous ne sommes pas même ici tout à fait sans quelque espérance du martyre qui est la couronne de l'apostolat. Deux de nos pères viennent encore d'avoir le bonheur de confes-

er Jésus-Christ dans les fers. L'un des deux est mort de misère et d'épuisement le 14 novembre dernier, c'est le P. Joseph Carvalho. Son compagnon dans la prison étoit le P. Bertholde. Ils avoient été arrêtés dans la persécution sanglante qui s'est élevée depuis peu contre les chrétiens dans le royaume de Tanjaour, qui est assez proche de Pondichery. Vous ne sauriez croire, mon révérend père, combien on se sent animé à souffrir et à porter avec joie le travail et les peines attachées à son emploi, quand on songe au besoin qu'on aura de Dieu dans des épreuves beaucoup plus grandes, où l'on peut chaque jour se voir exposé. Mais quel bonheur aussi de pouvoir espérer qu'on ne sera point abandonné de sa grâce toute-puissante, et qu'on est destiné peut-être à verser son sang pour la cause de Jésus-Christ. Priez bien Dieu, je vous en conjure, qu'il veuille me rendre digne d'une si grande faveur, et qu'il ait plus d'égard aux mérites de tant de saints religieux dont nous sommes les frères, qu'à ce que pourroient attirer sur nous nos misères et nos fréquentes infidélités.

Je me donne présentement tout entier à apprendre la langue malabare, afin d'entrer au plutôt dans la nouvelle mission de Carnate, que nos pères français viennent d'établir sur

le modèle de celles des Jésuites portugais. J
compte beaucoup, surtout dans ces commen-
cements, sur le secours des catéchistes qu
savent la langue et qui sont faits aux usages d
pays ; mais on n'en a pas autant qu'on vou-
droit, parce qu'ils ne peuvent vaquer à leu
ministère sans quitter tout autre sorte de tra-
vail, et qu'ainsi c'est à nous à les nourrir e
à les entretenir de tout. Pour en avoir beau-
coup, il faudroit que les aumônes d'Europ
fussent plus abondantes sans comparaiso
qu'elles ne sont. Nos pères disent ici que ving
écus de France suffisent par an pour l'entre-
tien d'un catéchiste. Si donc par vous-même,
mon révérend père, ou par vos amis, vou
pouvez nous en procurer plusieurs, vous de-
vez compter qu'un grand nombre d'infidèle
vous auront, et à eux, l'obligation de leu
salut éternel. Je ne vous en dirai pas davan-
tage, persuadé par le zèle que vous avez pour
la gloire de Dieu et pour l'avancement de la
religion, que vous nous ménagerez tous le
secours qui dépendent de vous, et que vous
ferez valoir la cause de nos pauvres infidèles,
autant que vaut le sang du Fils de Dieu, qui
n'a pas cru trop faire en le versant pour les
racheter. Je me recommande à vos saints sa-
crifices, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

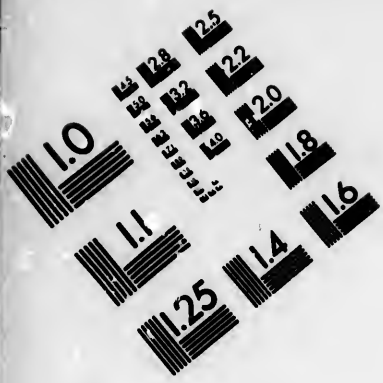
Du P. Tachard, supérieur général des missionnaires français de la Compagnie de Jésus, dans les Indes orientales, au P. de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Pondichery, le 16 février 1702.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI eu l'honneur de vous écrire du Cap-Vert ce qui s'étoit passé depuis notre départ du Port-Louis. Je continue, comme je m'y suis engagé, à vous faire le détail de notre voyage. Depuis le Cap-Vert, il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à l'île d'Anjouan, qui est au nord de la grande île de Madagascar. Les habitants d'Anjouan, qui sont venus de l'Arabie, appellent leur île *Zoani*, dont les Européens en y ajoutant la syllabe *an*, qui est un article de la langue de ces insulaires, ont formé le nom d'*Anjouan*. Comme les ouragans se font


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10
11
12
13
14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100
110
125
140
160
180
200
220
250
280
320
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000
1100
1250
1400
1600
1800
2000
2200
2500
2800
3200
3600
4000
4500
5000
5600
6300
7100
8000
9000
10000
11000
12500
14000
16000
18000
20000
22000
25000
28000
32000
36000
40000
45000
50000
56000
63000
71000
80000
90000
100000
110000
125000
140000
160000
180000
200000
220000
250000
280000
320000
360000
400000
450000
500000
560000
630000
710000
800000
900000
1000000
1100000
1250000
1400000
1600000
1800000
2000000
2200000
2500000
2800000
3200000
3600000
4000000
4500000
5000000
5600000
6300000
7100000
8000000
9000000
10000000
11000000
12500000
14000000
16000000
18000000
20000000
22000000
25000000
28000000
32000000
36000000
40000000
45000000
50000000
56000000
63000000
71000000
80000000
90000000
100000000
110000000
125000000
140000000
160000000
180000000
200000000
220000000
250000000
280000000
320000000
360000000
400000000
450000000
500000000
560000000
630000000
710000000
800000000
900000000
1000000000
1100000000
1250000000
1400000000
1600000000
1800000000
2000000000
2200000000
2500000000
2800000000
3200000000
3600000000
4000000000
4500000000
5000000000
5600000000
6300000000
7100000000
8000000000
9000000000
10000000000
11000000000
12500000000
14000000000
16000000000
18000000000
20000000000
22000000000
25000000000
28000000000
32000000000
36000000000
40000000000
45000000000
50000000000
56000000000
63000000000
71000000000
80000000000
90000000000
100000000000
110000000000
125000000000
140000000000
160000000000
180000000000
200000000000
220000000000
250000000000
280000000000
320000000000
360000000000
400000000000
450000000000
500000000000
560000000000
630000000000
710000000000
800000000000
900000000000
1000000000000
1100000000000
1250000000000
1400000000000
1600000000000
1800000000000
2000000000000
2200000000000
2500000000000
2800000000000
3200000000000
3600000000000
4000000000000
4500000000000
5000000000000
5600000000000
6300000000000
7100000000000
8000000000000
9000000000000
10000000000000
11000000000000
12500000000000
14000000000000
16000000000000
18000000000000
20000000000000
22000000000000
25000000000000
28000000000000
32000000000000
36000000000000
40000000000000
45000000000000
50000000000000
56000000000000
63000000000000
71000000000000
80000000000000
90000000000000
100000000000000
110000000000000
125000000000000
140000000000000
160000000000000
180000000000000
200000000000000
220000000000000
250000000000000
280000000000000
320000000000000
360000000000000
400000000000000
450000000000000
500000000000000
560000000000000
630000000000000
710000000000000
800000000000000
900000000000000
1000000000000000
1100000000000000
1250000000000000
1400000000000000
1600000000000000
1800000000000000
2000000000000000
2200000000000000
2500000000000000
2800000000000000
3200000000000000
3600000000000000
4000000000000000
4500000000000000
5000000000000000
5600000000000000
6300000000000000
7100000000000000
8000000000000000
9000000000000000
10000000000000000
11000000000000000
12500000000000000
14000000000000000
16000000000000000
18000000000000000
20000000000000000
22000000000000000
25000000000000000
28000000000000000
32000000000000000
36000000000000000
40000000000000000
45000000000000000
50000000000000000
56000000000000000
63000000000000000
71000000000000000
80000000000000000
90000000000000000
100000000000000000
110000000000000000
125000000000000000
140000000000000000
160000000000000000
180000000000000000
200000000000000000
220000000000000000
250000000000000000
280000000000000000
320000000000000000
360000000000000000
400000000000000000
450000000000000000
500000000000000000
560000000000000000
630000000000000000
710000000000000000
800000000000000000
900000000000000000
1000000000000000000
1100000000000000000
1250000000000000000
1400000000000000000
1600000000000000000
1800000000000000000
2000000000000000000
2200000000000000000
2500000000000000000
2800000000000000000
3200000000000000000
3600000000000000000
4000000000000000000
4500000000000000000
5000000000000000000
5600000000000000000
6300000000000000000
7100000000000000000
8000000000000000000
9000000000000000000
10000000000000000000
11000000000000000000
12500000000000000000
14000000000000000000
16000000000000000000
18000000000000000000
20000000000000000000
22000000000000000000
25000000000000000000
28000000000000000000
32000000000000000000
36000000000000000000
40000000000000000000
45000000000000000000
50000000000000000000
56000000000000000000
63000000000000000000
71000000000000000000
80000000000000000000
90000000000000000000
100000000000000000000
110000000000000000000
125000000000000000000
140000000000000000000
160000000000000000000
180000000000000000000
200000000000000000000
220000000000000000000
250000000000000000000
280000000000000000000
320000000000000000000
360000000000000000000
400000000000000000000
450000000000000000000
500000000000000000000
560000000000000000000
630000000000000000000
710000000000000000000
800000000000000000000
900000000000000000000
1000000000000000000000
1100000000000000000000
1250000000000000000000
1400000000000000000000
1600000000000000000000
1800000000000000000000
2000000000000000000000
2200000000000000000000
2500000000000000000000
2800000000000000000000
3200000000000000000000
3600000000000000000000
4000000000000000000000
4500000000000000000000
5000000000000000000000
5600000000000000000000
6300000000000000000000
7100000000000000000000
8000000000000000000000
9000000000000000000000
10000000000000000000000
11000000000000000000000
12500000000000000000000
14000000000000000000000
16000000000000000000000
18000000000000000000000
20000000000000000000000
22000000000000000000000
25000000000000000000000
28000000000000000000000
32000000000000000000000
36000000000000000000000
40000000000000000000000
45000000000000000000000
50000000000000000000000
56000000000000000000000
63000000000000000000000
71000000000000000000000
80000000000000000000000
90000000000000000000000
100000000000000000000000
110000000000000000000000
125000000000000000000000
140000000000000000000000
160000000000000000000000
180000000000000000000000
200000000000000000000000
220000000000000000000000
250000000000000000000000
280000000000000000000000
320000000000000000000000
360000000000000000000000
400000000000000000000000
450000000000000000000000
500000000000000000000000
560000000000000000000000
630000000000000000000000
710000000000000000000000
800000000000000000000000
900000000000000000000000
1000000000000000000000000
1100000000000000000000000
1250000000000000000000000
1400000000000000000000000
1600000000000000000000000
1800000000000000000000000
2000000000000000000000000
2200000000000000000000000
2500000000000000000000000
2800000000000000000000000
3200000000000000000000000
3600000000000000000000000
4000000000000000000000000
4500000000000000000000000
5000000000000000000000000
5600000000000000000000000
6300000000000000000000000
7100000000000000000000000
8000000000000000000000000
9000000000000000000000000
10000000000000000000000000
11000000000000000000000000
12500000000000000000000000
14000000000000000000000000
16000000000000000000000000
18000000000000000000000000
20000000000000000000000000
22000000000000000000000000
25000000000000000000000000
28000000000000000000000000
32000000000000000000000000
36000000000000000000000000
40000000000000000000000000
45000000000000000000000000
50000000000000000000000000
56000000000000000000000000
63000000000000000000000000
71000000000000000000000000
80000000000000000000000000
90000000000000000000000000
100000000000000000000000000
110000000000000000000000000
125000000000000000000000000
140000000000000000000000000
160000000000000000000000000
180000000000000000000000000
200000000000000000000000000
220000000000000000000000000
250000000000000000000000000
280000000000000000000000000
320000000000000000000000000
360000000000000000000000000
400000000000000000000000000
450000000000000000000000000
500000000000000000000000000
560000000000000000000000000
630000000000000000000000000
710000000000000000000000000
800000000000000000000000000
900000000000000000000000000
1000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000
1250000000000000000000000000
1400000000000000000000000000
1600000000000000000000000000
1800000000000000000000000000
2000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000
2500000000000000000000000000
2800000000000000000000000000
3200000000000000000000000000
3600000000000000000000000000
4000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000
5000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000
6300000000000000000000000000
7100000000000000000000000000
8000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000
14000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50

ordinairement sentir au mois d'août et de septembre sur les côtes de l'Indoustan, il est dangereux d'arriver aux Indes avant le 10 d'octobre; ainsi, ayant fait une navigation beaucoup plus courte qu'on ne devoit l'espérer, nous fûmes obligés de demeurer assez long-temps à l'île d'Anjouan, et plus long-temps encore à la hauteur du 21 et du 22e degré de latitude septentrionale, où nous louvoyâmes pendant un mois, pour attendre la saison propre à mouiller dans la rade de Surate.

Le séjour que nous fîmes à Anjouan nous donna le temps de prendre, par plusieurs observations réitérées, sa véritable latitude. Dans la partie de l'île la plus septentrionale, où nous étions sur le bord de la mer, elle est de 11 degrés 50 min., et ainsi le milieu de l'île est à 12 degrés de latitude méridionale. Cette observation que je fis avec un quart de cercle d'un pied de rayon, est d'autant plus nécessaire qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un vaisseau anglais, faute de savoir la latitude de l'île d'Anjouan, avoit échoué à Mayote, qui est une île vers le sud, éloignée de plus de quatorze ou quinze lieues de celle d'Anjouan. Il y a sept ans que le même malheur seroit arrivé à un vaisseau du Roi, de soixante pièces de canon, si la bonne manœuvre que fit le capi-

taine ne l'eût sauvé ; le danger fut très grand, et l'on voyoit déjà les rochers sous le vaisseau, qui se seroit infailliblement brisé, parce que les courants le portoient à terre. Cette erreur vint de ce que les pilotes, sur de mauvaises cartes, prirent Mayote pour Moali, quoique l'île de Moali soit plus septentrionale d'environ trente minutes, ou de dix lieues marines, que celle de Mayote.

Le 4 d'août, vers les onze heures du matin, le soleil s'éclipsa presque entièrement. Je ne vous envoie point le type de cette éclipse, parce que tous mes papiers sont encore à Manapar, vers le cap Comorin ; mais j'espère vous l'envoyer l'an prochain. Ce type est singulier, en ce que, par une méthode dont je ne sache pas que personne se soit encore servi, il fait voir la grandeur et la durée de cette éclipse solaire, et tous les endroits du monde où elle a paru.

Le bon air de l'île d'Anjouan et les rafraîchissements qu'on y trouve en abondance, rendirent la santé aux malades du vaisseau presque aussitôt qu'on les eut mis à terre ; mais un grand nombre de ceux qui se portoient le mieux, tombèrent malades, les uns pour avoir pris avec excès des boissons du pays qui sont très violentes ; les autres, au contraire, pour avoir

trop mangé des fruits rafraîchissants, et bu sans discrétion de l'eau vive qui coule des rochers. Les fièvres étoient malignes, accompagnées de grands dévoiements et de transport au cerveau. Ces maladies naissantes dont nous craignions les suites, parce qu'elles pouvoient devenir contagieuses, nous firent quitter cette île agréable et fertile beaucoup plutôt que nous n'eussions fait. Nous levâmes l'ancre le 14 d'août avec un vent favorable, mais qui ne dura pas; car à peine eûmes nous fait sept ou huit lieues, que le calme nous prit. Les courants nous portèrent vers l'île de Moali, et nous obligèrent à passer à l'occident de l'île de Comore ou Angasie, la plus grande de ce petit archipel.

Ce fut un coup de providence spéciale pour deux pauvres Anglais qui étoient dans cette île depuis deux ans, dénués de tout, et abandonnés aux insultes et à la cruauté d'un peuple barbare. Nous avions envoyé notre chaloupe à terre chercher quelque chose qui nous manquoit; on mit en panne, et on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenoit, nous fûmes fort surpris d'y voir deux hommes tout nus, décharnés et moribonds. L'un étoit âgé d'environ trente ans; l'autre ne paroissoit pas en avoir plus de vingt. Après qu'on les eut

interrogés, nous apprîmes qu'ils avoient fait naufrage à l'île de Mayote, dont nous avons déjà parlé. Le premier étoit dans un grand navire de la Compagnie d'Angleterre, qui s'étoit perdu il y avoit près de trois ans; et l'autre venoit de Boston, où il s'étoit engagé avec des flibustiers anglais. Ces deux vaisseaux avoient péri, parce que les pilotes avoient pris l'île de Mayote pour celle de Moali. Ceux des passagers et de l'équipage, qui purent se sauver à terre, furent traités par les habitants avec beaucoup de ménagement, aussi long-temps que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverses maladies, causées aux uns par le mauvais air ou par la débauche, et aux autres par la tristesse et le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou seize personnes, les barbares, qui ne les craignoient plus, cherchèrent bientôt les moyens de leur ôter les biens et la vie.

Il y avoit parmi ces malheureux sept Français et trois Allemands; les autres étoient Anglais ou Hollandais. Comme leur nombre diminuoit chaque jour, et qu'ils se voyoient mourir de misère l'un après l'autre, ils prirent la résolution de sortir à quelque prix que ce fût de cette île, dont ils ne pouvoient pas espérer qu'aucun vaisseau d'Europe vînt jamais les tirer, le port étant inaccessible à ceux mêmes

d'une médiocre grandeur. Dans cette vue, ils firent, des débris de leurs navires, une chaloupe assez grande pour les porter, avec des sommes d'argent considérables qui leur restoient. Ils devoient mettre le lendemain à la voile, quand le roi du pays, qui eut quelque soupçon de ce qui se passoit, leur envoya demander leur chaloupe qu'il trouvoit, disoit-il, fort à son gré. Ce n'étoit visiblement qu'un prétexte pour les arrêter, et pour se rendre maître de leur argent. Les Européens, qui se trouvèrent alors assemblés dans une cabane sur le bord de la mer, tinrent conseil, et furent tous d'avis de refuser le roi de Mayote le plus honnêtement qu'ils pourroient. Ils virent bien qu'après cette démarche on ne chercheroit qu'à les perdre, et qu'ainsi il falloit qu'ils se tinssent sur leurs gardes plus que jamais. Mais les barbares qui s'étoient aperçus que la poudre leur manquoit, parce qu'ils n'alloient plus à la chasse, les environnèrent en foule et les attaquèrent avec furie dans leur cabane, où ils se défendirent long-temps. Comme elle n'étoit environnée que de grosses nattes, et qu'elle n'étoit couverte que de paille et d'écorces d'arbres, les barbares y mirent aisément le feu, et y brûlèrent la plupart de ces misérables. Ceux qui échappèrent à demi-grillés ne furent pas

plus heureux, car on les mit brutalement à mort. Ainsi, de toute cette troupe il ne resta que trois Anglais, qui se tinrent cachés jusqu'à ce que la fureur du combat et du carnage fût passée. On eut pitié d'eux, et on leur donna un petit canot avec quatre hommes qui les menèrent à Angasie.

Ces pauvres gens y furent bien reçus par le roi de la partie occidentale de l'île où on les débarqua. Il les entretint d'abord à ses dépens; mais s'étant bientôt lassé de cette hospitalité, il les laissa chercher de quoi vivre comme ils pourroient. Pendant une année et demie ils se nourrirent du fruit du cocotier et du lait qu'ils tiroient des vaches, quand ils pouvoient les trouver à l'écart; après quoi un des trois ne pouvant pas soutenir plus long-temps une si grande disette, tomba malade et mourut. Ses deux compagnons se mirent en devoir de l'enterrer; mais comme si la terre eût dû être profanée par la sépulture d'un Européen, les habitants d'Angasie ne voulurent pas le leur permettre, et les obligèrent de le jeter dans la mer. Voilà ce que nous apprîmes de ces deux Anglais, qui racontèrent leurs disgrâces aux officiers de notre vaisseau. Ils étoient sur le rivage de l'île d'Angasie quand notre chaloupe y aborda; ils ne dirent rien jusqu'à ce

que la voyant se remettre en mer, ils se jetèrent à la nage et firent tant d'efforts, toujours criant qu'on les attendit, qu'enfin ils l'atteignirent. On les reçut et on les mena à bord; là, ayant compassion de ce qu'ils avoient souffert et de l'état pitoyable où ils étoient encore, chacun se fit un devoir de les soulager et de leur donner des vivres et des habits. Quand nous fûmes arrivés à Surate, le plus âgé se retira chez les Anglais; l'autre ayant déclaré que son père étoit Hollandais, quoiqu'il fut établi à Boston, alla loger chez les Hollandais.

Depuis Angasie jusqu'à Surate nous eûmes beaucoup de malades qui ne manquèrent pas de secours. Le P. Petit, mon compagnon, demeurant assidument auprès d'eux à les servir et à leur inspirer des sentiments propres à l'état où chacun se trouvoit, il ne fut pas longtemps sans être attaqué lui-même d'une fièvre très maligne. Il m'édifia par sa résignation et par sa patience dans la maladie, autant qu'il avoit fait auprès des malades par son courage et par sa charité. A ces dernières maladies près, qui nous emportèrent sept ou huit personnes, nous fîmes la plus heureuse navigation et la plus tranquille en tout sens, dont j'aie jamais entendu parler : point de tempêtes, point de calme fâcheux; l'union et la bonne intelligence

furent toujours si grandes entre les officiers et les personnes qui passèrent aux Indes sur ce vaisseau, qu'on ne sépara les uns des autres qu'avec une véritable douleur. Les premiers qui se retirèrent furent deux jeunes pères capucins, qui nous avoient charmés dans tout le voyage par leur douceur, leur honnêteté et leur zèle. Nous avions aussi avec nous deux pères carmes déchaussés de Flandres, pour lesquels M. le Nonce s'étoit intéressé. Ils le méritoient; car on ne sauroit voir deux religieux plus vertueux et plus recueillis; ils nous donnèrent en particulier des marques très touchantes de leur confiance et de leur amitié.

Les troubles de Surate ne nous permirent pas d'y demeurer long-temps. Les forbans anglais qui désolent ces mers depuis quelques années, par les pirateries continuelles qu'ils exercent, venoient d'enlever deux vaisseaux richement chargés. Les marchands mahométans, à qui ces vaisseaux appartenoient, irrités de tant de pertes, prétendoient en rendre responsables les nations de l'Europe, établies à Surate, c'est-à-dire les Français, les Anglais et les Hollandais. Les avanies qu'on leur faisoit nous obligèrent d'en sortir incessamment. Nous nous embarquâmes le 20 octobre 1701,

pour aller à Calicut. Nous passâmes par Goa, où nous eûmes la satisfaction de faire nos dévotions au tombeau de l'apôtre des Indes, saint François-Xavier. Ce tombeau est richement orné, et il n'y a que deux ans que le Grand-Duc de Toscane, ce prince si sage et si estimé dans l'Europe, y a envoyé un magnifique piédestal de marbre jaspé, orné de plaques de bronze, où les principales actions de saint François-Xavier sont représentées avec une beauté et une délicatesse merveilleuses.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes à Termepatan, petite bourgade située sur une petite rivière, où nous mouillâmes et où nous trouvâmes *le Pontchartrain*, vaisseau de la royale Compagnie de France, qui venoit de l'île de *Mascarin* (île Bourbon), et qui avoit rencontré au cap Comorin un forban anglais de quarante pièces de canon. Ce forban, qui avoit un nombreux équipage et tous ses canons dehors, avoit donné une chaude alarme à M. du Bosc, capitaine du Pontchartrain, et étoit venu sur lui jusqu'à la demi-portée du canon; mais ayant aperçu tout l'équipage du Pontchartrain sur le pont, et en résolution de se bien défendre, il s'étoit retiré, et étoit aller mouiller à une lieue plus loin.

C'est ici qu'il nous fallut quitter le vaisseau *la Princesse*, sur lequel nous étions venus de France. Ce ne fut point sans regret, parce que nous avions encore à doubler le cap Comorin, ce qui n'est pas aisé à faire dans une barque où il faut toujours aller terre à terre. Nous nous embarquâmes à Termepatan pour Calicut, qui n'en est éloigné que de dix lieues. Calicut a été autrefois une ville célèbre, et la capitale d'un royaume de même nom; mais ce n'est aujourd'hui qu'une grande bourgade mal bâtie et assez déserte. La mer qui, depuis un siècle, a beaucoup gagné sur cette côte, a submergé la meilleure partie de l'ancienne ville, avec une belle forteresse de pierres de taille qui y étoit. Les barques mouillent aujourd'hui sur leurs ruines, et le port est rempli d'un grand nombre d'écueils qui paroissent dans les basses marées, et sur lesquels les vaisseaux font assez souvent naufrage.

L'empire des Portugais commença dans les Indes par la prise de Calicut, qu'ils conservèrent jusqu'à ce que les Naïres, qui sont les gentilshommes et les meilleurs soldats du pays, voyant que les Hollandais attaquoient de tous côtés les Portugais, et leur enlevoient leurs meilleures places, se servirent de cette occasion pour agir de leur côté, et se remettre en pos-

session de Calicut. Ils y trouvèrent plus de cent pièces de canon de fonte, dont ils jetèrent une partie dans un lac voisin, et portèrent l'autre, au nombre de trente ou quarante pièces, à une demi-lieue dans les terres pour les mettre en sûreté. On les y voit encore.

Dans ce pays, qu'on appelle *Malleami*, il y a des *castes*, comme dans le reste des Indes. Ce sont à peu près les mêmes coutumes, et surtout le même mépris pour la religion et pour les manières des Européens. Mais ce qu'on n'a peut-être jamais vu ailleurs, et ce que j'avois eu de la peine à croire, c'est que parmi ces barbares, au moins dans les castes nobles, une femme peut avoir légitimement plusieurs maris. Il s'en est trouvé qui en avoient eu tout à la fois jusqu'à dix, qu'elles regardoient comme autant d'esclaves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté et par leurs charmes. Ce désordre qui a quelque chose de monstrueux, et plusieurs autres que ne connoissent point leurs voisins, et qui règnent parmi ces peuples, sont fondés dans leur religion. Ils prétendent en cela, comme les anciens païens, ne rien faire que ce qu'ont fait les dieux qu'on adore dans le Malleami.

Les Jésuites avoient une belle église à Calicut, que le prince du pays s'avisa, il y a quel-

que temps, de faire abattre, en haine des Portugais. Mais l'illustre comte de Villaverde, alors vice-roi des Indes, l'a obligé de la rebâtir; elle n'étoit pas encore achevée quand nous y passâmes. C'est en cette ville que le P. Petit a commencé les premières épreuves de la vie austère qu'il doit mener dans le Maduré, couchant à terre sur une natte, ne mangeant que du riz, et ne buvant que de l'eau. Quelque rude qu'ait dû être cet essai, et quoiqu'il ne fût pas trop bien remis de la grande maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux, Dieu l'a soutenu, et il n'en a point été incommodé.

Après avoir demeuré trois jours à Calicut, nous nous embarquâmes sur une petite *manchoue* (espèce de felouque) qui nous porta à Tanor, à quatre lieues de là. Tanor est une bourgade pleine de chrétiens, dont le P. Miranda, jésuite, a soin aussi bien que de ceux de Calicut. Ce fut pour moi une grande joie d'y trouver ce saint missionnaire que j'avois connu autrefois à Pondichery, où il étoit venu, par ordre de ses supérieurs, se guérir d'une fâcheuse maladie, contractée dans la pénible mission du Maduré.

Comme les côtes de Malabar, de Travancor et de la Pêcherie sont presque toutes chrétiennes, et sous la conduite des Jésuites, nous

avons eu le saint plaisir de visiter en passant la plupart des églises de ces quartiers-là. On ne peut recevoir plus d'honneur ni plus d'amitié que nous en ont fait les missionnaires et leurs fidèles. Voici comment nous fûmes introduits à Periapatam, et cela a été partout à peu près de même. A une petite demi-lieue de l'église, nous trouvâmes les enfants qui venoient au-devant de nous au son des tambours et des trompettes, portant des banderoles en forme de bannières, et ayant leurs petites clochettes à la main. Dès qu'ils nous aperçurent, ils poussèrent de grands cris de joie, et se pressèrent de venir se jeter à nos pieds, pour recevoir notre bénédiction. Ils reprirent ensuite leur marche, et se mirent à chanter à deux chœurs la doctrine chrétienne. La croix et les banderoles marchoient les premières en forme de procession. A l'entrée de la bourgade étoient les hommes et les femmes, séparés en deux troupes, qui nous donnèrent mille nouvelles démonstrations de la joie que causoit notre arrivée. Ils remercioient Dieu d'envoyer dans leur pays de nouveaux missionnaires pour achever d'instruire et d'éclairer leurs compatriotes qui sont encore dans l'infidélité. L'air retentissoit par reprises des noms de Jésus, de Marie et de François-Xavier, dont ils nous ap-

peloient les successeurs. Le père qui a soin de cette mission nous attendoit à la porte de l'église. Il nous présenta de l'eau bénite, et nous conduisit en cérémonie jusqu'à l'autel, où nous fîmes notre prière pendant que les chrétiens chantoient le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes.*

Il n'y a point de missionnaire sur cette côte qui n'ait trois ou quatre mille chrétiens sous sa conduite, et il y en a qui en ont jusqu'à dix ou douze mille : car chaque Jésuite a quatre ou cinq églises à desservir; de sorte qu'il faut qu'ils soient presque toujours en campagne, ou pour instruire les infidèles, ou pour visiter et consoler les fidèles malades et leur administrer les sacrements. Il semble qu'il y ait entre les chrétiens des diverses églises, comme une louable émulation, à qui servira mieux Jésus-Christ, et à qui fera plus d'honneur à la véritable religion, dans un pays où l'hérésie ne fait guère moins de mal que le paganisme et l'infidélité. Il faut pourtant convenir que les Paravas, qui sont les chrétiens de la côte de la Pêcherie, que saint François-Xavier appeloit autrefois ses chers enfants, se distinguent de tous les autres par leur zèle et par leur attachement à la religion catholique. Ils ne savent ce que c'est que de la dissimuler; ils en

font une profession publique, soit qu'ils se trouvent parmi les idolâtres, ou parmi les Hollandais, auxquels ils sont presque tous soumis. Nous attribuons ceci en partie à leur naturel heureux, dont la grâce se sert pour les fixer dans le bien, et en partie à la protection particulière du grand apôtre des Indes saint François-Xavier, qui fit long-temps dans ce pays-ci sa mission favorite.

Nous partîmes de Tanor le 27 novembre avec un petit vent de nord-ouest, et nous rasâmes toujours les terres, sans nous en éloigner de plus d'un demi-quart de lieue, et quelquefois de beaucoup moins : car le long de cette côte occidentale, la mer en cette saison, c'est-à-dire, depuis octobre jusqu'en mars, est aussi tranquille qu'une rivière, et on met pied à terre aussi facilement qu'on le feroit sur la Seine et sur la Loire. Il n'en va pas ainsi de la côte de Coromandel, qui est à l'opposite, depuis le cap Comorin jusqu'à Bengale; on ne peut y prendre terre qu'avec une peine extrême et beaucoup de danger, à cause des vagues de la mer qui viennent continuellement se briser sur les rivages avec un bruit et une impétuosité surprenante.

Cette tranquillité de la mer sur laquelle nous naviguions pour lors, ne nous empêcha pas de

souffrir beaucoup dans ce voyage. Notre barque avoit vingt rameurs, mais ils ne travailloient pas tant que dix d'Europe. Nous n'avions ni toile ni cabane pour nous mettre à couvert de l'extrême chaleur du jour, et de la grande humidité de la nuit qu'il falloit passer avec beaucoup d'incommodités entre les bancs sur lesquels nos rameurs étoient assis. Le P. Petit et le frère Moricet soutinrent cette fatigue, sans presque s'en apercevoir; mais pour moi, dès la première nuit, je fus attaqué d'un rhumatisme dont les douleurs étoient si vives qu'il n'étoit impossible de prendre aucun repos.

Comme la plupart des bourgades qu'on trouve depuis Tanor jusqu'à Coulan, sont ou tout à fait ou en partie de la dépendance des Hollandais, nous ne pûmes débarquer nulle part : nous fûmes même obligés d'attendre la nuit pour passer la barre de Cochin, afin de n'être pas découverts. Après ce danger, nous en courûmes un autre beaucoup plus grand, ayant pensé être pris le lendemain par un *bot*, c'est-à-dire, par la grosse chaloupe d'un forban anglais de quarante ou cinquante pièces de canon. Nous étions infailliblement enlevés, si nos rameurs n'eussent donné en cet endroit des preuves de ce qu'ils pouvoient au besoin. La crainte de tomber entre les mains des pi-

rates leur fit trouver des bras, et leur tint lieu de voiles. Nous paroissions voler sur la mer; mais c'étoit courir d'un autre côté à notre perte. Nous fuyions le bot pour aller au forban que nous vîmes à l'ancre à deux lieues de Calicoulan. Ce dernier danger alarma nos matelots déjà fatigués, et ne sachant quel parti prendre. Le vent contraire et leur épuisement les empêchoient de reculer; et s'ils passoient à la vue de ce vaisseau corsaire, c'étoit se perdre sans ressource. Ils résolurent d'arrêter, et quand la nuit seroit venue, de faire tout de nouveau force de rames. Ils jetèrent donc l'ancre comme s'ils eussent voulu prendre terre; et dès qu'il n'y eut plus de jour, s'étant remis à ramer, ils travaillèrent tant cette nuit-là et le lendemain tout le jour, que nous arrivâmes à Coulan le 30 novembre, à sept heures du matin. La chaloupe aborda au pied de notre église, où nous eûmes la consolation de dire la messe, le P. Petit et moi, pendant que la musique de M. l'évêque de Cochin chantoit divers motets de dévotion.

Ce prélat, qui est religieux de l'ordre de saint Dominique, se déclare hautement pour être le père et le protecteur des Jésuites, et leur fait l'honneur de demeurer dans leur maison. Après avoir achevé notre action de

grâces, nous allâmes le saluer dans son appartement, où le P. d'Acosta, supérieur de la maison, nous conduisit. Outre les marques de bonté et d'estime que notre robe nous attira de la part de ce prélat, notre pays et le nom du grand prince, dont nous avons le bonheur d'être sujets, nous méritèrent encore des caresses toutes particulières. Il a une vénération si grande pour la sacrée personne du Roi, et il est si charmé des vertus, et surtout du zèle de ce monarque à défendre et à étendre de tous côtés la religion catholique, que sans cesse il en revenoit là. Il est aisé de juger, en l'écoutant, qu'il est habile théologien et fort versé dans l'histoire universelle, sacrée et profane. Mais pour l'histoire des rois de France, et celle de Louis le Grand en particulier, j'ai vu peu de personnes qui en parlassent plus savamment et qui parussent en avoir fait une étude plus exacte que lui. Toutes les honnêtetés de cet illustre prélat, non plus que les instances du P. d'Acosta, ne nous purent obliger à passer le reste du jour à Coulan. Nous nous embarquâmes sur les quatre heures du soir, dans l'espérance de gagner le lendemain Manpouli, qui en est à cinq ou six lieues, et d'y dire la messe dans l'église qu'ont encore là nos pères portugais; mais la mer se trouva si grosse, et

elle brisoit à la côte avec tant de furie, que nous fûmes obligés de continuer notre route sans aborder.

Pendant ce voyage, que nous fîmes toujours le long des côtes de Malabar et de Travancor, nous eûmes le temps de voir la véritable situation des terres et des bourgades que toutes nos cartes de géographie et de marine défigurent étrangement. Quand le frère Moricet, que j'ai laissé à Manapar, sera arrivé, j'aurai l'honneur de vous envoyer une carte exacte de tout ce pays, qui est extrêmement peuplé: car on ne fait presque pas deux lieues de terre à terre, sans trouver des villages et de grandes habitations. Nos cartes marquent des îles sur la côte de Travancor; nous les avons cherchées inutilement: elle ne se trouve point. Depuis Calicut jusqu'au cap Comorin il n'y a qu'une seule île, à deux lieues de Calicut, que les cartes ne marquent pas, peut-être parce qu'elle est trop proche de la terre.

Après quinze jours de navigation, depuis Tremepatan, nous arrivâmes enfin à Periepatan, où nous fûmes reçus comme j'ai eu l'honneur de vous dire. La fête de saint André, à qui est dédiée l'église de cette bourgade, y avoit attiré extraordinairement quelques missionnaires, et un fort grand nombre de chré-

tiens venoient des lieux circonvoisins pour participer ce jour-là aux saints mystères. Le plaisir de nous voir leur fit différer quelque temps leur départ. De Periepatan au Topo il n'y a qu'une petite lieue. Le Topo est comme le collége de la province de Malabar, où le Provincial fait ordinairement sa demeure. Les pères du Topo nous reçurent avec une tendresse et une charité propres à nous faire bientôt oublier nos fatigues, et nous engagèrent à aller avec eux à Cotate y célébrer la fête de saint François-Xavier. L'église de Cotate, qu'on a dédiée à ce grand apôtre, est fameuse dans toute l'Inde par les miracles continuels qui s'y font, par le moyen de l'huile qui brûle devant l'image du saint. Le concours des peuples est grand, et l'on y vient de soixante et de quatre-vingts lieues. Nous eûmes la joie d'y trouver à notre arrivée, une assemblée toute extraordinaire de chrétiens; mais cette joie fut interrompue quelque temps, par la défense que le gouverneur de la ville envoya de célébrer la fête de saint François-Xavier; cet ordre, qu'on n'attendoit pas, surprit et affligea tout le monde. En voici le sujet.

Une veuve considérable de la ville se préparoit depuis trois mois à faire un sacrifice public au démon, par intérêt ou par superstition,

et peut-être par tous les deux à la fois. L'envie de chagriner les chrétiens qu'elle haïssoit à la mort, et d'assembler plus de monde chez elle, lui fit choisir tout exprès le jour auquel elle savoit que se fait la fête de saint François-Xavier, et qu'un nombre infini d'étrangers ne manque jamais de se rendre à Cotate. Dans une grande salle de sa maison, qui n'étoit pas éloignée de l'église du saint apôtre, on voyoit déjà trois colonnes de terre de trois ou quatre pieds de haut, posées en triangle, et éloignées l'une de l'autre d'environ une toise. Elle engraissoit depuis long-temps avec beaucoup de soin un cochon qui devoit servir de victime, et qu'elle devoit elle-même égorger dans l'enceinte de ses colonnes. Les principaux de la ville et les personnes les plus riches des environs, qui étoient de sa caste, devoient se rendre au temps qu'elle marqueroit. Il ne falloit plus qu'un ordre du gouverneur, qui permit de faire le sacrifice à un certain jour, et qui défendit aux chrétiens de faire leur fête ce jour là. Elle l'obtint, et la chose demeura secrète jusqu'au commencement de décembre, que le missionnaire qui a soin de cette fameuse église en fut averti. Il ne perdit pas un moment; et au lieu de s'adresser au gouverneur de la ville qui avoit porté l'ordre, il alla droit au

gouverneur de la province. Il lui représenta et le mécontentement de tant de peuples qui étoient venus de loin pour solenniser la fête de saint François-Xavier, et l'injure qu'on faisoit à la mémoire de l'apôtre des Indes, si, au lieu de célébrer sa fête, on faisoit au démon un de ces abominables sacrifices pour lesquels cet homme miraculeux avoit toujours eu tant d'horreur. La remontrance du père eut tout l'effet qu'on en attendoit. Le gouverneur de la province donna ordre qu'on solennisât la fête à l'ordinaire, et que le sacrifice fût rejeté à un autre jour. Ainsi, ce contre-temps ne servit qu'à rendre notre cérémonie plus dévote par cette espèce de victoire que la vraie religion venoit de remporter sur l'idolâtrie. Je m'informai à cette occasion de la manière dont les prêtresses idolâtres font en ce pays-ci leurs sacrifices, et voici ce que j'en pus apprendre.

Quand tout le monde est assemblé dans la salle, la prêtresse se met au milieu des trois colonnes, et commence à invoquer le diable, en prononçant certaines paroles mystérieuses avec de grands hurlements et une agitation effroyable de tout son corps. Divers instruments de musique l'accompagnent avec des sons qui varient selon la différence des esprits qui semblent tour à tour la posséder. Enfin, il y a

un certain air sacré qu'on ne commence pas plutôt de jouer, que la mégère se lève, prend un couteau, égorge le cochon, et se jetant sur la plaie, boit de son sang tout fumant encore. Alors elle crie, elle prophétise, elle menace la peuplade et la province des plus terribles châtiments de la part du démon qui l'inspire, ou dont elle feint d'être inspirée, si les assistants ne se déterminent à lui donner ce qu'elle demande : de l'or, de l'argent, des joyaux, du riz, de la toile, tout lui est bon; et ces enragées impriment pour l'ordinaire tant de crainte aux assistants, qu'elles tirent quelquefois jusqu'à la valeur de deux ou trois cents écus.

La ville de Cotate est grande et bien peuplée, quoiqu'elle n'ait, non plus que la plupart des autres villes des Indes, ni fossés ni murailles. Elle est dans les terres, à quatre lieues du cap Comorin, au pied des montagnes, qui rendent ce cap fameux par les merveilles qu'on en raconte. Car plusieurs assurent que dans cette langue de terre, qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, on trouve en même temps les deux saisons de l'année les plus opposées, l'hiver et l'été, et que quelquefois dans un même jardin de cinq cents pas en carré, on peut avoir le plaisir de voir ces deux saisons réunies, les arbres étant chargés de

fleurs et de fruits d'un côté, pendant que de l'autre ils sont dépouillés de toutes leurs feuilles. Je n'ai point eu le loisir d'aller moi-même être juge de la vérité ou de la fausseté du fait ; mais il est certain que des deux côtés du cap les vents sont toujours opposés, et soufflent comme s'ils vouloient se combattre, de sorte que quand à la côte occidentale du cap, les vents viennent de l'ouest, à la côte orientale ils viennent de l'est. C'est ce que nous avons éprouvé nous-mêmes dans ce voyage. Depuis Calicut jusqu'au cap Comorin, ayant presque toujours eu le vent au sud-est ou sud-ouest, nous le trouvâmes au nord-est dès que nous eûmes passé ce cap. Comme donc cette diversité des vents, surtout lorsqu'elle est durable, contribue infiniment à la diversité des saisons, il n'est pas incroyable que vers la pointe du cap il puisse y avoir, dans un assez petit espace de terrain, des endroits tellement exposés à l'un des vents, et tellement à couvert de l'autre, que le froit ou le chaud et les impressions qui les suivent se fassent sentir en même temps dans des lieux assez peu éloignés, comme dans d'autres qui le seroient beaucoup davantage. Mais je laisse à nos savants à rechercher la raison physique de cette contrariété de vents qu'on ne voit point ailleurs, où il semble

que des principes tout semblables devroient également la causer.

Ce seroit ici le lieu de faire une description exacte de tout le pays qui est entre Cotate et Pondichery, puisque je l'ai parcouru dans ce voyage; mais il faudroit plus de temps. On me presse de finir ma lettre, et je remets ces détails à une autre occasion. J'ajoute seulement deux mots d'une cruelle persécution excitée depuis peu contre les chrétiens à Tanjaour, et dont je ne doute pas que quelques-uns de nos missionnaires n'écrivent un plus grand détail en Europe. On assure que plus de douze mille chrétiens ont déjà confessé généreusement Jésus-Christ, quoique leurs persécuteurs n'aient rien épargné pour ébranler leur constance et les forcer à retourner aux superstitions du pays. Plusieurs ont perdu leurs biens, et se sont laissé chasser de leurs terres avec leurs familles entières, ou bien se sont vu enlever leurs femmes et leurs enfants pour être prostitués d'une manière infâme. D'autres, enfermés dans des cachots puants et obscurs, ont longtemps souffert une faim et une soif cruelles. Plusieurs, après avoir été déchirés à coups de fouets, ont enduré qu'on leur appliquât sur diverses parties du corps, avec des fers tout ouge de feu, le caractère des idoles qu'ils ne

vouloient pas adorer. On a arrêté en cette occasion deux de nos pères, dont un a eu le bonheur de mourir, les fers aux pieds, des mauvais traitements qu'il avoit reçus dans sa prison. Son compagnon a été relâché après avoir été tourmenté cruellement pendant plusieurs jours. Ceux des missionnaires qu'on a laissés en liberté n'ont eu guère moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs travaux de plusieurs années en danger de devenir inutiles, et la tendre compassion que leur causoit le supplice de tant d'innocents, il a fallu qu'ils se soient tenus cachés dans les bois, pour obéir à leurs supérieurs, qui leur avoient défendu de se montrer pendant quelque temps, et pour animer et fortifier de près et de loin, par des exhortations et par des lettres vives et touchantes, ceux de leur troupeau que la persécution sembloit avoir ébranlés. Nous espérons que les personnes pleines de zèle et de charité auront pitié de cette chrétienté; c'est dans ces occasions plus que jamais, qu'il seroit nécessaire que nous eussions de quoi tirer nos pauvres néophytes de l'extrême misère où les a réduits leur constance à pratiquer l'évangile que nous leur enseignons. Jugez, mon révérend père, de notre affliction, quand nous voyons ces confesseurs de Jésus-Christ venir à nos

pieds nous demander quelque assistance, et que notre pauvreté ne nous laisse presque aucun moyen de les soulager. On n'hésitera point à vendre et à engager tout ce qu'on peut avoir, jusqu'aux vases sacrés, lorsqu'il sera absolument nécessaire; mais on sera bientôt au bout, et les meubles les plus précieux de notre église ne s'étendent pas bien loin, comme vous pouvez penser. Un besoin si pressant parle assez au cœur de ceux qui sont touchés du salut des âmes, et de l'honneur dû aux autels. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du P. Tachard, supérieur des missions de la Compagnie de Jésus dans les Indes orientales, à M. le comte de Crécy.

A Pondichery, le 4 de février 1703.

MONSIEUR,

IL est bien juste que je vous fasse part des premiers fruits de notre mission française de Carnate, puisque cet établissement si important

pour la publication de l'évangile, et pour la conversion de plusieurs nations, est une suite du zèle, de l'habileté et de la fermeté avec lesquels vous nous avez conservé, par les traités de paix, le fort et la mission de Pondichery, d'où l'on envoie avec tant de bénédictions du ciel des ouvriers évangéliques dans les royaumes voisins.

Après les débris de notre mission de Siam, dont la perte vous fut si sensible, la plupart de nos pères se retirèrent à Pondichery sur la côte de Coromandel, où je les fus joindre après mon troisième voyage en France. En voyant le grand nombre d'idolâtres qui nous environnoient à l'ouest et au nord, nous fûmes touchés d'un véritable désir de travailler à leur conversion. Les grands progrès que les jésuites portugais avoient faits vers le sud, où ils avoient formé une chrétienté de près de deux cent mille ames, nous firent juger qu'en employant les mêmes moyens pour la conversion des Indiens situés au nord de Pondichery, nous pourrions peut-être avec le temps obtenir de Notre-Seigneur les mêmes bénédictions. Pour y réussir, nous commençâmes par nous établir à Pondichery : mais les Hollandais nous en ayant chassés presque aussitôt que nous eûmes commencé à faire nos premières fonctions

dans l'église que nous y avions bâtie, nos espérances alloient être perdues sans ressource, si la Providence n'eût mis entre vos mains la conclusion de la paix générale. Ce fut, Monsieur, par votre moyen que Pondichery fut rendu à la royale Compagnie, et vous devîntes en même temps comme le restaurateur de notre mission chancelante, dont vous étiez déjà en tant de manières le bienfaiteur, comme de toutes nos autres missions du Levant, des Indes orientales et de la Chine.

Quand j'arrivai à Pondichery à mon cinquième voyage, je trouvai le P. Mauduit, qui avoit déjà commencé un établissement à trente ou quarante lieues d'ici vers le nord-ouest, après avoir quitté la mission de Maduré, où il avoit appris la langue et les coutumes du pays. Il étoit allé à Carouvepondi, où il cultivoit une centaine de chrétiens qu'il avoit baptisés depuis qu'il s'y étoit établi. Ce même père avoit fait divers voyages et diverses découvertes dans les pays voisins, et surtout vers le nord-ouest, où il avoit eu occasion d'annoncer l'évangile à divers peuples, et de baptiser quelques personnes. Pendant ces courses apostoliques, il jeta les fondements de l'église de Tarcolan, autrefois le centre de l'idolâtrie de Carnate, et de l'église de Ponganour, grande ville et fort peuplée,

éloignée de Pondichery d'environ cinquante lieues, où il avoit eu le bonheur de conférer le baptême à plus de quatre-vingts idolâtres.

Avant que de partir de France cette dernière fois, j'avois obtenu de notre père Général que le P. Bouchet revînt dans notre nouvelle mission française. Ce père, après la révolution de Siam, avoit passé dans la province de Malabar, et s'étoit consacré à la mission de Maduré, où Dieu avoit donné tant de bénédiction et de succès à son zèle, qu'il avoit formé à Aour, à quatre lieues de la ville de Trichirapaly, aujourd'hui capitale du royaume, une église de plus de vingt mille chrétiens qu'il avoit baptisés de sa main. Dès que je lui eus signifié la volonté de nos supérieurs, il se mit en état de quitter sa mission, et malgré les larmes et les instantes prières de ses chers néophytes, il se mit en chemin. Cette séparation se fit avec des circonstances, dont le seul récit m'a souvent tiré les larmes des yeux, et il est difficile de voir l'empressement, la tendresse et la douleur de tant de milliers de fervents chrétiens, sans en être vivement touché. Cependant il nous falloit nécessairement un homme de son expérience et de sa capacité pour donner à la nouvelle mission de Carnate une forme convenable à nos desseins, je veux dire, afin que ses fon-

dements fussent solides, et qu'on fût dès-lors en état de s'y employer efficacement au salut des ames. Le P. Bouchet amena avec lui d'Aour un autre missionnaire français, le P. de la Fontaine, qu'il avoit formé de sa main; de sorte qu'au mois de mars 1702, ils se trouvèrent trois missionnaires dans le royaume de Carnate. Le P. Bouchet fut nommé supérieur de la nouvelle mission; il étoit difficile de faire un meilleur choix, comme vous le verrez dans la suite. Il s'établit à Tarcolan, et ayant laissé le P. Mauduit dans son église de Carouvepondi, il envoya le P. de la Fontaine à Ponganour, où l'on parle la langue *talanque*, qui est aussi différente du malabar que l'espagnol l'est du français.

Les missionnaires qui s'étoient assemblés à Carouvepondi avoient résolu entr'eux, en entrant dans cette nouvelle mission, de prendre l'habit et la manière de vivre des *Sanias brames* (religieux pénitents). C'étoit prendre un engagement bien difficile, et il n'y a que le zèle et la charité apostolique, qui en puissent soutenir la rigueur et les austérités. Car outre l'abstinence de tout ce qui a eu vie, de chair, de poisson et d'œufs, les Sanias brames ont des coutumes extrêmement gênantes. Il faut se laver tous les matins dans un étang public, en

quelque temps que ce soit, faire la même chose avant le repas, qu'on ne doit prendre qu'une fois le jour. Il faut avoir un Brame pour cuisinier, parce que se seroit re rendre odieux et indigne de son état, que de manger quoi que ce soit qui eût été préparé par des gens d'une caste inférieure. Cet état les oblige à une extrême solitude, et à moins qu'un Sanias ne sorte pour le bien de ses disciples, ou pour secourir le prochain, il ne lui est pas permis de paroître hors de son ermitage. Je ne parle point ici d'autres lois aussi gênantes qu'un missionnaire sanias doit garder inviolablement, s'il veut retirer quelque avantage de ses travaux pour le salut des pauvres Indiens.

Tarcolan étoit une ville considérable, pendant que les rois de Golconde en ont été les maîtres; et il y a trente ans qu'ils l'étoient encore; mais elle est beaucoup déchue de sa grandeur et de ses richesses depuis que les Maures s'en sont emparés par la conquête du royaume de Golconde. Si l'on en croit les traditions fabuleuses des gentils, elle étoit anciennement si belle et si magnifique, que les dieux du pays y tenoient leurs assemblées générales, quand il leur plaisoit de descendre sur la terre. Les Maures, après l'avoir conquise, la voyant presque déserte par la fuite des habi-

tants, qui craignoient l'avarice et la cruauté de leurs vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presque toutes les magnifiques pagodes que les gentils y avoient bâties. Ils n'ont gardé que la principale dont ils ont fait une forteresse, où ils entretiennent une petite garnison. L'étendue des terres que le grand Mogol a subjuguées, et le nombre infini des villes qu'il a prises, ne lui permettant pas d'y établir des gens de sa religion, qui est la mahométane, il a confié la garde de la plupart des villes moins importantes à des gentils, et il en doit être content, car il en est parfaitement bien servi.

L'Empereur pour récompenser les services de ses *Omeraux*, qui sont les grands de l'empire, leur donne comme en souveraineté pendant leur vie, des provinces particulières, à condition d'entretenir dans ses armées un certain nombre de cavaliers, quand il en a besoin. Quelque puissants que soient ces gouverneurs, ils ont des surveillants qu'on appelle les *Divans*, charge qui répond à celle des intendants de nos provinces de France. L'emploi de ces divans, qui sont indépendants des gouverneurs ou oméraux, est de lever les tributs de l'Empereur, et d'empêcher les injustices que ces petits souverains exercent ordi-

nairement sur les peuples. Le gouverneur général de Cangibouran, d'où dépend la ville de Tarcolan, s'appelle *Daourkan*. C'est un homme de fortune, qui s'est élevé par son mérite, et qui a rendu des services importants à l'état; ce qui a porté le grand Mogol à lui donner Tarcolan de la manière dont je viens de le dire. Daourkan a établi cinq gouverneurs particuliers dans cette grande ville; on les appelle *Cramani* : le premier de ces cinq gouverneurs, qui avoit un *topo* (bois de haute futaie) auprès de Tarcolan, l'a donné au P. Bouchet, qui y a fait bâtir une petite église et une maison, où il demeure depuis qu'il est dans le royaume de Carnate.

Peu de temps après que cet ancien missionnaire eut paru dans ce *topo*, le bruit se répandit dans la ville et aux environs qu'il y avoit un fameux pénitent auprès de Tarcolan. Le cramani, son bienfaiteur, fut le premier à lui rendre visite dans ce petit ermitage. Le P. Bouchet, qui sait parfaitement la langue et les coutumes du pays, le reçut avec tant d'honnêteté, que le cramani fut charmé, non seulement de la vie austère du sanias brame, et de son désintéressement à ne rien prendre de personne sous quelque prétexte que ce fût, mais encore de ses manières polies et de la sainteté de ses

discours. Il faut connoître la curiosité naturelle des Indiens, pour n'avoir pas de peine à croire ce que ce missionnaire m'écrit de la foule du peuple qui venoit continuellement à son ermitage. Il m'assure qu'il avoit de la peine à trouver le temps de réciter son bréviaire, de faire ses prières, et de prendre le petit repas qu'il fait chaque jour. Ces fréquentes visites ont été interrompues à diverses reprises par la jalousie des Brames et des Joguis, qui faisoient courir le bruit, par leurs émissaires, que le Sanias du topo étoit de la caste abominable des *Pranguis*, qui habitent les côtes des Indes, qu'il buvoit du vin en secret, qu'il mangeoit de la viande avec ses disciples, et qu'il commettoit toutes sortes de crimes. Ces calomnies, jointes à la couleur du Sanias qui rendoit fort probable ce qu'on disoit de son pays, ont ralenti assez souvent l'ardeur des peuples à venir se faire instruire; mais le cramani, son bienfaiteur, ayant examiné lui-même, durant quatre ou cinq mois, la vie pénitente du missionnaire et son exactitude à garder toutes les pratiques les plus sévères de son état, s'est converti. Il a long-temps disputé, mais enfin il s'est rendu de bonne foi, et c'est assurément un fervent chrétien.

Ces bruits si désavantageux à la religion s'é-

vanouirent tout-à-fait par deux ou trois visites importantes que le Sanias romain reçut dans sa solitude. Le premier, qui contribua beaucoup à détruire la calomnie des Brames, fut un célèbre Brame, intendant de Daourhan. Il y a divers degrés de noblesse parmi les Brames, comme il y en a en Europe parmi les gentilshommes. Cet intendant général étoit *Tatouvadi*, c'est-à-dire, de la première noblesse ou du premier rang. Il fit de grandes honnêtetés au missionnaire; et, après un long entretien qu'il eut avec lui, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Être souverain qui méritât nos adorations. La seconde visite fut encore plus importante et plus avantageuse à notre sainte religion. Daourkan, qui est le gouverneur général du royaume de Carnate, comme je l'ai déjà dit, a adopté un *Rajapour*, nommé *Sek*, et l'a fait son lieutenant général. Celui-ci ayant eu ordre de son père de se rendre à Velour, dernière place des Marastes, qui étoit assiégée depuis plusieurs mois par les Maures, et qui étoit sur le point de se rendre (comme elle a fait depuis deux mois), passa à Tarcolan, et alla voir le Sanias pénitent. Comme les visites des grands de cet empire ne se font qu'en grande cérémonie et qu'avec beaucoup de pompe, Sek vint à l'ermitage au son des tambours et des tymbales,

accompagné d'un gros corps d'infanterie et de cavalerie. On ne peut pas se comporter d'une manière plus respectueuse que fit ce seigneur avec le Sanias romain. Il lui offrit des terres, l'assura de sa protection, et après s'être recommandé à ses prières, il monta à cheval pour continuer son voyage.

Depuis ce temps-là la persécution qu'on faisoit au missionnaire sur le *pranguinisme*, c'est-à-dire en l'accusant d'être Européen, a diminué, et les gentils ne peuvent s'empêcher d'avoir beaucoup d'estime pour la doctrine et la personne du père, après avoir été témoins des honneurs que lui font leurs vainqueurs et leurs maîtres.

Le gouverneur particulier de Tarcolan vint ensuite, et tous les habitants de cette ville suivirent son exemple; de sorte que la loi de Dieu ne paroît plus avec opprobre; au contraire, chacun s'empresse de l'écouter et de s'en instruire. Il faut cependant de la patience pour laisser fructifier cette divine semence, car ces idolâtres ont des obstacles presque insurmontables pour le salut.

Le P. Mauduit, après avoir établi deux églises, l'une à Carouvepondi, et l'autre à Eroudourgan, ville qui n'est qu'à trente lieues de Pondichery, vers le nord-ouest, s'est appliqué

à l'étude du *grandan*, qui est la langue savante du pays. Pour rendre son ministère plus utile aux Indiens, il faut entendre leurs livres qui sont écrits en cette langue, et paroître savant dans leurs sciences dont leurs docteurs font profession. Les Brames, qui veulent être seuls les dépositaires des sciences, ne permettent point qu'on traduise les auteurs qui en traitent, et d'ailleurs ils en sont infiniment jaloux, persuadés que la science est le véritable caractère de la noblesse.

Le P. de la Fontaine a eu un bonheur extraordinaire dès le commencement de sa mission. Il a su gagner la bienveillance du prince de Ponganour, où il s'est établi, et de la princesse son aïeule, qui est régente de ses états pendant sa minorité. Outre près de cent adultes, tous de castes distinguées, qu'il a baptisés, il compte neuf Brames parmi ses néophytes, c'est-à-dire qu'il a lui seul en huit mois baptisé plus de Brames adultes que presque tous les missionnaires de Maduré n'en ont baptisé en dix ans. Si ces conversions continuent, comme nous avons lieu d'espérer, on pourra l'appeler l'apôtre des Brames, et si Dieu fait la grâce à un grand nombre de ces nobles savants d'embrasser le christianisme, on convertira aisément toutes les autres castes. Ce n'est

pas que de si grands succès, au commencement d'une mission naissante, ne me fassent de la peine, dans la crainte qu'ils ne soient suivis de quelque violente persécution qui ruine toutes nos espérances; mais Dieu est le maître; c'est à nous à nous conformer en tout et partout à sa sainte volonté. Il y a cinq ou six jours que deux de nos missionnaires se sont joints aux trois premiers; j'espère que Notre-Seigneur leur accordera les mêmes bénédictions.

Voilà, Monsieur, un petit détail des conquêtes apostoliques de nos missionnaires, auxquelles vous contribuez si libéralement par vos aumônes. Si leurs prières et celles de leurs néophytes sont exaucées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, quelle sera la mesure de la reconnoissance de ce Père de famille qui récompense jusqu'à un verre d'eau présenté à ses serviteurs? Je n'oserois vous dire que je joins mes foibles vœux à ceux de ces hommes apostoliques; mais vous me permettrez de vous assurer qu'il n'y en a point qui soit avec plus de respect et de reconnoissance que moi, etc.

LETTRE

Du P. Tachard, supérieur général des Missionnaires français de la Compagnie de Jésus, au révérend P. de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Pondichery, le 30 septembre 1703.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Nous avons jusqu'à présent attendu l'arrivée des vaisseaux de France; mais quoi que la saison soit déjà avancée, il n'en a encore paru aucun, et nous ne savons s'il en viendra cette année. Cette incertitude m'oblige à vous écrire par un vaisseau danois, qui est le seul qui retourne en Europe.

Notre mission du royaume de Carnate commence à s'établir solidairement. Nous y avons présentement quatre excellents missionnaires, dont le P. Bouchet, qui a tant fait de conversions dans le Maduré, est supérieur. Les trois autres sont les P. Mauduit, de la Fontaine

et Petit. Le P. de la Breuille s'étoit aussi consacré à travailler dans ce vaste champ; mais une maladie dangereuse l'ayant obligé de revenir à Pondichery, je n'ai pas cru devoir l'exposer une seconde fois à une vie si dure et si laborieuse.

Il s'est élevé cette année une petite persécution contre le P. Bouchet. On l'a mis en prison avec ses catéchistes, et on l'a menacé de le brûler tout vif et de lui faire souffrir des tourments qui font horreur. On étoit sur le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans de l'huile, et on devoit y mettre le feu, lorsque Notre-Seigneur détourna les juges de se servir d'un supplice si violent. On lui a présenté plusieurs fois des fers rouges de feu pour le tourmenter par tout le corps; mais sa douceur et son air modeste et grave sembloient retenir ses bourreaux. Quand il fut arrêté, on se saisit de sa chapelle et de tous les petits meubles de son ermitage, et on lui enleva toutes les aumônes qu'il avoit, soit pour son entretien et celui de ses catéchistes, soit pour la subsistance des autres pères. Enfin, après avoir demeuré un mois en prison, où il ne prenoit qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans un morceau d'écorce de bois, on le délivra avec quelques

chrétiens qui avoient été les compagnons de ses souffrances. Mais en lui rendant la liberté, on ne lui rendit pas ce qu'on lui avoit enlevé, et il a fallu y suppléer comme nous avons pu. La manière dont ce fervent missionnaire s'est comporté pendant tout ce temps-là a fait beaucoup d'honneur à notre sainte religion, les infidèles ne pouvant s'empêcher d'admirer sa patience et la joie qui étoit répandue sur son visage.

Le P. de la Fontaine a eu aussi part aux opprobres de la croix du Sauveur. Les Brames de la ville de Punguenour, voyant les progrès qu'il faisoit, en conçurent de la jalousie, et résolurent de le faire chasser de son ermitage avec outrage et ignominie. Dans cette vue ils engagèrent quelques néophytes de leur caste à l'accuser de se servir de vin au sacrifice de la messe, ce qui passe parmi ces peuples pour un crime capital. Après bien des affronts et des peines humiliantes, dont Notre-Seigneur a tiré sa gloire, la persécution a cessé, et ce père travaille avec plus de bénédictions qu'auparavant à la conversion des gentils. Quant au P. Petit, ne sachant pas encore assez bien la langue du pays, il s'est retiré dans une espèce de désert où il demeure pour l'apprendre et pour se former peu à peu aux bizarres coutumes de ces peuples, et à la vie pénitente qu'il doit mener.

Le P. Mauduit est actuellement en prison, d'où il m'écrit en ces termes : « J'ai été battu, » bafoué et meurtri jusqu'à la mort avec mes » bons catéchistes; mais enfin je suis encore » vivant et en état de rendre service à Dieu, » si mes péchés ne m'en rendent pas indigne. » On m'a tout pris, et je vous prie de me se- » courir. » J'avoue que cette triste nouvelle m'a percé le cœur; mais ce qui me pénètre de douleur est de nous voir presque dépourvus de tout, et dans une espèce d'impossibilité de secourir ce pauvre captif pour Jésus-Christ. Nous commençons à vendre nos meubles et ce qui nous reste d'instruments de mathématiques, pour ne pas manquer à nos chers missionnaires dans des nécessités si pressantes.

Les PP. Quenin, Papin et Baudré sont dans le royaume de Bengale, où ils ne manquent pas d'occupation. Ce dernier vint l'an passé sur les vaisseaux de la royale Compagnie. Sa santé ne lui a pas permis d'entrer dans la mission des terres, à laquelle il souhaitoit ardemment de se consacrer

Nous sommes ici cinq prêtres et deux frères de notre Compagnie tous fort occupés. Le P. de la Breuille, qui est revenu de Carnate, enseigne la philosophie. Le P. Dolu est curé de la paroisse des Malabares. Le P. de la Lane, venu par les derniers vaisseaux, apprend les

langues du pays, pour entrer en mission l'année prochaine. Le P. Turpin travaille très utilement à la conversion des gentils de cette ville, et apprend la langue latine à quelques jeunes Français et Portugais, qui se destinent à l'état ecclésiastique. Le F. Moricet apprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le pilotage et autres sciences aux enfants, afin qu'ils puissent dans la suite gagner leur vie. Nous tâchons surtout de bien élever cette jeunesse, et de lui inspirer la crainte de Dieu. Le Seigneur a béni cette année nos travaux, car nous comptons plus de trois cents personnes adultes, baptisées dans notre église. La ville de Pondichery s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille ames, entre lesquelles il n'y a encore qu'environ deux mille chrétiens. Nous espérons, avec la grâce de Dieu, qu'en peu d'années la plus grande partie de ce peuple embrassera notre sainte religion. Nous ferons tous nos efforts pour cela, et je puis vous assurer que nous n'y épargnerons ni nos peines, ni nos travaux. S'il vient ici cette année quelques vaisseaux français, j'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement, et de vous assurer que je suis toujours avec un très profond respect, etc.

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Lettre du P. Lainez, de la compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Maduré, le 10 février 1693, aux pères de sa compagnie qui travaillent dans la même mission, sur la mort du vénérable P. Jean de Brito. Page 17

Lettre du P. Pierre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de la Villette. 48

Lettre du P. Pierre Martin au P. le Gobien. . 64

Lettre du P. Mauduit, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien. 138

Lettre du P. Dolu, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien 146

Lettre du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P le Gobien. 151

Lettre du P. Martin au P. le Gobien. 154

Lettre du P. Diusse, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père Directeur des missions françaises de la Chine et des Indes orientales. 223

Route qu'il faut tenir pour passer les détroits de *Malabar* et de *Gobernadour*. 227

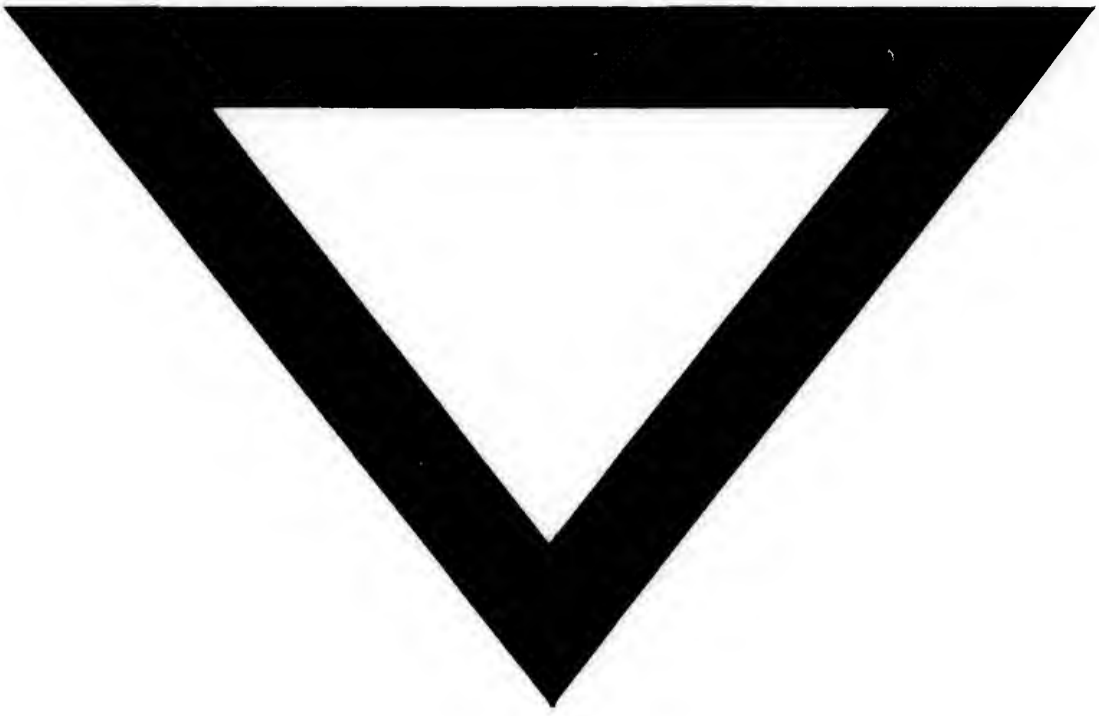
Lettre du P. Mauduit au P. le Gobien. 232

Relation d'un voyage que le P. Mauduit a fait à l'ouest du royaume de Carnate en 1701. 241

Lettre du P. Petit, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Trévou, confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans. 271

Lettre du P. Tachard au P. de la Chaise, confesseur du Roi. 275

Lettre du P. Tachard à M. le comte de Crécy. 302

Lettre du P. Tachard au P. de la Chaise. . . 315

FIN DE LA TABLE DU XVII^e VOLUME.